

Marguerite de Navarre

Introduction

- I. Marguerite, l'écriture et la religion
 - a. La naissance d'une princesse et son éducation.
 - b. Mariages et avènements.
 - c. Le « groupe de Meaux » et la correspondance avec Guillaume Briçonnet.
 - d. Les débuts de l'écriture et l'année 1525.

- II. Le rôle politique de Marguerite.
 - a. L'ambassade en Espagne.
 - b. La guerre entre Marguerite et la Sorbonne.
 - c. Le second mariage, avec Henri d'Albret roi de Navarre.
 - d. 1534 : l'affaire des Placards et ses conséquences.

- III. Marguerite reine de Navarre.
 - a. Passé et présent de la Navarre.
 - b. Marguerite en guerre contre Charles Quint.
 - c. Marguerite et les écrivains de son temps.
 - d. Poésie, théâtre et débats sur l'amour aux environs de 1540.
 - e. Nérac capitale de l'humanisme.

- IV Les dernières années
 - a. Le deuil avant la mort.
 - b. Marguerite au temps de Henri II.
 - c. Les derniers écrits de Marguerite de Navarre.

Conclusion

Comme tous les écrivains, Marguerite de Navarre est bénéficiaire, ou victime, de phénomènes de mode. On ne peut pas dire aujourd'hui, comme il y a quarante ou cinquante ans, qu'elle soit un auteur « oublié » de la littérature française. Elle ne fait toutefois pas partie des auteurs les plus connus, ni les plus étudiés. Un rapide tour d'horizon de l'historiographie la concernant devrait nous permettre de la situer avec un peu plus de précision.

La reine de Navarre est morte en décembre 1549, et Charles de Sainte-Marthe prononce à cette occasion, à Alençon, un très bel éloge funèbre qui est imprimé avec d'autres épitaphes. Mais la première véritable biographie, d'ailleurs très courte, est celle de Brantôme.

Brantôme, ou plus exactement Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, 1540-1614, a fait une carrière à la fois militaire et politique : il a combattu en Italie, en Afrique du Nord, a pris part à la troisième guerre de religion, puis est devenu gentilhomme de la chambre. Tombé en disgrâce, il se retire dans ses terres du Périgord. En 1584 une chute de cheval le contraint à la retraite, et il occupe ses loisirs à raconter les événements auxquels il a été mêlé, et à décrire les personnages de la cour qu'il a connus, ou que ses parents ont connus. Nous conservons ses *Vies des hommes illustres et grands capitaines étrangers* ; *Vies des hommes illustres et grands capitaines français* ; *Vies des dames illustres* ; *Vies des dames galantes* ; *Discours sur les duels*. Ces ouvrages n'ont été publiés qu'après sa mort, c'est-à-dire au cours du XVII^e siècle. Brantôme est un chroniqueur au style agréable et vivant, qui possède l'art de conter. Mais il est peu fiable sur le plan historique, aime les anecdotes et les détails qui plaisent à la cour. Toutefois ses récits, même s'il faut les lire avec prudence, contiennent des éléments essentiels à la biographie de nombreux personnages. Mais en ce qui concerne Marguerite de Navarre, Brantôme a obtenu des renseignements de sa mère et de sa grand-mère qui étaient au service de la reine : sa grand-mère en particulier était la sénéchale de Poitou, une de ses plus fidèles dame de compagnie, qui écrivait ce que lui dictait la reine dans sa voiture. Tout cela fait de Brantôme, en l'occurrence, une source essentielle pour notre sujet même s'il n'a connu la reine de Navarre que petit enfant, et reprend ce qui lui a été dit parfois longtemps après les faits.

Après lui, les biographes restent très rares jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Un regain d'intérêt pour cette auteure alors oubliée se fait jour : en 1873 Félix Frank réédite *Les Marguerites de la Marguerite des princesses* en quatre volumes avec introduction, glossaire et notes. Les dernières années du XIX^e sont marquées par divers travaux sur la reine de Navarre, ceux de H. de la Ferrière et Mary Darmstetter notamment, et surtout ceux d'Abel Lefranc qui retrouve et publie les *Dernières poésies* (1896) avant sa thèse sur *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance* (1914). Son élève Pierre Jourda publie en 1930 un ouvrage qui reste essentiel sur la vie et l'œuvre de la « perle des Valois », *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre*. Fruit de dix années de recherches, cette thèse fait minutieusement le tour de la question.

L'intérêt pour le personnage et l'écrivain se rallume au milieu du XX^e siècle avec le livre séduisant, contesté aujourd'hui mais toujours passionnant à lire de Lucien Febvre, *Autour de l'Heptaméron – Amour sacré et amour profane*, 1944. Au début des années 1950 paraissent les éditions critiques de plusieurs œuvres essentielles (poème, théâtre) par Robert Marichal et Verdun-Louis Saulnier, ainsi que le travail de Raymond Ritter sur *Les Solitudes de Marguerite de Navarre* (1953).

Les années 1980 voient un regain d'intérêt pour la reine de Navarre, et en particulier pour sa vie, avec des ouvrages qui mettent en avant tant les aspects littéraires que religieux. Citons les biographies de Nicole Toussaint du Wast (1976), Marie Cérati (1980), Jean-Luc Déjean (1987), à quoi il faut ajouter au cours des mêmes années les travaux sur les textes dus à Simone Glasson, Renja Salminen, Nicole Cazauran. La vie de Marguerite, les diverses facettes de son œuvre multiforme, sont désormais bien connues et accessibles.

Le côté littéraire de la vie de Marguerite nous est sans doute le plus familier. La sœur de François 1^{er} appartient à la première Renaissance française. Née en 1492, année exceptionnelle s'il en fut, on peut dire qu'elle est parmi les plus jeunes de la génération des premiers humanistes non-Italiens. Rappelons que Lefèvre d'Étaples est venu au monde en 1450, Érasme entre 1466 et 1469, Budé en 1467, Copernic en 1473, Luther et Rabelais en 1483, Thomas More en 1478, Ulrich de Hutten en 1488. Sur le plan des idées, Marguerite a comme tous les humanistes une dette importante par rapport aux écrivains de l'Antiquité : Platon, Ovide en particulier. Sa dette est sans doute plus importante encore vis-à-vis des auteurs italiens, Dante, Boccace et surtout Pétrarque. Il reste à mesurer ce qu'a été cette dette par rapport aux œuvres et aux auteurs de langue française du Moyen-Âge, et en particulier par rapport au *Roman de la Rose*, dont subsistent cent manuscrits en français qui attestent du succès littéraire de cette œuvre entre la fin du XIII^e siècle et la Renaissance. Si les écrits de Marsile Ficin et Pétrarque ont pu apporter à Marguerite les conceptions néo-platoniques, Guillaume de Machaut reprend les conventions du *Roman de la Rose* : rêve, personnages allégoriques, et transmet aux écrivains de la Renaissance ce qu'est l'« amour courtois » à travers ses « dits » et sa poésie lyrique. Alain Chartier (1385-1430) est mentionné dans l'*Heptaméron*. Il a directement influencé Marguerite, et était l'un des auteurs de langue française les plus connus aux XV^e et XVI^e siècles : Clément Marot faisait de lui un des plus grands poètes de l'amour, l'égal de Pétrarque. Plus difficiles à déterminer sont les influences spirituelles respectives de Christine de Pisan (1364-1430), elle aussi admirée par Marot, et de Charles 1^{er} d'Orléans (1394-1465) grand-oncle de Marguerite qui se consacre à la littérature après 1448 et organise des tournois littéraires, auxquels a brièvement participé François Villon. Charles d'Orléans, grand poète lyrique, a écrit 102 ballades et 400 rondeaux que son épouse Marie de Clèves, poète également, fait transcrire et imprimer après son décès. Ces différents écrivains ont contribué à former la sensibilité et l'écriture de Marguerite. À l'époque de sa naissance, quelques années avant le XVI^e siècle, un groupe désigné sous l'appellation de « grands rhétoriciens » fait la transition entre Moyen-Âge et Renaissance. Leur œuvre littéraire est le plus souvent assez peu appréciée, mais ils contribuent à transmettre ou même à revitaliser la littérature médiévale. Plusieurs, parmi les Grands Rhétoriciens, sont proches de Marguerite, comme Octavien de Saint-Gelais. Leur influence n'a pas été négligeable.

Au-delà de la question des influences, que nous essaierons de préciser, il reste à peu près certain que Marguerite de Navarre n'a pas eu de maître véritable sur le plan littéraire, en-dehors de l'évêque Guillaume Briçonnet qui a été un bien piètre modèle. Elle a en revanche bénéficié de conseils et d'un entourage littéraire : Clément Marot surtout, Bonaventure des Périers ensuite, ont pu contribuer à améliorer son style et ses techniques.

L'aspect littéraire ne doit pas faire oublier l'aspect politique du personnage de Marguerite. Elle appartient à la dynastie des Valois et elle est, il semble superflu de le rappeler, la sœur aînée de François 1^{er}, sœur que le roi aimait beaucoup et dont il appréciait les conseils. Il ne faut toutefois jamais oublier, et elle n'oublie jamais, qu'elle est de sang royal. En dépit de toutes les formes d'humilité chrétienne, qui ne sont aucunement entachées d'hypocrisie, Marguerite reste toujours une princesse, qui devient même reine au cours de sa vie, et conserve les habitudes et les conceptions qui sont celles de la haute aristocratie de son époque. Dans son œuvre : poésie, théâtre, nouvelles de l'*Heptaméron*, n'apparaissent guère que des personnages de la grande noblesse, accompagnés bien sûr de leurs domestiques. On rencontre parfois quelques bourgeois, très rarement un paysan ou des gens « mécaniques ». Le lecteur contemporain est même surpris de constater, dans l'*Heptaméron*, comment cette grande humaniste parle de la mort de plusieurs domestiques emportés par la furie des gaves. Dame Oisille (il s'agit en fait de Louise de Savoie, la mère de Marguerite) doit gagner à pied l'abbaye de Serrance « ... mais la pitié fut que la plupart de ses gens et chevaux demeurèrent morts par les chemins, et arriva à Serrance avec un homme et une femme seulement ». L'une de ses dames de compagnie, Ennasuite, « tout en riant », répond à Longarine attristée : « Chacune n'a pas perdu son mari comme vous, et pour perte des serviteurs ne se faut désespérer, car l'on en recouvre assez ». Les serviteurs défunts se remplacent donc facilement.

Cet état d'esprit, celui de la haute aristocratie de son temps, n'a pas empêché Marguerite de multiplier les dons, aux écrivains en difficulté mais aussi en direction des pauvres dont on elle estimait, en tant que duchesse d'Alençon puis reine de Navarre, avoir la charge morale. Les orphelins bénéficieront aussi de ses largesses. La sœur de François 1^{er} a des qualités indéniables, et peut-être plus que son frère, de responsable politique. Elle aime beaucoup ce que l'on appellerait aujourd'hui les relations internationales, et elle a joué un rôle actif dans la diplomatie de son temps, à une époque où les missions dans ce domaine sont données par le souverain. Comme on peut le lire parfois, Marguerite a fait office, certes, de diplomate « officieux », mais guère plus officieux en fin de compte que les ambassadeurs officiels. Définitivement installée en Navarre au cours des années 1540, elle contribue au développement de ce petit État et à son indépendance relative, tout en s'efforçant de lui éviter la guerre que les manœuvres de Henri d'Albret lui auraient immanquablement apportée.

Mais les capacités d'action de Marguerite restent limitées, car elle est une femme et ne peut prétendre à la même liberté d'initiative que les hommes qui l'entourent. Ceux-là même qui ont le plus tendance à contrecarrer ses projets les plus audacieux sont les plus proches : son mari, Henri d'Albret ; et son frère, le roi de France. Tous deux, d'ailleurs, prétendent l'aimer, et finiront par l'étouffer et la décevoir.

De nombreux auteurs ont parlé de féminisme à propos de Marguerite de Navarre, faisant remarquer en même temps que le terme est anachronique, voire incongru, lorsqu'il est question du XVI^e siècle. Nous verrons pourtant que certaines de ses réflexions ne sont pas si éloignées des idées que l'on rencontre en Histoire contemporaine, et jusqu'à nos jours. Au-delà des ambiguïtés et des querelles de vocabulaire, la reine de Navarre a contribué à faire progresser l'idée d'égalité entre les femmes et les hommes, l'idée aussi qu'il n'y a pas de différences morales ou intellectuelles liées à la « nature » de la femme. C'était, au XVI^e siècle du moins, une idée novatrice.

Mais au début du XVI^e siècle l'ensemble de ces conceptions sur l'écriture, la place des femmes dans la société, le statut des rois et des États est dominé par la réforme de l'Église, grande affaire à laquelle les prélats, les religieux en général, les humanistes, les souverains proposent tous une solution. Tout au long de sa vie, Marguerite nous apparaît orientée vers les différents aspects de la religion : le dogme, la prière, les multiples aspects de la charité dans ses relations avec les autres. À tel point que certains biographes ont retenu chez elle l'aspect religieux en priorité, et ont cherché à savoir dans quelle mesure elle était acquise à la Réforme proprement dite, ce qui est « luthérien » dans ses écrits, ce qui reste « catholique » dans ses attitudes quotidiennes. Cette recherche est assez vaine, concernant une époque où Luther et Calvin sont vivants (Luther a dix ans de plus que Marguerite, Calvin dix-sept ans de moins), où leurs positions religieuses continuent à évoluer ainsi que celles de leurs disciples et où les diverses confessions ne sont pas fixées. Le temps de Marguerite de Navarre n'est pas celui de sa fille, Jeanne d'Albret. En outre Marguerite est la sœur d'un roi qui ne prend pas parti pour la Réforme, même si c'est après un temps d'hésitation. Cela ne signifie pas que Marguerite conserve la fidélité à Rome parce qu'elle y est obligée. Elle adhère, comme d'autres humanistes célèbres, à un certain nombre de pratiques et traditions qu'elle ressent peut-être comme indispensables. Il nous faudra approfondir ces aspects. Il n'en reste pas moins que sa petite capitale de Nérac fait figure de son vivant de refuge pour tous ceux qui se sentent persécutés à Paris, et après sa mort de bastion protestant.

Et surtout, évitons de réduire Marguerite de Navarre aux aspects religieux de sa personnalité. Ces aspects sont intimement liés à la société de l'époque, et imprègnent par conséquent chaque vie du XVI^e siècle. Mais la personnalité de Marguerite dépasse de beaucoup ces questions de définition : femme d'État, femme de lettres, femme de cœur aussi, elle a rayonné sur l'épanouissement de la Renaissance en France, dans ses aspects multiples.

Marguerite, l'écriture et la religion

La naissance d'une princesse et son éducation

C'est le 11 avril 1492, dans la tour dite « Marguerite » du château d'Angoulême, que naît l'un des grands écrivains de la Renaissance française. Le baptême sera célébré dans la chapelle du château, où l'enfant, une fille, est appelée par sa mère Marguerite, du grec *Margaritès*, « perle », car durant sa grossesse la mère aurait avalé une perle alors qu'elle mangeait des huîtres ; c'est du moins ce que nous dit Brantôme, qui lui consacre quelques pages de ses *Dames illustres*. Le même Brantôme ajoute ces lignes pour les lecteurs d'aujourd'hui assez surprenantes : « Elle naquit sous le dixième degré d'Aquarius, alors que Saturne se séparait de Vénus par quaterne aspect, le 10 d'avril 1492, à dix heures du soir, au château d'Angoulême ; et fut conçue l'an 1491, à dix heures avant midi et dix-sept minutes, le 11 de juillet.

Les bons astrosites pourront là-dessus en faire quelque composition ». Brantôme a entendu raconter tout cela par sa mère ou sa grand-mère, et de mémoire le transmet au lecteur. Mais que savons-nous exactement des débuts de la vie de Marguerite d'Angoulême ?

Les origines

Louise de Savoie, mère de Marguerite, est une femme cultivée et attentive au développement et à l'éducation de ses enfants. C'est même pour elle un véritable idéal, résumé dans sa devise latine *Libris et liberis*, que l'on pourrait traduire « Pour mes livres et mes enfants ». Née en 1476 Louise est la fille du duc de Savoie Philippe et de Marguerite de Bourbon. Elle a été confiée après la mort de sa mère à la fille de Louis XI, Anne de Beaujeu, devenue régente du royaume de France après 1483. Dès l'âge de douze ans Louise s'était vue obligée d'épouser le comte d'Angoulême Charles d'Orléans, le père de Marguerite. Le mariage a lieu en 1488 ; quatre ans plus tard naît Marguerite, au château d'Angoulême comme nous le dit Brantôme.

Il est lui-même le neveu de Charles 1^{er} d'Orléans (1394-1465), duc d'Orléans et de Valois, surtout connu aujourd'hui pour son œuvre poétique dont une grande partie a été écrite lors de sa longue captivité en Angleterre. Ce prince-poète était le frère du roi Charles VI et le fils de Valentine Visconti qui descend elle-même des ducs de Milan. Charles d'Orléans, appartenant à la branche royale des Valois, a été aussi le père de Louis XII, qui règne de 1498 à 1515. Son neveu, le père de Marguerite, est lui aussi un prince cultivé et ami des livres, sans avoir les qualités littéraires de son oncle. Il est rattaché par son père Jean aux Valois d'Angoulême ; le comté d'Angoulême, détenu depuis le Xe siècle par les Taillefer, puis les Lusignan, est revenu à la Couronne de France au cours du XIVe siècle. Il a été donné à Louis d'Orléans en 1394, puis transmis au grand-père de Marguerite, Jean d'Orléans (1404-1467). Jean d'Orléans devenu Comte d'Angoulême avait été livré aux Anglais par son propre frère Charles. Il était resté en Angleterre durant trente-deux ans, aux termes desquels sa rançon a été payée, mais durant toutes ces années il s'était tourné vers la théologie, lisant entre autres les *Consolations* de Boèce. C'est le « bon comte » Jean d'Angoulême qui a agrandi le château comtal lors de son retour de captivité, au milieu du XVe siècle, château dont ne subsistent aujourd'hui que le donjon des Lusignan (XIIe siècle) et la tour des Valois, ou tour Marguerite, du XVe. Au tout début de la Renaissance les préoccupations militaires restent bien présentes : on construit alors des fortifications en étoile qui doivent assurer la sécurité du château comtal. Le biographe du bon comte Jean, qui écrit il est vrai longtemps après, le présente comme un saint à qui on aurait proposé de devenir pape. En tout cas deux traditions voisinent ainsi chez les Valois : les lettres, représentées par Charles d'Orléans, et la religion, par Jean d'Angoulême. Double héritage spirituel qui aura son influence sur Marguerite.

Tout cela semble laisser peu de place aux ambitions politiques ; elles sont pourtant présentes chez Charles, le père de Marguerite, qui a conspiré après la mort de Louis XI (1483) sous la régence d'Anne de Beaujeu. Celle-ci a gagné la « guerre Folle » que lui a déclarée la Ligue des Princes ; Charles est tombé en disgrâce, et Anne de Beaujeu l'a marié à une héritière pauvre, la fille du duc de Savoie Philippe dit « sans Terre » car les Suisses lui ont pris son comté de Bresse. Charles ne reçoit par la suite que la médiocre seigneurie de Melle, qui vient s'ajouter à celles d'Angoulême, Cognac et Romorantin. Ce qui explique qu'il ait eu le train de vie relativement

modeste d'un noble de province, alors que Charles est de sang royal. Il termine sa vie à Angoulême, menant la vie d'un aimable dilettante entouré de maîtresses, d'ailleurs bien acceptées par Louise de Savoie, qui les connaît parfaitement : Jeanne Le Comte est une suivante de Louise, et Antoinette de Polignac sa dame d'honneur. Charles d'Angoulême a eu plusieurs filles de ces liaisons, ce qui fait qu'outre son frère, Marguerite a trois demi-sœurs qui ont été légitimées. En fin de compte il est adepte de ce que son oncle Charles d'Orléans appelait le « nonchaloir », une forme de mise en retrait par rapport à la vie politique. Il ne semble pas qu'il ait eu beaucoup d'influence sur Marguerite, qui n'a que quatre ans lorsqu'il meurt en 1496, et qui n'en parle jamais. Il est inhumé dans la cathédrale Saint Pierre, lieu de sépulture des comtes d'Angoulême, où ses restes ont été retrouvés en 2011. Louise de Savoie, veuve à dix-neuf ans seulement, décide de se consacrer à l'éducation de ses deux enfants avec l'aide de son confesseur Cristoforo Numai de Forli.

Les parents de Marguerite appartiennent tous deux à la grande aristocratie de leur époque, mais vivent dans une relative gêne : le père de Louise de Savoie, comte de Bresse, est un cadet de noblesse qui n'a pas d'argent ni d'influence, et Charles d'Angoulême n'a pas pu « redorer son blason » en épousant une héritière fortunée. Louis XI, puis Anne de Beaujeu, l'avaient voulu ainsi pour qu'il reste peu menaçant pour le trône. La branche des Valois-Angoulême se trouve, à la naissance de Marguerite, très loin d'un destin royal.

L'influence essentielle, sur Marguerite, a d'abord été celle de Louise de Savoie. Mariée comme on l'a vu à douze ans, Louise était au désespoir de ne pouvoir un an plus tard donner un héritier à son mari. On commence à parler de stérilité, et c'est pour cette raison qu'elle a une entrevue avec un saint homme, Francesco di Paola (François de Paule), un religieux originaire de Calabre à qui l'on attribue alors de nombreux miracles. Fondateur de l'ordre des minimes, il guérissait les lépreux et Louis XI se sentant malade l'avait fait venir en France ; il avait traversé les eaux du détroit de Messine sur son manteau, d'après la tradition du moins, et soigné les pestiférés de Bormes et Fréjus avant d'arriver au château de Plessis-lez-Tours en 1483, quelques mois seulement avant la mort du roi. François de Paule prononçait aussi des bénédictions particulières contre la stérilité. Il prédit à Louise la naissance d'un fils qui sera roi. Louise croit dur comme fer à cette prédiction et se trouve enceinte en 1491 ; inutile d'ajouter qu'elle est fort déçue par la venue d'une fille en avril 92. La prédiction se réalise véritablement avec la naissance de François, deux ans plus tard. Dès les premiers jours, Louise appelle ce fils « mon César » dans son journal. En 1507, après la mort de François de Paule, elle fait donner à l'ancien ermite un superbe tombeau, puis fait campagne pour sa canonisation, qu'elle obtient de Léon X en 1519.

Sans doute de manière inconsciente, Louise de Savoie fait passer sa fille au second plan, ce qui est aussi la norme de l'époque. Marguerite n'a jamais été délaissée, mais tous les efforts de sa mère sont tournés vers François et sa réussite, c'est-à-dire l'accès aux plus grands honneurs et si possible au trône. Cette ambition trop visible lui vaut l'hostilité à peine dissimulée d'Anne de Bretagne, épouse de Charles VIII puis de Louis XII. Le père de Marguerite, Charles d'Angoulême, meurt le 2 janvier 1496 ; Louise n'a pas vingt ans et la majorité pour conserver la tutelle de ses enfants est alors à vingt-cinq ans. Louis d'Orléans, le futur Louis XII, réclame cette tutelle. Louise fait alors preuve de beaucoup d'ingéniosité en retrouvant une coutume de l'Angoumois qui autorise la tutelle de la mère à quinze ans. Voyant cela Charles VIII accepte de laisser les deux enfants sous l'autorité de leur mère. Le roi n'a nullement

l'impression, à cette date, que les Angoulême puissent menacer le trône ; il aura d'ailleurs quatre enfants avec Anne de Bretagne. Mais ils meurent tous en bas âge, et Charles VIII lui-même se tue accidentellement en heurtant de la tête le linteau d'une porte basse, à Amboise (1498). Le trône revient alors à son cousin Louis d'Orléans, désormais le roi Louis XII. Celui-ci demande de suite le divorce d'avec Jeanne, fille de Louis XI, pour se remarier avec Anne de Bretagne. Le changement de règne est à l'origine d'un changement de vie pour les Angoulême, qui sont appelés à la cour, à Chinon, puis à Blois. C'est là un changement important pour Marguerite, qui n'a guère connu que les cieux et le climat océanique de la Charente, à Angoulême et Cognac. La famille est logée dans un bel hôtel d'Amboise, proche du château achevé par Charles VIII. En contrepartie, de 1498 à 1506, Louis XII et Anne les font surveiller par un personnage de premier plan, Pierre de Rohan, seigneur de Gié et maréchal de France.

Il semble bien que Gié, aussi maladroit qu'il est honnête, ait été à l'origine de tensions qui finissent par indisposer Louise et la braquer contre lui. Il est conscient de la rivalité qui oppose Anne, qui n'a plus de fils, à Louise chez qui François est devenu le premier héritier mâle de la couronne. Le roi Louis XII, de son côté, passe beaucoup de temps en Italie où se poursuivent les opérations militaires. Lorsqu'il est en France, il est victime d'une série d'alertes concernant sa santé. En 1501, les médecins sont persuadés que le roi est proche de la fin : à ce moment, le maréchal de Gié craint que l'on cherche à attenter à la vie de François et oblige les Angoulême à quitter Amboise. Il demande à Louise de s'installer sur les terres des Rohan, à Angers. Louise n'a pas la même perception du danger, croit que Gié exagère et s'installe à Loches, au sud de la Loire. Les craintes du maréchal n'étaient sans doute pas vaines, car Anne de Bretagne, elle-même persuadée de la fin prochaine de Louis XII, quitte Blois sur un train de bateaux qui doit descendre la Loire jusqu'à Nantes, afin qu'elle puisse regagner son duché. Le maréchal fait arrêter les bateaux à Amboise, et impose à la reine de regagner Blois sans grands ménagements. Ce faisant, il provoque sa colère : elle l'accuse de lèse-majesté, se plaint de ce comportement au roi mais Louis XII rétabli préfère apaiser les choses. C'est compter sans le caractère rancunier d'Anne de Bretagne, qui engage un procès contre Gié. En 1505, le roi tombe malade de nouveau et décide de se rapprocher des Angoulême car il doute désormais d'avoir un fils pour lui succéder. Louise figure désormais au Grand Conseil. Elle ne fait rien pour éviter le procès au maréchal de Gié, aux termes duquel il est condamné en 1506 à l'exil sur ses terres d'Anjou.

L'enfance

Voilà donc disparu l'encombrant protecteur de Louise. Depuis plusieurs années, à Cognac puis à Amboise, elle se consacre à inculquer à ses deux enfants les premiers rudiments d'une éducation qui se veut de haut niveau. Elle-même parlait l'italien, langue aussi courante que le français dans le duché de Savoie, et l'espagnol. Dès la mort du comte d'Angoulême, elle avait commandé de nombreux manuscrits destinés à l'éducation des deux enfants, faisant œuvre de mécène et montrant par-là ses goûts humanistes.

Depuis 1492 Marguerite a grandi, est devenue une fillette près de qui a été nommée une « maîtresse de mœurs », Blanche de Tournon devenue Madame de Chatillon, dont le mari avait été gouverneur sous Charles VIII. C'est une parente de François de Tournon, qui deviendra cardinal et conseiller de François 1^{er}. En outre, pour les deux enfants de sang royal, trois précepteurs inculquent les rudiments de la religion, du latin, de la philosophie. François Du Moulin leur présente les connaissances

générales ; il a écrit pour ses jeunes élèves un traité des « choses à connaître » illustré de miniatures. Il présente ses leçons en les agrémentant de citations d'auteurs latins, Cicéron et Virgile entre autres. François de Rochefort est un excellent latiniste, qui deviendra abbé ; Robert Hurault, qui se révélera par la suite proche des idées réformées, enseigne les rudiments de la philosophie. Son influence a pu être importante sur l'esprit de Marguerite ; elle contrebalançait en tous cas celle de ses deux collègues, dont l'orthodoxie ne peut être mise en doute.

Les traditions culturelles sont très présentes chez les Valois : la « librairie » de Cognac, dans les premières années du XVI^e siècle, compte déjà 200 volumes, qui sont alors transférés à Blois où s'entassaient déjà plus de mille ouvrages, rapportés d'Italie par Charles VIII ou acquis par Louis XII : textes français du Moyen Âge, Italiens de la Renaissance dont Dante, Boccace et Pétrarque. Cette bibliothèque que l'on peut considérer comme importante en ce début du XVI^e siècle, avait été répertoriée et classée par Guillaume Budé et Lascaris. Marguerite a pu là se familiariser avec les livres, à une époque où voisinent les manuscrits qui peuvent être récents (il y a toujours des copistes) et les textes imprimés. Souvent agrémentés de gravures, ces beaux livres qui représentent toutes les connaissances de l'époque ont illustré les leçons transmises par Du Moulin, Rochefort et Hurault. Il ne faut pas oublier non plus qu'au début de la Renaissance la cour de France conserve un goût évident pour la littérature. Anne de Bretagne avait fait traduire *De claris muliribus* de Boccace et suscitait autour d'elle des débats sur l'amour platonique. Cet ouvrage en latin évoquait diverses femmes remarquables, ayant vécu dans l'Antiquité ou au Moyen-Âge : parmi elles, Zénobie, Penthésilée ou Camille dont Marguerite fera mention. Anne de Bretagne a été la première reine de France à faire figure de mécène, avec ses poètes et lettrés de cour : l'humaniste Fausto Andrelini, le rhétoricien Jean Marot (le père de Clément), le chroniqueur Jean Lemaire de Belges. De tout cela Marguerite a pu avoir connaissance, et aiguïser son goût pour la culture et les livres.

On ne sait que peu de choses sur les années d'enfance de Marguerite, et sur son éducation. Il est à peu près certain qu'elle se sentait bien à Cognac, d'où elle est arrachée en 1498, à l'âge de six ans, pour une demeure sans doute plus guindée, à Amboise. Elle a eu de bons précepteurs, une bibliothèque qui offrait toutes les ressources possibles au seuil du XVI^e siècle. Très tôt, Marguerite a pu s'imprégner de la douceur du climat et des paysages de ces régions situées au contact entre les Bassins parisiens et aquitains, l'Angoumois et la Saintonge. Elle a dit dans une de ses lettres qu'elle sentait « l'eau douce de Charente »¹. Et à la fin de sa vie, aux heures tragiques de la mort de son frère, en 1547, c'est là qu'elle ira faire retraite, à l'abbaye de Tusson, entre Cognac et Angoulême.

L'ambition de Louise de Savoie n'était pas de faire une « femme savante » avant que Molière ne mette cette expression au goût du jour, beaucoup plus tard. Elle voulait pour ses enfants une solide éducation, qui leur permette de tenir leur rang à la cour, et de la meilleure façon possible. On concevait sans doute moins facilement qu'au XVII^e siècle et aux époques postérieures l'idée de donner aux filles une instruction inférieure à celle des garçons : la Réforme catholique a eu dans ce domaine une influence défavorable, du moins dans un premier temps. Toutefois, les efforts de Louise sont tendus en priorité vers l'éducation de François, et Marguerite ne fait qu'en bénéficier. Elle en est consciente, mais l'accepte bien car elle aime beaucoup son frère cadet, amour fraternel qui ne se démentira jamais, jusqu'à la mort

¹ *Lettres de Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}, Reine de Navarre* ; publiées par François Génin, Paris, Société de l'Histoire de France, imprimerie Jules Renouard, 1841. Document n° 103.

de François en 1547. En outre, dès l'âge de quinze ans, elle aurait été touchée par « l'esprit de Dieu » ; c'est du moins ce qu'affirme Sainte-Marthe lorsqu'il prononce l'oraison funèbre de la reine de Navarre en 1549. En tout cas, la foi religieuse et même le mysticisme sont restés une composante essentielle de sa personnalité.

Louise sera persuadée d'avoir bien rempli son rôle en matière de formation lorsque Marguerite se mariera, à l'âge de dix-sept ans. Les matières intellectuelles : latin, langues vernaculaires avec l'italien et l'espagnol, religion au-delà du simple catéchisme, connaissances générales, ont été assimilées. En outre, patiemment, Louise a enseigné à sa fille les travaux d'aiguille et en particulier la broderie que Marguerite continue à pratiquer jusqu'à la fin de sa vie, offrant à ses proches, et en particulier à son frère, des ouvrages brodés. En ce qui concerne François, né à Cognac le 12 septembre 1494, il est resté longtemps un garçonnet joufflu qui se révèle de plus en plus attiré par les exercices de plein air à l'adolescence. Les compagnons de jeu d'Amboise restent près de lui par la suite, et sont bien connus dans l'histoire du XVI^e siècle : Bonnivet deviendra amiral, Fleuranges duc de Bouillon et maréchal de France, Anne de Montmorency connétable. Marguerite les a connus, a partagé leurs jeux et leurs conversations : beaucoup plus tard, ils apparaîtront dans l'*Heptaméron*, et pas toujours de manière flatteuse. François se passionne très tôt pour l'équitation, la chasse, les exploits à caractère guerrier. Il s'y lance à corps perdu, joue à l'escaigne, sorte de polo, ainsi qu'à la paume, ancêtre du tennis. C'est un jeune aristocrate à l'esprit insouciant, qui est capable de prendre des risques et l'a montré lorsqu'il a mis sa vie en danger en 1501. Mais il ne dédaigne pas non plus les jeux de l'esprit, à condition qu'ils ne soient pas trop austères. Il aime lire et s'essaie à faire des vers, suivant en cela les traditions familiales qui sont assez peu répandues dans la noblesse française. En revanche il écrit de manière gauche, multiplie les fautes, se désintéresse vite des questions abstraites.

Très tôt, par rapport à notre jugement contemporain du moins, on parle de marier Marguerite. Dès 1502 (elle a une dizaine d'années !) Louis XII fait une première proposition à Henry VII Tudor, non pour lui mais pour son fils. Proposition rejetée, avec la courtoisie qui s'impose. L'année suivante, nouvelle proposition du roi de France pour le fils du roi de Naples, et nouveau refus. Cependant en 1505 les pourparlers avec l'Angleterre reprennent à ce sujet, mais cette fois Henry VII demande pour lui la main de Louise, et pour son fils Henry (futur Henry VIII) celle de Marguerite. Tout cela n'aboutira pas : il semble que ni Louise ni Marguerite n'aient eu envie de quitter le val de Loire. Une nouvelle tentative, venant cette fois de Christian de Danemark, échoue également.

Douée pour les études à une époque où cette qualité n'est que médiocrement appréciée, surtout chez une femme, Marguerite semble avoir eu, du moins à l'adolescence, un physique assez ingrat. Elle n'a par ailleurs que très peu de fortune, et des espérances réelles mais très aléatoires. Mais sa mère s'emploie à rechercher un parti avantageux, et va finir par le trouver.

Quel était l'aspect physique de Marguerite ? Au-delà des louanges convenues, il n'est pas facile de trouver des renseignements précis sur cette question. Brantôme, peu avare de compliments d'ordinaire, ne semble s'intéresser qu'aux qualités de son esprit. Les portraits restent le meilleur moyen d'obtenir une réponse. Ceux de Marguerite restent relativement peu nombreux, du moins pour une princesse de la Maison de France, et sont tous dus à la famille Clouet. Il n'y a jamais eu chez elle,

comme chez Érasme par exemple, la volonté de multiplier les portraits de quelqu'un qui se veut chef de file des humanistes.

Le plus beau de ces portraits reste sans doute celui qui représente *Marguerite d'Angoulême* jeune encore, aux environs de trente-cinq ans. Aujourd'hui déposé à la Walker Art Gallery de New York, il a été réalisé par Jean Clouet (1486-1541), peintre de la cour de France sous François 1^{er}. Ce portrait est un peu le pendant du célèbre portrait du roi que l'on peut contempler au Louvre. Jean Clouet a fait progresser l'art du portrait à son époque, et n'a alors d'égal que Holbein en Europe. Il utilise des poses à peu près identiques, peignant ses personnages à mi-corps, les mains posées à plat, le visage éclairé. Ici, d'une main, Marguerite tient un oiseau, apparemment une perruche. Si le tableau comme on le croit a été peint en 1527 elle vient de devenir par son second mariage reine de Navarre.

Sur le dessin qui représente *Marguerite en deuil blanc*, elle serait donc plus jeune de un à deux ans puisqu'elle porte le deuil de Charles d'Alençon, son premier mari décédé peu après Pavie. Le deuil des princesses royales était en blanc, et c'est ainsi qu'elle a accompli son voyage en Espagne pour aider à la libération de son frère.

Une *Marguerite au Miroir* se trouve dans un livre d'heures de Catherine de Médicis et aurait été réalisée entre 1572 et 1575, donc bien après la mort de la reine. Elle est pourtant bien reconnaissable, et s'il s'agit d'une allusion au *Miroir de l'âme pécheresse* il la représente aux alentours de 1530.

Jean Clouet était aussi bon dessinateur que peintre, et bon nombre de ses dessins figurent divers membres de la famille royale, comme Renée de France, fille de Louis XII devenue duchesse de Ferrare. L'un de ces dessins nous livre les traits d'une Marguerite plus âgée, peut-être vers 1540, et tenant un petit chien. Cette *Marguerite au petit chien* est reprise sur une peinture attribuée cette fois à François Clouet (1510-1572), fils de Jean et grand portraitiste lui aussi. Le tableau est au Musée Condé de Chantilly.

Il faut également tenir compte de diverses statues et sculptures de la reine de Navarre. La plupart ont été exécutées bien après sa mort ; seul un médaillon de pierre, sous le portique d'entrée du château de Pau, peut conserver fidèlement ses traits. Les statues du jardin du Luxembourg à Paris, ou des jardins de l'Hôtel de Ville d'Angoulême, apparaissent plus comme des œuvres d'imagination.

Ces divers portraits représentent une femme qui avait sans doute beaucoup de prestance, sans être véritablement jolie. Son nez très long évoque irrémédiablement celui de son frère, les yeux sont légèrement étirés en amande, les cheveux châtons. Elle semble beaucoup aimer les vêtements noirs, avec le contraste de motifs ou d'un col de fourrure blancs. Sur les différents portraits, le regard a tendance à se perdre dans de lointaines pensées.

Mariages et avènements

En 1509 Marguerite a dix-sept ans et demi et se trouve promise à devenir duchesse d'Alençon, sans qu'elle n'ait eu aucun avis à donner, suivant les habitudes du temps. Son frère est de son côté fiancé à Claude de France ; il a été fait duc de Valois sur décision de Louis XII. Les années d'enfance sont dès lors terminées. Mais chacun, à la cour, sait que Louise de Savoie et Marguerite n'ont d'yeux que pour François, le « César » de la première et le frère cadet tendrement chéri de la seconde. Le sentiment qui unit Marguerite et François dépasse ce qui est communément éprouvé

entre frère et sœur. Le fait est bien connu des historiens et mentionné par un grand nombre d'entre eux, dont Génin qui semble sous-entendre, puis surtout Michelet qui évoque carrément des rapports incestueux. Sans aller jusque-là, c'est une légende dont il a été fait justice, il faut constater que Marguerite a toujours eu une grande admiration pour son frère ; les sentiments de François étaient réciproques, et il a toujours aimé tendrement sa sœur, qu'il appelle sa « mignonne ». Il lui a passé ce qu'il considérait sans doute comme des exagérations sur le plan des idées religieuses, mais il s'est parfois aussi comporté avec elle de manière tyrannique. Marguerite saura prendre, à la fin de sa vie, de la distance par rapport au roi dont la mort l'accablait toutefois de douleur.

Marguerite d'Alençon

Le 2 décembre 1509 est célébré, en présence du roi Louis XII, le mariage entre Marguerite et le duc Charles d'Alençon. Le roi semble avoir été à l'origine de cette alliance matrimoniale qui reste à l'intérieur des maisons françaises de sang royal. Mariage français, car donner à la sœur d'un héritier potentiel du trône un mari étranger risquait d'ouvrir la porte à des revendications territoriales ; en outre, ce mariage devait réconcilier les maisons d'Angoulême et d'Alençon, divisées en raison de questions successorales. Il est bien évident que Marguerite n'a rien eu à dire à propos de ce mariage. C'était la volonté du roi, et Louise de Savoie elle-même semble avoir été favorable à ce choix. Fils de Marguerite de Lorraine, le fiancé n'a que deux ans de plus que son épouse, mais il n'a pas ses dons intellectuels. Il a perdu son père le duc René d'Alençon dès 1492, alors qu'il n'avait que deux ans, et a été élevé selon les principes de la chevalerie, dans une optique toute militaire. Fait prisonnier sous Louis XI, René d'Alençon avait vu ses terres confisquées par le roi ; elles lui seront rendues sous Charles VIII. Son fils Charles semble avoir eu une éducation assez négligée à l'exception des armes. C'est un soldat qui s'est battu à Agnadel avec succès, peu auparavant, et c'est peut-être en partie pour cette raison que la main de Marguerite lui a été proposée. Mais il est aussi duc et pair, le duché d'Alençon est un fief important, et tout semble prédisposer les époux à mener une existence plus que confortable : Charles versera à Marguerite une rente de six mille livres par an, et sa mère Marguerite de Lorraine lui donne par contrat la moitié de ses tapisseries, de sa vaisselle précieuse, de son mobilier. De son côté, la jeune épouse apporte un dot de soixante mille livres, à remettre en dix échéances ; et elle renonce à ses droits sur le comté d'Angoulême, ce qui contribue à résoudre les querelles de succession qui opposaient les deux maisons. Louis XII ajoute à cela la possibilité pour Charles de percevoir les taxes sur un certain nombre de greniers à sel.

Voilà pour le côté matériel des choses. Il reste à savoir ce qu'a été la vie, au quotidien, pour la jeune épouse devenue Marguerite d'Alençon. Les sources qui permettraient de répondre à cette question sont peu nombreuses ; en ce qui concerne l'historiographie, l'impression dominante reste négative. Les époux semblent mal assortis, sur le plan intellectuel surtout, et le cadre de vie de Marguerite est désormais le château d'Alençon, forteresse rebâtie à la fin du XIV^e siècle et où la jeune femme se serait trouvée en quelque sorte enfermée avec un mari inculte, une belle-mère dévote et obligée d'éponger les dettes laissées par le défunt duc d'Alençon, une cour et une bibliothèque quasi inexistantes. Rien ne permet cependant d'affirmer que la réalité ait été aussi étriquée. Détruit sur l'ordre de Henri IV en 1592, le château d'Alençon était une construction impressionnante dont ne subsistent aujourd'hui que

les deux énormes tours qui formaient le portail d'entrée. Il donnait sur un parc immense, que prolongeaient les massifs forestiers qui se situent aux confins de la Basse Normandie. Certes, le bâtiment est tout militaire et la région paraît moins souriante que le val de Loire. Mais de l'ensemble se dégage une impression de puissance qui correspondait à ce qu'étaient les grandes familles princières de l'époque moderne. Marguerite, plusieurs années avant que son frère ne devienne roi, pouvait déjà avoir l'impression d'être solidement installée dans la haute aristocratie. Elle disposait de six suivantes, et son mari n'était peut-être pas si étroit d'esprit qu'on l'a écrit. Il la laisse se déplacer, l'accompagne parfois, ce qui n'était pas toujours dans les habitudes de l'époque. Il ne mérite sans doute pas ce qu'écrivait de lui Génin en 1841 : « prince sans figure, sans esprit, sans aucun mérite... ». Les deux époux vont en 1513 à Amboise, à Cognac, et Marguerite est reçue par Louis XII à Paris au château des Tournelles. Qu'en est-il des sentiments entre Marguerite et Charles ? elle ne parle jamais de lui dans sa correspondance, alors qu'il est toujours question de son frère.

Mais Lucien Febvre a expliqué, il y a longtemps déjà, que l'amour et le mariage ne sont pas alors du même registre. Lorsque Charles meurt, peu après Pavie où on pense qu'il s'est déshonoré, elle manifeste apparemment de la douleur et de l'affection pour lui. Il reste vrai qu'il y a un décalage intellectuel entre eux, mais à cette époque Marguerite n'apparaît pas encore comme une femme de lettres. Il est probable qu'elle profite du calme du château d'Alençon et de la présence d'ecclésiastiques autour de sa belle-mère pour fortifier ses connaissances en matière d'histoire et de littérature religieuses.

Peu après son mariage, elle semble en tout cas très préoccupée des incertitudes concernant la succession sur le trône de France. Louis XII n'a toujours pas d'héritier mâle, et les grossesses successives d'Anne de Bretagne, en 1510 et 1511, font l'effet d'un coup de tonnerre. Louise et Marguerite sont présentes afin d'assister la reine, mais elles tremblent à l'idée de la naissance d'un garçon, qui couperait l'herbe sous le pied de François. Toutefois Anne doit affronter deux fausses couches, la dernière étant celle d'un fils, en janvier 1512 : une ambiance d'hypocrisie flotte autour des paroles de réconfort. Et Anne meurt peu après, à Blois, au début de l'année 1514. Louis XII se trouve veuf et sans héritier direct ; le trône semble bel et bien pour François. Il semble qu'après la mort d'Anne Louis XII, abattu, ait accepté l'idée de voir régner François d'Angoulême. Celui-ci rentre de Cognac où il se trouvait avec sa sœur, Charles d'Alençon et Bonnavet, pour gagner Paris où le vieux roi lui remet certaines de ses prérogatives, comme recevoir les ambassadeurs, participer aux discussions sur l'Italie, signer la paix avec l'Espagne au nom du roi. Fin avril 1514, Louis XII donne son consentement pour que François épouse Claude de France, à condition toutefois que la cérémonie n'interrompît pas le deuil officiel de la cour. Le mariage a lieu, en noir et à Saint-Germain, le 13 mai 1514. En dépit de cette ambiance insolite pour un mariage, sa sœur et sa mère sont aux anges : elles sont désormais certaines de son accès au trône de France.

Toutefois, la joie de Louise et Marguerite se trouve vite ternie par une surprenante annonce, due en fait aux aléas de la politique internationale. Se trouvant dominé par l'Espagne et l'Autriche, le pape Léon X voudrait leur opposer l'influence franco-anglaise. Encore faut-il que ces deux royaumes se trouvent alliés. Le pape a trouvé pour cela une solution matrimoniale : il propose à Louis XII d'épouser la sœur cadette du nouveau roi Henry VIII, Marie d'York. Solution fantaisiste, dit-on : Louis XII a cinquante-deux ans, et Marie en a seize. Or, à la stupéfaction générale, le roi accepte. Les plaisanteries vont bon train : au début du XVI^e siècle, on fait figure de

vieillard au-delà de la cinquantaine. Mais la possibilité d'un héritier mâle réapparaît. Comble d'ironie, le roi envoie François et Charles d'Alençon à la rencontre de la fiancée. François commence à tourner autour des jeunes Anglaises, y compris Marie. Mais le mariage a lieu, en grande pompe, le 9 octobre 1514. Nombreux sont ceux qui prédisent la fin prochaine du roi, et effectivement elle aura lieu quelques mois plus tard, le 31 décembre 1514. Le décès du roi a-t-il eu un quelconque rapport avec ses transports amoureux ? Ce n'est pas certain, et en tout cas cela n'a jamais été prouvé. En revanche, Marie ne renonce pas à la possibilité d'un héritier ; elle se serait prétendue enceinte, et serait même sortie de ses appartements entourée de linges pour faire croire à cette histoire, raconte Brantôme. Toutefois, peu après, elle se console avec le duc de Suffolk et reprend avec lui le chemin de l'Angleterre. La voie est désormais libre pour le frère de Marguerite, qui devient roi de France sous le titre dynastique de François 1^{er} le 1^{er} janvier 1515.

En attendant le début de l'année 1515, Marguerite passe l'essentiel de son temps au château d'Alençon entre 1509 et la fin de 1514. Peut-on parler d'une forme de « retraite » ? L'ambiance était sans doute austère à Alençon, mais la jeune femme d'une vingtaine d'années apprend à découvrir sa belle-mère, Marguerite de Lorraine, et l'amitié naît entre elles. Marguerite voit la mère de Charles pratiquer une piété à la fois ancienne et austère, exigeante : elle passe des heures à prier, lire des vies de saints, visiter les malades, aider les pauvres. Ses sentiments religieux paraissent très sincères, et peut-être plus authentiques que ceux de Louise de Savoie. En outre, les déplacements qu'elle fait dans le val de Loire, à Amboise et Blois, ont pu la mettre en contact avec des formes plus récentes de piété, et en particulier avec la *devotio moderna*, qui se révèle être une des sources de l'humanisme.

Le mouvement pour une réforme de l'Église s'accélère à partir de 1480 pour atteindre une sorte de point culminant entre 1515 et 1520, après quoi ce sont les conceptions de Luther qui l'emportent sur un flot d'aspirations assez diverses. Pour Marguerite, les années passées à Alençon nous semblent déterminantes ; peut-être est-ce là qu'elle prend contact avec l'authenticité de la foi chrétienne. Les premières manifestations publiques de sa foi ont lieu à partir de 1515. Cette année, après Marignan, elle fait un pèlerinage avec sa mère et Claude de France à la Sainte Baume. La même année, elle accomplit un autre pèlerinage, celui de Notre-Dame de la Garde pendant les fêtes de Marseille. Puis elle visite Claude de Bectoz, en religion Sœur Scolastique, une latiniste auteure d'écrits religieux. La rencontre a lieu au monastère de Saint Honorat, où Sœur Scolastique bénéficiait d'une grande réputation.

François 1^{er} roi de France. Marguerite s'initie à la diplomatie.

En 1515, à l'avènement de François 1^{er}, Marguerite d'Alençon a vingt-trois ans. Entre cette date et 1523, elle participe à toutes les cérémonies avec robes et bijoux d'apparat. Elle reçoit, ainsi que son mari, un grand nombre d'honneurs et de bénéfices. Peut-être compense-t-elle ainsi les années de retraite et d'attente passées à Alençon, et elle apparaît ainsi que Louise de Savoie en représentation quasi permanente, prenant de ce fait la place qui revient normalement à la reine. Mais cette anomalie est due aussi à la personnalité effacée de cette dernière. Claude de France, fille de Louis XII peu gâtée par la nature, est aussi une personne douce et calme qui semble avoir accepté de suite, du moins en apparence, les frasques permanentes de François 1^{er}. Elle est enceinte tous les ans, et le roi n'est pas sans affection pour elle ; toutefois elle reste en retrait de toute forme de vie mondaine.

L'avènement de François 1^{er} a été, pour reprendre l'expression de Lucien Febvre, une sorte de « coup de force », car il n'était pas dauphin mais seulement héritier présomptif. Louise de Savoie a tout fait, y compris espionner Marie et la faire rentrer sans délai en Angleterre, pour faciliter l'accès de François au trône. Mais si François est un roi inattendu, un « nouveau roi », Marguerite, elle, ne deviendra reine que sur le tard. Brantôme, dans les *Vies des Dames illustres*, le dit sans ambages : « [Marguerite d'Angoulême] ne fut point née d'un roi de France, et par conséquent point fille de France, ni n'en portait aussi le nom, sinon de Valois ou d'Orléans... Mais pourtant elle était censée comme Fille de France² ».

En tout cas Marguerite se trouve au premier plan, et le roi lui facilite la tâche en la comblant d'honneurs, ainsi que Charles. Certains, dont les membres de l'ancien gouvernement de Louis XII, reprochent au couple les prodigalités du roi. Dès le 15 janvier 1516 Charles d'Alençon, duc et pair, reçoit le titre très envié de « seconde personne de France » qui lui permet de vendre des offices. Après quoi le roi lui cède les droits à la succession d'Armagnac. Puis en 1517, alors qu'il est reçu à Argentan par sa sœur et Charles, François 1^{er} confirme à ses hôtes le don du duché de Berry. En même temps, entre 1515 et 1518, le roi emmène sa sœur dans toutes les villes et régions qu'il visite : Angers, Nantes, Paris. En 1518 il lui donne un « valet de chambre » destiné à devenir célèbre dans la littérature française : Clément Marot, fils de Jean Marot qui avait lui-même assumé cette fonction près d'Anne de Bretagne avant François. Jean (Jehan) Marot, dont le vrai nom est Des Marez, se présentait lui-même comme le « povre escripvain de la Royne » et faisait partie des « Rhétoriqueurs » qui sont à la charnière entre littératures médiévale et moderne. En dehors de la poésie, il s'était fait connaître du public par le *Voyage de Gênes* et le *Voyage de Venise* qui décrivaient deux expéditions de Louis XII contre ces villes révoltées. Les premières productions de son fils Clément pouvaient laisser présager un poète d'une autre envergure : il avait dédié au roi, en 1515, une pièce de vers aujourd'hui considérée comme assez médiocre, mais fort appréciée cette année-là, le *Temple de Cupidon*. Il était alors page de Villeroy et François 1^{er} le fait passer au service de Marguerite, qui l'aidera à de nombreuses reprises. Le XIX^e siècle a développé tout un roman d'amour entre Clément et Marguerite, qui apparaît purement imaginaire.

Le fait pour Marguerite d'accompagner le roi a sans doute été, au début, une sorte de jeu de la part de François 1^{er}, et un jeu d'autant plus facile que la reine s'effaçait totalement. Puis il semble que progressivement Marguerite se soit vue confier de véritables responsabilités diplomatiques. Sur ce point, écoutons Brantôme, même s'il n'est pas toujours fiable :

Pour parler encore du savoir de ceste reyne, il était tel que les ambassadeurs qui parlaient à elle en étaient grandement ravis, et en faisaient de grands rapports à ceux de leur nation à leur retour ; dont sur ce elle en soulageait le roy son frère ; car ils l'allaient trouver toujours après avoir fait leur principale ambassade, et, bien souvent, lorsqu'il avait de grandes affaires, les remettait à elle. En attendant sa définition et totale résolution, elle les savait fort bien entretenir et contenter de beaux discours, comme elle y était fort opulente, et fort habile à tirer les vers du nez d'eux³.

² Brantôme, *Vies des Dames illustres*. Texte publié par Ludovic Lalanne, pour la Société de l'Histoire de France. Paris, chez Madame Veuve Jules Renouard, 1875 ; tome VIII, p. 114.

³ Brantôme, *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, publiés d'après les manuscrits avec variantes et fragments inédits pour la Société de l'Histoire de France par Ludovic Lalanne ; tome VIII, *Des Dames illustres : Marguerite reyne de Navarre*. Paris, chez Mme Veuve Jules Renouard, 1875 ; p. 118.

La sœur du roi savait parler et argumenter, et cette présence féminine dans un rôle alors toujours joué par les hommes séduisait ses interlocuteurs, et par conséquent lui donnait l'avantage. Laissant parler son intuition, elle pouvait deviner à peu près leurs intentions. D'où des succès en ce domaine, que le roi a su exploiter. Or, après la victoire de Marignan et le concordat de Bologne, le contexte international se modifie au cours des années 1515 et 1520.

Au début de l'année 1516, la mort de Ferdinand d'Aragon ouvre la succession espagnole. Par testament, Ferdinand avait accepté d'offrir la couronne d'Aragon à son petit-fils Charles de Gand, dont la mère, Jeanne dite « la Folle », est considérée comme inapte à régner, ayant perdu la raison en 1506 à la mort de son mari l'archiduc d'Autriche Philippe le Beau. Elle se trouve depuis 1509 recluse au château de Tordesillas près de Valladolid. Le 14 mars, Charles de Habsbourg est proclamé conjointement avec sa mère « roi des Espagnes », mais du vivant de Jeanne il ne pouvait être au plus qu'une sorte de régent, obligé de laisser régner sa mère si elle recouvrait la raison. Or il se proclame roi, devenant ainsi Charles 1^{er} d'Espagne, ce royaume incluant alors toute la Navarre, depuis la victoire de Ferdinand en 1512.

De son côté François 1^{er}, en fonction des souvenirs de la guerre de Cent ans, cherche en priorité à se prémunir contre l'Angleterre. Le 8 octobre 1517, il signe la charte de fondation d'un nouveau port sur la Manche, le Havre de grâce. En aval de Rouen, l'embouchure de la Seine était assez mal défendue par Honfleur, au sud, et Harfleur qui a tendance à s'ensaver. Le nouveau port devait permettre l'accueil de navires plus gros ; l'affaire est confiée à Bonnivet, qui ne s'en acquitte pas sérieusement et se décharge de ses fonctions sur Guyon Le Roy, seigneur de Chillou, capitaine du port de Honfleur. Bonnivet s'était contenté de faire le choix du site, au pied des falaises, dans une zone basse de la rive nord. Un premier bassin est creusé, une bourgade se construit, baptisée Villefrançoise de Grâce. Le port accueille ses premiers navires dès octobre 1518 ; il deviendra le port des relations avec l'Amérique.

En fin de compte les alertes les plus sérieuses ne devaient pas venir d'outre-Manche. Le 31 octobre 1517, un moine augustin jusque-là inconnu, Martin Luther, écrit à l'archevêque-électeur de Mayence Albert de Brandebourg une lettre dénonçant la pratique des indulgences. Il joint à cette lettre le texte connu sous le nom de « quatre vingt-quinze thèses » ; d'après Philippe Melancthon, ce texte est affiché sur la porte de l'église du château de Wittenberg, ce qui est aujourd'hui discuté. En tout cas le texte, en latin, va toucher tous les pays voisins de l'Empire au cours des quatre années suivantes.

Le 12 janvier 1519, la mort de Maximilien ouvre la succession à la couronne impériale. Elle offre sans doute plus de prestige que de pouvoir réel, et prouve surtout la capacité des candidats à acheter les princes-électeurs. François 1^{er} n'hésite pas devant la dépense : les écus d'or français sont soutenus par les Médicis de Florence et les banquiers italiens de Lyon. Charles, grâce à sa tante Marguerite d'Autriche, peut compter sur Jacob Fugger et la famille Welser, tous banquiers d'Augsbourg. Les florins et les ducats l'emportent : il est sacré empereur à Aix la Chapelle le 23 octobre 1520. François 1^{er} avait essayé d'obtenir le soutien de Henry VIII au moyen d'une somptueuse entrevue, le célèbre « camp du Drap d'Or » qui se tient du 7 au 24 juin 1520, à Balinghem près de Calais, entre les bourgades d'Ardres, française, et Guînes, alors anglaise. Les maladresses accumulées aboutissent à l'effet inverse de celui qui était souhaité.

Par rapport à cette actualité internationale, Marguerite se trouve au premier plan, multiplie les rencontres, voit par exemple Henry VIII et surtout le cardinal Wolsey en juin 1520, peu avant les festivités du Drap d'or. Mais à cette époque elle semble déjà en désaccord avec elle-même. Les années 1519 et 1520 correspondent à une crise intérieure qui met fin à cette période de représentation permanente. Elle tombe malade, puis se remet au cours de l'année 1519 ; elle écrit à son frère en 1520 une lettre assez amère, dans laquelle elle semble prendre des distances avec lui. Certains historiens ont vu là le refus de l'inceste, ce qui ne semble pas correspondre à la réalité. Cette même année 1520, sa belle-mère Marguerite de Lorraine entre au couvent et lui lègue 7000 livres de pension, qui feront l'objet de fondations pieuses.

La piété de la jeune femme, son désir de réforme, son besoin d'organiser la charité sont perceptibles bien avant 1520. Dans l'esprit de la *Devotio moderna*, un jeune et brillant ecclésiastique proche des milieux de cour, Guillaume Briçonnet, s'attelle à réformer l'abbaye de Saint-Germain dès qu'il en est promu abbé ; et peu après Marguerite écrit au Parlement de Paris afin qu'il poursuive la réforme du couvent de religieuses d'Yerres. Puis, en 1517, elle entreprend la réforme d'une autre abbaye, celle d'Almenèches, qui se trouve sur ses terres, faisant partie du diocèse de Sées. En 1519 elle fonde un couvent à Essai, pour remplacer un hôpital où se trouvaient déjà installées par ses soins vingt religieuses, pour lesquelles une charte signée à Poitiers (janvier 1520) doit définir leurs conditions matérielles. Lorsque sa belle-mère Marguerite de Lorraine part au couvent d'Argentan, en 1520, elle lui laisse la moitié de ses rentes, environ 7000 livres. La jeune duchesse d'Alençon décide de les employer d'abord à payer les anciens serviteurs de sa belle-mère, qui de fait se trouvent congédiés, ensuite à un certain nombre de fondations pieuses et pour finir elle réserve 500 livres pour installer des reliquaires dans les églises de son duché⁴. Tout cela, les biographes l'ont souligné, était en partie normal pour les souverains et les grands seigneurs du XVI^e siècle. Tous ne le faisaient pas, cependant, et cette utilisation de l'argent à des fins pieuses dénote chez Marguerite, très tôt, une piété à la fois ardente et active.

Les préoccupations spirituelles font partie de la psychologie de la duchesse d'Alençon qui va se trouver, en 1519-1520, aux prises avec une crise religieuse dans laquelle elle essaie de faire le tri entre les idées des divers partisans d'une réforme. Peut-être est-ce de ce moment que date son choix de rester fidèle aux conceptions romaines. C'est à partir de cette crise (ne parlons pas là de « conversion ») qu'il faut comprendre la correspondance avec Guillaume Briçonnet et la protection accordée au petit cénacle de Meaux. Voyons de plus près de quoi il s'agit.

Le « groupe de Meaux » et la correspondance avec Guillaume Briçonnet

Marguerite et Briçonnet engagent un échange épistolaire à partir du 12 juin 1521, première lettre datée ; le prélat a fait longtemps figure de mystique timide, effacé, un peu lâche même face aux débordements de ses prédicateurs et au mécontentement du haut clergé. Lucien Febvre a montré en son temps qu'il n'en était rien.

Les participants du « cénacle »

⁴ Pierre Jourda, *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre*. Paris, Champion, 1930 ; tome 1, p. 61.

Le père de Guillaume Briçonnet, qui portait le même prénom, avait été l'un des plus importants conseillers de Louis XII. Issu d'une des familles tourangelles les plus influentes, il était devenu receveur général des finances du Languedoc puis, après la mort de sa femme, il avait pris l'état ecclésiastique et avait été fait cardinal (1495) avant de devenir conseiller et surintendant des finances de Charles VIII. Il devient archevêque de Reims en 1497 et pousse le roi à intervenir en Italie. Plus tard, au service de Louis XII, il est rayé de la liste des cardinaux entre 1511 et 1514 pour avoir été à l'origine du concile gallican de Pise. Il meurt en 1514.

D'un caractère différent, son fils s'engage lui aussi dans l'Église et devient évêque de Lodève, dès l'âge de dix-sept ans. Après la mort de son père, Louis XII l'envoie à Rome pour y faire pardonner les manœuvres de la France, et de son père en particulier, contre Jules II. Il écrit alors et prononce une *Harangue au pape sur la fidélité des Français*, très remarquée à une époque où l'Église de France cherchait à faire oublier les querelles qui avaient opposé le roi et le pape. En retour, Briçonnet devient abbé de Saint Germain des Prés, puis évêque de Meaux peu après l'arrivée de François 1^{er} sur le trône. En 1516 et 1517, il participe aux travaux relatifs au concordat que François 1^{er} vient de négocier à Bologne. Cela va lui permettre d'en connaître les avantages, surtout pour la monarchie ; et les inconvénients, dont le plus visible est que les membres du haut clergé, appartenant pour la plupart à la noblesse, ont toute latitude pour se contenter de percevoir les revenus des évêchés ou abbayes et laisser à un vicaire le soin des fidèles et des moines. Au cours de ces mêmes années, Briçonnet, influencé par la *devotio moderna* et par les partisans d'une réforme de l'Église, dont les plus connus sont alors Érasme et Lefèvre d'Étaples, rencontre ce dernier.

Lefèvre d'Étaples, en latin Faber Stapulensis, est né vers 1450 dans la petite bourgade d'Étaples, près de Montreuil, au sud de Boulogne sur Mer. Il a été l'un des premiers étudiants français à apprendre le grec avec Hermosyne de Sparte, à Paris. Puis il prend la route de l'Italie et se passionne pour Aristote ; il enseigne ensuite la philosophie au collège du cardinal Lemoine et cherche à dépasser les enseignements de la scolastique. Dans cette optique il publie en 1500 un essai très novateur sur le classement des différentes disciplines, l'*Introductio in terminorum Cognitionem*. D'une manière générale, Lefèvre applique à la patristique, avant Érasme, les méthodes de la philologie. C'est le cas pour sa traduction des *Œuvres* de Saint Jean Damascène (1507) puis pour ses *Commentaires* sur les Épîtres de Saint Paul (1512). Briçonnet se rapproche de lui alors qu'il commence à être connu, et à avoir des ennuis avec la Sorbonne puis le Parlement. En 1521, Lefèvre se trouve à Meaux, appelé par Briçonnet pour réformer le diocèse, et commence à recruter ceux qui constitueront le cénacle : Michel d'Arande, qui servira à établir les relations entre eux et Marguerite ; Gérard Roussel ; l'hébraïsant François Vatable ; Martial Mazurier ; Pierre Caroli ; Guillaume Farel, le seul à prendre résolument parti pour la Réforme par la suite. Puis d'autres viennent, élargissant le cénacle : Pierre de Sébiville, Aimé Mégrét, Pierre Amy, Jacques Groslot, bailli d'Orléans. En 1523, Briçonnet fait de Lefèvre son vicaire général. Celui-ci évolue vers un rapprochement avec les idées de Luther, qu'il a chargé son élève alsacien Beatus Rhenanus d'aller saluer en août 1519. Dès le début de 1521 le *De captivitate babilonica* est lu par Lefèvre et ceux qui l'entourent. Le 5 avril, la faculté de théologie condamne les ouvrages de Luther qui commencent à se répandre dans les collèges parisiens.

Une thèse récente, celle de Jonathan Reid, a montré que Marguerite se situait dès cette époque au cœur d'un vaste réseau incluant plus de deux cent membres de la cour, des diplomates, des prélats, des hommes de lettres. Ce réseau concernait Paris

mais aussi Alençon, Lyon, Grenoble, Bourges, Poitiers et Mâcon : il s'étendait bien au-delà de Paris et Meaux. Les imprimeurs, parmi lesquels Augereau et Du Bois mais aussi Simon de Colines, clandestin à Lyon, en faisaient partie. Au total, selon Reid, 450 éditions de 200 œuvres évangéliques seraient sorties des presses françaises grâce à la protection de Marguerite⁵.

Au centre du réseau, à Meaux, se trouve aussi Lefèvre. Sur le plan de la compréhension des textes, il suit la même méthode qu'Érasme, sans qu'il y ait antériorité de l'un par rapport à l'autre : utilisation des langues anciennes, philologie, donc commentaire fondé sur la raison. Noël Bédard, les théologiens et les représentants des ordres mendiants le censurent en Sorbonne le 9 novembre 1521, puis le poursuivent devant le Parlement. Là, le roi informé par Guillaume Budé ordonne d'arrêter les poursuites. Briçonnet fait de son côté confiance à Lefèvre pour encadrer les prédicateurs. Toutefois, certains répètent que Lefèvre est heureux de quitter Paris pour ne plus entendre diffamer Luther.

Les membres du cénacle de Meaux se nomment entre eux « les évangélistes ». Ils sont animés par une foi sincère, et veulent apporter l'Évangile dans son intégrité au peuple des fidèles. Ils commencent à prêcher dans les paroisses des environs de Meaux, ce qui n'est pas sans inquiéter les autorités parisiennes. Lefèvre est persuadé, à partir de Saint Paul, que les œuvres pieuses comptent moins que la foi : c'est même peut-être lui qui a influencé Luther dans sa théorie de la justification par la foi. Par ailleurs, les évangélistes pensent qu'il faut limiter le culte des saints et même de la Vierge, mais sans aller jusqu'à leur suppression. L'essentiel reste l'Écriture, à laquelle tous doivent avoir accès, et dans leur langue, mais de façon plus individuelle que dans les conceptions romaines. En revanche, le groupe reste divisé sur la question épineuse du libre-arbitre, qui fera l'objet d'une controverse célèbre entre Érasme et Luther. Mais la plupart d'entre eux estiment qu'il faut respecter l'autorité ecclésiastique : la réforme est indispensable, mais doit être accomplie à l'intérieur de l'Église, en respectant sa hiérarchie.

Le cénacle, toutefois, ne dure pas longtemps. Dès 1520 la censure, puis les persécutions de toutes sortes compliquent la tâche des prédicateurs évangélistes. Et pour finir les véritables difficultés viennent sans doute de Lefèvre lui-même, dont les commentaires sur les Évangiles, publiés en 1522, provoquent un tollé en même temps qu'un mouvement d'admiration. En particulier, le commentaire sur le quatrième Évangile reprend, de manière moins tonitruante, les accusations du *De captivitate* contre Rome. Lefèvre insiste sur le rôle capital de la foi, dénonce l'erreur que commettent ceux qui placent leur confiance dans les œuvres. En ce qui concerne les sacrements, Lefèvre admet comme Luther la présence réelle dans l'Eucharistie mais certains des sept sacrements lui semblent superflus. Ces idées semblent se répandre très vite : un gentilhomme picard, Louis de Berquin, a traduit le traité de Luther contre la bulle de Léon X. Elle contient l'idée de la justification par la foi, ainsi que le principe selon lequel la vérité vient de l'Écriture, et de l'Écriture seulement. En juin 1523, Berquin, qui s'est fait remarquer de nouveau avec son livre *Du sacerdoce*, est condamné par la faculté de théologie. Le roi le fait libérer et demande à ce que les *Commentaires* de Lefèvre ne soient pas examinés davantage. En août, la faculté enquête sur les sermons de Mazurier et Caroli, qui doivent se rétracter en janvier et février 1524. Inquiète, Marguerite conseille à Lefèvre de

⁵ Jonathan Reid, *King's Sister, Queen of Dissent : Marguerite de Navarre (1492-1549) and her Evangelical Network*. Leyden, Brill, 2009 ; 2 vol.

s'abstenir de publier le commentaire sur les Épîtres de Paul qu'il avait dédié au chancelier Duprat, dans un souci de conciliation. Il ne le publiera donc qu'en 1527, à Bâle et non à Paris.

En août 1524, alors que Louise de Savoie est régente, la faculté de théologie demande une copie des sermons de tous les prédicateurs du cénacle, dont certains prêchent dans des villes très éloignées, comme Grenoble ou Lyon. Le Parlement se saisit des copies pour examen. Alors que Marguerite se trouve à Lyon avec la cour, la plupart des prédicateurs sont arrêtés. Ils sont relâchés peu après, peut-être grâce à l'action d'Antoine Papillon (ou Papilion), qui est à ce moment-là membre du Grand Conseil. Toutefois, Sébiville est interdit de prédication à Lyon, de même que Meigret à Grenoble. Dans une lettre du 28 décembre 1524, Sébiville explique à son correspondant de Zurich que ce qui reste du groupe évangélique persécuté s'est réuni à Lyon autour de la duchesse d'Alençon, avec Sébiville lui-même, Jacques Groslot, Michel d'Arande et Pierre Amy.

Attaqués par la faculté de théologie, les commentaires de Lefèvre échappent à l'interdit grâce au roi, en fait à Marguerite. Mais en 1525, Lefèvre provoque des réactions similaires avec ses *Épîtres et Évangiles des cinquante-deux Dimanches*. Il fuit alors à Strasbourg, quelque peu brocardé par Érasme. En octobre 1524, Briçonnet a été obligé de publier un monitoire contre les écrits de Luther, et en décembre il révoque plusieurs prédicateurs. À Meaux, Jacques Pouent écrit contre la confession, le Purgatoire, la primauté du siège romain. Lefèvre et son entourage simplifient le culte, de manière assez radicale, supprimant la plupart des images, la gémissement, les cierges, n'invoquant plus les saints, substituant le français au latin des prières. Puis le mouvement déborde le cadre ecclésiastique, gagnant des catégories sociales différentes : autour de Meaux, les paysans et les cardeurs de laine semblent prêts à hâter le triomphe de l'Évangile qui devrait les arracher à la misère dans laquelle ils se trouvent. En décembre 1524, des affiches ou « placards » comparant le pape à l'Antéchrist apparaissent sur les portes de la cathédrale de Meaux. Briçonnet décide alors de dissoudre le groupe. Après le désastre de Pavie (février 1525) la régente Louise de Savoie décide de son côté d'arrêter purement et simplement les progrès de la réforme de l'Église.

Clément Marot, peut-être pour faire plaisir à Marguerite, a présenté Louise de Savoie comme une véritable sainte qui aurait réformé les mœurs de la cour de France. D'une piété sincère, Louise de Savoie a soutenu les humanistes, à commencer par Lefèvre, dans un premier temps. Mais ce soutien s'arrête à partir du moment où elle a l'impression que certains d'entre eux menacent les dogmes et l'intégrité de l'État monarchique. À partir de 1525 elle devient résolument hostile à tous ceux qui, selon elle, vont trop loin. Par la suite, Marguerite devra s'appuyer sur son frère pour obtenir un adoucissement du sort de ses protégés, et non plus sur sa mère.

C'est pourquoi, en avril 1525, avec l'accord du Parlement, Louise et Duprat demandent au Pape d'élever au rang de tribunal d'inquisition la commission spéciale qui avait été mise sur pied pour juger Aimé Meigret, avec deux membres de la faculté de théologie et deux membres du Parlement. Le pape donne son accord, et le nouveau tribunal commence son activité de répression, ce qui alarme Briçonnet. Lorsque sont découverts, à Meaux, des pamphlets selon lesquels le pape n'a aucun pouvoir sur les fidèles, Briçonnet décide de suivre le Parlement. Neuf artisans sont dénoncés, marqués au fer rouge et bannis. Au mois d'octobre 1525, dix bourgeois emprisonnés à Meaux sont transférés à Paris tandis que le Parlement met en accusation, pour hérésie, Caroli, Mazurier, Roussel, Prévost, Jacques Pouent, Mathieu Saulnier, et

Lefèvre qui désormais s'est réfugié à Strasbourg. Briçonnet lui-même est cité à comparaître devant la cour, ainsi que l'aumônier de Marguerite, Michel d'Arande.

Berquin est de nouveau emprisonné, puis libéré lorsque François 1^{er} revient à Paris en mars 1526. Lefèvre est encore une fois sauvé par Marguerite grâce à qui il devient bibliothécaire du château de Blois et précepteur des enfants royaux. Michel d'Arande, tiré d'affaire également, est nommé évêque de Saint Paul Trois-Châteaux, tandis que Gérard Roussel le remplace auprès de Marguerite. Toutefois, le 3 février 1528, le concile de la province de Sens définit, sous la présidence de Duprat, l'orthodoxie catholique. Elle laisse aux hérétiques un seul choix : l'abjuration, ou la mort sur le bûcher.

En 1530, la publication de la Bible traduite par Lefèvre provoque un nouveau séisme, mais le vieux savant refuse de quitter le catholicisme et gagnera la petite cour de Nérac, restant fidèle au premier humanisme : c'est à Nérac qu'il mourra, en 1537. La même année 1530, François Vatable est nommé lecteur royal, et il enseigne l'hébreu en dépit de l'opposition de la Sorbonne. En 1545, cette opposition devient violente lorsque sont publiés les commentaires de Lefèvre sur la traduction de l'Ancien Testament que propose cette fois Robert Estienne. Un autre ancien membre du cénacle, Gérard Roussel, deviendra évêque d'Oloron, sur les terres de Marguerite et évidemment grâce à elle. Seul Guillaume Farel choisit la rupture avec Rome, gagne Bâle dès 1523, puis Metz et Strasbourg. En 1530 il renie la transsubstantiation, donc la « messe », et s'installe à Genève où il devient disciple de Zwingli ; en 1535 il contribue à gagner la ville à la Réforme, accueille et retient Calvin sur les bords du Léman. Devenu l'un des plus ardents propagateurs du calvinisme, Farel s'installe ensuite à Neuchâtel où il reste jusqu'à sa mort, en 1565.

Au total, la vie du « cénacle » de Meaux n'aura duré que quelques années, quatre au maximum. Le groupe originel s'est vite dispersé. Parallèlement aux prédications enflammées a lieu le dialogue entre Marguerite et l'évêque de Meaux.

Un dialogue mystique et fleuri

Le dialogue entre Marguerite et Guillaume Briçonnet nous est connu grâce à la correspondance échangée entre eux durant trois années et demi, de juin 1521 à novembre 1524. Ces lettres, conservées presque intégralement, ont été éditées par Pierre Jourda en 1930, puis par Christine Martineau, Michel Vessière et Henry Heller en 1975⁶. Il s'agit d'une correspondance pratiquement intégrale. Elle contient 123 lettres, écrites entre le 12 juin 1521 et le 18 novembre 1524, dont 64 sont écrites par l'évêque de Meaux et 50 par sa dirigée, alors duchesse d'Alençon. Ces lettres sont toutes contenues dans le seul manuscrit 11495 (manuscrit français) de la Bibliothèque nationale.

Cette correspondance est aujourd'hui très difficile à lire, mais nous éclaire sur ce qu'étaient les conceptions du « groupe de Meaux », conceptions humanistes alors considérées comme anticonformistes et en tout cas détestées par la Sorbonne. Toutefois, pour pénétrer le sens de ces lettres, il faut venir à bout du langage de ce début du XVI^e siècle et surtout d'un style fleuri qui aime les jeux de mots, les jeux de sens, les répétitions, les métaphores, les hyperboles. Guillaume Briçonnet apparaît

⁶ Pierre Jourda, *Répertoire analytique et chronologique de la correspondance de Marguerite de Navarre*. Paris, Champion, 1930. Cet ouvrage constituait la thèse complémentaire de doctorat de Pierre Jourda. Voir également Christine Martineau, Michel Vessière, Henry Heller, *Guillaume Briçonnet et Marguerite d'Angoulême. Correspondance (1521-1524)*, édition critique ; Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance, n° CXLI, Genève, Droz, 1975 ; 2 volumes (1521-1522 et 1523-1524). Cet ouvrage contient l'intégralité de la correspondance.

à travers ses lettres, souvent pesantes, comme un mystique exalté. Mais cet esprit éthéré sait toutefois demander l'appui de Marguerite et même, au-delà de Marguerite elle-même, l'appui du roi et de Louise de Savoie. Selon son expression, il souhaite que « ces trois cœurs [de la famille royale] soient à ce [cette réforme] unis ». En 1521, alors que Luther n'est lu en France que depuis peu, il semble que tout soit possible. L'évêque de Meaux répète qu'il n'est pas hérétique, qu'il plaide pour une réforme en profondeur de l'Église sans aucune remise en cause des liens avec Rome. N'oublions pas que depuis le concile de Pise et jusqu'au concordat de 1516 Briçonnet a fait œuvre de diplomate, et il utilise ses talents et son expérience en ce domaine pour conquérir l'esprit du roi. Toutefois, comme Luther, il connaît une forme d'angoisse métaphysique qu'il a peut-être communiquée à Marguerite. Celle-ci se définit elle-même en utilisant de manière appuyée le vocabulaire de l'humilité : elle est « la riche aveugle », « la plus que morte », « l'oubliante de soy-mesme ». Ses lettres sont plus émouvantes que celles de son directeur, et elle plaidera effectivement la cause de Meaux près du roi et de sa mère, obtenant entre autres que Lefèvre soit protégé et puisse publier ses traductions françaises de l'Écriture.

De nombreux historiens se sont penchés sur le style, assez hermétique, de ces lettres. Les deux correspondants pratiquent un vocabulaire mystique alors à la mode, qui nous donne aujourd'hui l'impression d'un véritable galimatias. Jésus est pour Briçonnet le « doux apothicaire » ; le prélat nous fait suivre les pérégrinations d'une âme souffrante que le Seigneur « mène en ses cabinets » avant que l'âme en question ne « mette la main à la pâte ». Tout cela nous semble ridicule, mais Marguerite répond de la même manière. Elle multiplie les ruisseaux, les brebis, les fleurettes, elle est sur le chemin de la « grande bergerie ». Les métaphores sont très présentes, sans doute trop, au XVIe siècle. Briçonnet insiste lourdement, lors d'une réponse à Marguerite, sur la métaphore du gâteau, « gâteau de tribulations », avec des références au levain, à la farine, au four, etc. Alors que la jeune tante de Marguerite, Philiberte de Savoie, vient de mourir, il répond dans ces termes :

Aussi peu est recevable un larmoyant désolé pour autres consoler, que un aveugle pour autres conduire. Il devait suffire à Envie qu'elle eût par Mort foudroyé la terre, sans empêcher le banquet de larmes préparé par l'affection maternelle auquel, Madame, [...] m'avez de bonne grâce invité, me promettant une heure pour pleurer, non la bonne tante, morte-vivante, ayant désemparé son navire et mis pied en terre des vivants ; mais les pauvres encore fluctuants et voltigeant en la grande mer⁷.

Ce type d'écriture, insupportable aujourd'hui, annonce la préciosité du premier XVIIe siècle. Mais ce style alambiqué n'en couvre pas moins un mysticisme profond. Guillaume Briçonnet connaît excellemment les Écritures, l'Ancien comme le Nouveau Testament, et les cite sans arrêt. Au reste, il n'est pas seul : Lefèvre d'Étaples, Guillaume Roussel et l'hébraïsant Jacques Vatable forment une sorte de conseil spirituel du prélat. Les textes spirituels de Roussel étaient très connus, mais par souci de sécurité ils n'ont jamais été imprimés, et circulaient en version manuscrite sous le manteau. Il n'en est rien resté.

Briçonnet demande à Marguerite de lire l'Écriture, la lire en profondeur et surtout en pénétrer le sens spirituel. Au fil des trois années, Marguerite progresse beaucoup dans ce domaine, et saura par la suite se débarrasser des lourdeurs et du caractère ampoulé des phrases de son directeur. C'est après ces trois années de correspondance

⁷ Réponse de Briçonnet à Marguerite, dans le recueil de Génin, *Lettres de Marguerite d'Angoulême...*, document 17, p. 165.

que Marguerite connaît vraiment les textes sacrés, et surtout Saint Paul, lu et relu. Son paulinisme vient de cette période ; il est dû à Lefèvre et à Briçonnet, beaucoup plus qu'à Luther, qu'elle a lu toutefois, en latin ou traduit en français. Mais Briçonnet avait insisté sur Saint Paul, et dans Saint Paul sur les Épîtres aux Galates et aux Romains, c'est-à-dire dans les épîtres où l'apôtre part de son expérience de la vie chrétienne et présente la possibilité du salut par la grâce de Dieu. C'est en particulier dans les épîtres aux Romains que se trouve la notion de justification par la foi.

Et puis, Briçonnet, bien avant la Réforme catholique, est christocentrique. Il aime la comparaison entre Jésus et l'époux mystique, dont le XVII^e siècle abusera.

Et plus le doux époux Jésus veut guérir la langueur en se communiquant par doux attouchement, plus les plaies d'amour croissent. Langueur ne trouve remède que la mort, que l'on appelle sans appeler ; car on est mort, et qui est mort n'appelle point. Et quand la mort vient, l'âme fidèle chante de joie que le lac est rompu, et qu'elle est de présent délivrée pour être jointe et unie à la supercéleste perle, son doux Jésus et bien-aimé époux⁸...

On comprend dès lors d'où vient la culture religieuse de Marguerite et sa sensibilité paulinienne, d'origine fabriste mais très proche aussi de celle du Luther des débuts. Grâce à Marguerite, l'évêque de Meaux espère de son côté faire passer ses conceptions, ou plus exactement les conceptions évangélistes du « groupe de Meaux » dans l'entourage du roi. Il n'y réussira qu'en partie : il n'a pas en face de lui, sur le plan religieux du moins, « trois cœurs unis ». Louise de Savoie reste très attachée au dogme, François 1^{er} fait passer la volonté royale avant les questions théologiques, qui l'intéressent médiocrement. Pour Marguerite, la réforme de l'Église reste le but ultime. Mais la difficulté pour elle était d'acquérir le bagage théologique et historique que recommandait l'évêque sans copier le style lourd, redondant, souvent confus, dont on a vu ici un exemple. Dans un premier temps, l'influence est visible ; elle ne parviendra que peu à peu à acquérir une écriture plus fluide et originale.

Les difficultés du choix

Que demande Marguerite ? Alors qu'elle approche de la trentaine, elle est consciente et même inquiète de ses responsabilités. Sans doute vit-elle aussi un drame personnel, celui d'une fausse couche à l'âge de vingt-neuf ans. Dans une lettre au maréchal de Montmorency de 1521, elle ajoute en simple post-scriptum : « Mais la femme grosse ne l'est plus ». Elle parle d'elle, et ne s'étend pas davantage. Elle le confirme dans la lettre suivante, toujours à Montmorency, et sans rien ajouter. Mais cette forme de souffrance l'accompagne désormais⁹.

Son mari, le duc d'Alençon, a reçu le commandement d'une armée royale en Champagne, et Marguerite semble douter de ses capacités. Elle se sent seule et demande à l'évêque de Meaux d'être son médiateur (son « moyen ») par rapport à Dieu. Elle a besoin d'une aide spirituelle et voudrait que le prélat la tire de ses « tristes ténèbres ».

À cela viendront s'ajouter des demandes plus concrètes, en faveur de Lefèvre d'Étaples puis de tel ou tel protégé. Briçonnet, de son côté, n'est nullement le prélat

⁸ Pierre Jourda, p. 152 ; cité par Lucien Febvre, *Autour de l'Heptaméron*, p. 93.

⁹ *Lettres de Marguerite d'Angoulême*... publiées par François Génin, documents n° 9, p. 156, et 10.

timide et un peu lâche qu'a décrit l'historiographie protestante, reprise par celle du XIXe siècle. Lucien Febvre le présente au contraire comme un mystique, certes, mais doublé d'un homme « que ne paralysaient ni des scrupules exagérés ni les traditions ». Il répond à ce que lui demande la duchesse d'Alençon ; sur certains points, il la renvoie à « Maître Michel », Michel d'Arande. En fait l'évêque de Meaux souhaite que Marguerite influence le roi et sa mère pour aller dans le sens d'une authentique réforme de l'Église, et, sur le plan politique, dans le sens de la paix. Briçonnet, comme Marguerite, ne souhaite pas la guerre entre deux souverains chrétiens. La seule guerre légitime, pour eux, serait la guerre contre le Turc. Encore ne la souhaitent-ils pas vraiment : les humanistes sont résolument pacifistes.

En fin de compte les espoirs de Marguerite et de Briçonnet sont déçus, et pour des raisons qui sont politiques autant que religieuses. En 1521 le duc de Bouillon, vassal de l'Empire, préfère s'allier à la France. Son fils Fleuranges est le « jeune aventureux », l'un des premiers amis d'enfance de François 1^{er}. Charles Quint riposte en assiégeant Mézières, alors que le duc d'Alençon et son armée sont envoyés contre les Impériaux. Le pape Léon X s'appuie sur les Habsbourg et se révèle hostile au roi de France, lorsqu'il meurt, laissant le trône de Saint-Pierre à un Néerlandais ancien précepteur de Charles Quint, Adrien d'Utrecht, qui devient alors Adrien VI. Ce nouveau pape fait nettement figure de soutien des Habsbourg. Et c'est justement en novembre de cette année 1521 que la Sorbonne, ou plus précisément son syndic Noël Beda, condamne les *Trois Maries* de Lefèvre d'Étaples, et que la faculté de théologie demande à ce que l'auteur soit déclaré hérétique : le roi refuse tout net, infligeant un camouflet à Noël Beda. Marguerite a l'impression que le moment est venu de pousser ses avantages, et propose à son frère d'autoriser la publication des Évangiles en français, alors que Lefèvre est en train de terminer ses traductions¹⁰.

En même temps la situation internationale évolue, et surtout dans l'Empire, plus vite sans doute que ne l'aurait souhaité Luther. Le 15 juin 1520, un an avant que ne commence la correspondance entre Marguerite et Briçonnet, la bulle *Exsurge Domine* avait condamné plusieurs propositions des textes de Luther en lui accordant deux mois pour se rétracter. Il est excommunié le 3 janvier 1521 (bulle *Decet Romanum pontificem*). Le 27 janvier de cette même année s'ouvre la diète de Worms ; Luther comparait les 17 et 18 avril, refuse de s'incliner, et quitte Worms avec son sauf-conduit que Charles Quint respecte. Le 4 mai, il est enlevé par les hommes de l'électeur de Saxe et installé au château de la Wartburg. Le 26 un édit de Charles-Quint, influencé par Jérôme Aléandre, le met au ban de l'Empire. Luther devient un hors-la-loi alors même que l'échange des lettres entre Marguerite et Briçonnet va commencer. Même si les nouvelles ne vont pas très vite, les deux correspondants proches de la cour sont informés de cette évolution.

En 1522, Lautrec combat à Milan le dernier des Sforza. L'engagement a été mal préparé, les mercenaires n'ont pas été payés : Lautrec est écrasé à La Bicoque, et Milan est perdue. François 1^{er} fait retomber la responsabilité de cette défaite sur le surintendant des finances Jacques de Beaune, seigneur de Semblançay ; de cette façon il préserve Lautrec, le frère de sa maîtresse Françoise de Châteaubriant. Le roi reprochait aussi à Semblançay d'avoir fait perdre beaucoup d'argent à Louise de

¹⁰ Lefèvre avait fait scandale en soutenant que sainte Anne, la mère de la Vierge, n'a eu qu'un seul mari et que Marie, la sœur de Lazare, Marie-Madeleine et la pécheresse dont parle Saint Luc (VII) sont trois personnes distinctes, avec le même nom. Elles avaient été confondues par les Pères latins, dont l'opinion est défendue par la faculté de théologie.

Savoie, dont il gérait les finances. Semblançay passe en jugement et sera pendu cinq ans plus tard ; mais il est aussi l'oncle de Guillaume Briçonnet, ce qui risque de compromettre le groupe de Meaux aux yeux du roi et de sa mère. Le moment est mal choisi pour prêcher haut et fort une réforme en profondeur de l'Église, comme le fait Michel d'Arande. Toutefois, Briçonnet fait une nouvelle tentative : il écrit au roi pour lui présenter l'exemplaire des *Commentaires sur les Quatre Évangiles* que publie Lefèvre, en français. Or François 1^{er} ne répond pas, ce qui est un désaveu, ou du moins le refus de cautionner l'usage de la langue commune pour les textes sacrés. Comme il n'est pas possible d'émettre des critiques contre le roi, c'est sa sœur que l'on attaque. Au-delà des institutions officielles, le quartier latin accuse alors Marguerite d'hérésie : une sottise, *les trois pèlerins et Malice*, semble écrite contre elle. Briçonnet conseille la prudence ; Marguerite sera désormais, et jusqu'à sa mort, soupçonnée d'hérésie par les catholiques les plus intransigeants. Toutefois, une possibilité s'ouvre peut-être à elle lorsque Adrien VI lui demande de faire office de médiatrice entre l'Empereur et le roi. Adrien VI, qui est généralement considéré comme une créature de Charles-Quint, se révélera très intransigeant en ce qui concerne le dogme, mais a reçu une formation humaniste. Peut-être influencé par son compatriote Érasme, il semble faire confiance à Marguerite.

La situation dans l'Empire a continué à évoluer vers une séparation profonde entre partisans de l'autorité pontificale et réformateurs. Andreas Bodenstein, appelé Karlstadt du nom de sa ville d'origine, chanoine de la collégiale de Wittenberg et professeur en théologie, adhère à la doctrine du salut par la foi. Il tire des thèses luthériennes des conclusions qui dépassent leur auteur : dès janvier 1521 il rejette le célibat des prêtres et les vœux monastiques. Il se marie en février 1522, alors que Luther hésite encore sur cette question. Pour la célébration de Noël 1521, il a rejeté la messe traditionnelle et inauguré la cérémonie dominicale évangélique. En janvier 1522 il prêche contre les images, rapidement déposées à Wittenberg, dans les régions de l'Elbe puis dans les régions voisines de la Bohême. Sur toutes ces questions, Karlstadt précède Luther et met en place une nouvelle forme de christianisme. La position des humanistes devient alors de plus en plus difficile. Luther lui-même n'approuve le nouveau culte évangélique qu'en mars 1523, et, en ce qui concerne les sacrements, ne conserve que la cène et le baptême. Mais il se brouille avec Karlstadt, en particulier lorsque celui-ci refuse la notion de Présence réelle dans l'Eucharistie. En 1524 Luther prive Karlstadt de sa cure puis obtient de l'électeur Frédéric qu'il l'expulse de Saxe.

Dans l'ensemble, il faut noter qu'au cours de ces années 1520-1524, les évangélistes de Meaux suivent dans les grandes lignes l'organisation luthérienne qui est en train de se mettre en place. C'est Farel, pratiquement le seul à prendre parti après 1525 pour la Réforme, qui fait la liaison avec le courant évangélique germanophone, Luther, Melanchthon, Ecolampade, Huguenwald.

Comme on le voit, les événements se multiplient en Europe. Mais la France a vu aussi apparaître, puis se développer, des germes de discorde. Et tout particulièrement en l'année 1523 Charles de Bourbon, connétable et à ce titre chef des armées, se met au service de Charles Quint. Cet épisode du règne de François 1^{er} est bien connu et nous le voyons un peu plus loin, mais il nous suffit de retenir ici qu'il aggrave la situation militaire du royaume et rend plus difficile le rôle des médiateurs. Or c'est le moment que choisit la faculté de théologie pour interdire les traductions de l'Écriture en français, ce qui condamne les travaux de Lefèvre, son Nouveau Testament qui vient de paraître ainsi que l'Ancien qu'il est en train de préparer.

Toutefois le roi ordonne d'interrompre les poursuites, protégeant ainsi Lefèvre ainsi que Louis de Berquin. La situation internationale évolue lorsque meurt Adrien VI, très méfiant envers la France mais remplacé par Clément VII, un Médicis qui met tout de suite en avant l'amitié avec la monarchie française. Les partisans d'une réforme perdent de ce fait l'avantage : Louise de Savoie elle-même demande à la Sorbonne d'agir contre les Luthériens. Contrairement à ce que pourrait suggérer une lecture superficielle de l'*Heptaméron*, ou même la correspondance de Marguerite, Louise de Savoie se trouve désormais très éloignée des larges conceptions humanistes de sa fille, qui idéalise sa mémoire. Briçonnet, docile, décide donc d'interdire les ouvrages de Luther dans son diocèse et exclut Guillaume Farel du cénacle de Meaux. Ce « groupe de Meaux » s'était encore étoffé, et comptait des prédicateurs assez différents par leur sensibilité.

Le 1^{er} mars 1523 éclate l'affaire Berquin. Une perquisition, demandée par le Parlement, aboutit à la découverte de livres suspects chez Louis de Berquin, un gentilhomme connu, y compris de la cour. Des ouvrages de Berquin lui-même sont saisis : *De usu et efficacia Missae*, « de l'usage et de l'utilité de la Messe », condamné en juin par la Faculté de théologie ; une « Apologie contre les calomnieux de Luther », plus, en latin, le *De abroganda missa privata*, de Luther lui-même, sur l'abrogation des messes privées ; des traductions en français d'ouvrages en latin de Hutten ainsi que le *Paradis du pape Jules* d'auteur inconnu. Ouvrages considérés comme si dangereux que les théologiens ne publient pas les propositions condamnées. Il ne s'agit plus d'ouvrages suspects, mais bien passibles du feu. Or Marguerite intervient en faveur de Berquin, qui se trouve alors en très mauvaise posture ; du même coup, elle plaide aussi pour Lefèvre d'Étaples et Michel d'Arande, suspectés eux aussi pour leurs activités évangéliques. Une action émanant directement de la sœur du roi réussit à les sauver : dès la fin du mois de juin les poursuites engagées sont suspendues.

Marguerite gagne là, en ce mois de juin 1523, une réputation sulfureuse d'évangéliste militante. La « Dame d'Alençon » est désormais considérée comme l'un des remparts des évangélistes en difficulté. Elle confie à Antoine Papillon la traduction en français du *De votis monasticis*, traité de Luther contre les vœux monastiques. Enfin, avant 1527 et son second mariage, Marguerite adapte en français un dialogue entre l'âme et Dieu reprenant les paroles du *Pater Noster*, avec l'explication de cette prière telle qu'elle avait été donnée par Luther en 1518¹¹.

Tout cela nous amène à nous demander ce que Marguerite avait pu lire de Luther. Il semble certain qu'elle a lu, après Lefèvre, Michel d'Arande et Briçonnet lui-même, les principaux écrits du Réformateur. Elle les lit en latin ou en français dans les années 1523-1525 et leur influence est sensible sur les premiers poèmes de la future reine de Navarre. Toutefois, elle ne devient pas pour autant luthérienne, comme l'avait affirmé Abel Lefranc. Mais, comme on l'a vu ci-dessus, Karlstadt est pour beaucoup dans ce qui deviendra par la suite la pensée « luthérienne » ; et surtout, au début des années 1520, Luther est un réformateur parmi d'autres, même s'il se révèle rapidement plus hardi, plus cohérent et plus obstiné que la plupart d'entre eux.

Le dialogue humaniste est gêné par une situation religieuse de plus en plus confuse, surtout si l'on tient compte de la lenteur des communications, même entre les différentes cours d'Europe, et du caractère imprécis des nouvelles ; il est gêné aussi par une situation politique de plus en plus tendue. Les humanistes sont désormais amenés à choisir entre unité de l'Église, passant par la fidélité à Rome, et Réforme.

¹¹ Sur cette question, voir Lucien Febvre, *Autour de l'Heptaméron...* pages 119-120.

Pour Guillaume Briçonnet le choix de Rome a lieu dès 1523. Le 15 octobre de cette année, il porte à la connaissance de ses diocésains son propre décret synodal contre la doctrine et les ouvrages de Martin Luther. Dans ce décret, il a constaté que Luther « renversait l'ordre hiérarchique et prêchait la liberté du sacerdoce », et il a interdit à ses ouailles de lire ou simplement posséder les livres du Réformateur, et le cas échéant de s'en défaire sur-le-champ. Dans une lettre à Marguerite, datée du 23 février 1524, il s'expliquait sur son attitude : « Scandale est une grande barrière qui doit retenir tout prêcheur évangélique ». Le choix est le même pour d'autres partisans du groupe de Meaux. Farel choisit la Réforme. Lefèvre conserve les positions humanistes larges qu'il a toujours eues, tandis que Marguerite suit le choix de Briçonnet tout en restant parfaitement consciente des tares et des lacunes de l'Église romaine telle qu'elle se présente alors.

En 1524 la situation militaire devient critique lorsque Charles de Bourbon envahit la Provence. Ces difficultés compliquent encore la situation des évangélistes de Meaux qui est désormais devenue très difficile : la prédication de Michel d'Arande est interdite par l'archevêque de Bourges. À la fin de l'année la paix entre la France et Rome est annoncée, et devient officielle en janvier 1525. C'est la défaite pour le groupe de Meaux : le nonce Aléandre, ancien ami d'Érasme devenu son ennemi acharné, condamne à la fois les luthériens et les évangélistes. Briçonnet doit désormais faire un choix : on sait qu'il choisit la fidélité à Rome, dissout le cénacle et fait amende honorable en décembre 1525, agenouillé en chemise, la corde au cou et symboliquement fouetté. Il mourra en 1534, sans avoir renoué beaucoup de contacts avec la sœur du roi.

L'éclatement du cénacle de Meaux provoque la dispersion de ses membres : certains partent se réfugier à Bâle, d'autres à Strasbourg. C'est le choix de Lefèvre lorsqu'il quitte Meaux de manière précipitée en 1525 : avec tout un groupe d'évangélistes français, Gérard Roussel, Michel d'Arande, Guillaume Farel, Simon Robert de Tournai, Jean Vedaste de Lille, il part s'installer chez Capiton (Wolfgang Köpfel), dans sa maison canoniale de la place Saint-Thomas. Capiton, fils d'un maréchal ferrant de Haguenau, était venu en 1523 à Strasbourg rejoindre les réformateurs : Matthieu Zell de Kaysersberg, Kaspar Heyd d'Ettlingen (Hédion) et surtout Martin Bucer, fils d'un tonnelier de Sélestat. Tous prêchent à Strasbourg dans l'esprit évangélique nouveau depuis les années 1521-1522. Zell, Bucer et Capiton reçoivent chez eux tous ceux qui sont convaincus par une réforme en profondeur, dans l'esprit évangélique : luthériens, zwingliens, anabaptistes. Les membres dispersés du groupe de Meaux viennent grossir leur petite troupe, et prendre contact avec de nouvelles idées. Tous, au demeurant, ont entendu parler de Marguerite d'Alençon, qui défend l'Évangile dans le royaume de France. Lefèvre et Roussel vont demeurer sept mois chez Capiton.

Les débuts de l'écriture et l'année 1525

Marguerite et l'écriture

Marguerite, très tôt, est mise en contact avec l'écriture et la poésie par sa famille. Le domaine de la grande noblesse est évidemment la poésie de cour, qui alors affectionne beaucoup le rondeau, poème à forme fixe dont le nom vient peut-être de

la ronde ou danse en rond : le rondeau s'enroule sur lui-même. Charles d'Orléans avait contribué à son développement, car le rondeau se prête à l'échange poétique. En même temps la fin du Moyen Âge a vu s'épanouir d'autres formes lyriques : lai, virelai, ballade, chant royal. Charles d'Orléans a composé plus de cent vingt ballades.

Le père de Marguerite, et Louise de Savoie elle-même, se sont essayés à la poésie. Son frère également : en 1847, Champollion-Figeac a publié un recueil des poésies de François 1^{er}. Si toutes ne sont pas de lui, certaines restent authentiquement de sa plume. Marguerite commence, très jeune, à faire des épîtres et des rondeaux. Ces derniers constituent l'une des formes, sans doute la moins difficile, de la poésie rhétorique. Le ton en est toujours élevé, les thèmes peu originaux : l'amour, le deuil, la mort. Mais les chefs d'œuvre de cette époque sont ceux qui savent incorporer la verve populaire, absente des milieux de cour, que nous rencontrons chez Rutebeuf, Villon ou même Jean Marot.

L'élévation du thème, chez Marguerite, se situe bien au-dessus de la poésie de cour : à l'époque de la correspondance avec Briçonnet, la poésie se trouve liée à l'amour divin. Elle connaît un peu les Anciens, Virgile et Ovide, mais aussi Pétrarque et elle a surtout été influencée par les « grands rhétoriciens ». Depuis le règne de Charles VIII, ces derniers dominent la production poétique : citons André de la Vigne, Guillaume Crétin qui est aussi chroniqueur officiel du roi, Octavien de Saint-Gelais (1491-1558), protégé à Cognac par Louise de Savoie, Jean Marot pensionné par François 1^{er}. Volontiers moralisateurs, ils s'intéressent assez peu aux thèmes sentimentaux et recherchent la virtuosité, la prouesse verbale. En 1524, alors que Marguerite commence à écrire, la définition d'une nouvelle poétique va de pair avec le rejet des rhétoriciens.

Ses premières tentatives sont des rondeaux et quelques épîtres. En 1524 elle a lu les premières œuvres de Luther. Elle est suffisamment connue comme protectrice des humanistes pour qu'Antoine Papillon lui dédie sa traduction du *De votis monasticis* où Luther s'en prend violemment aux moines. De son côté Claude Chansonnette lui envoie, de Bâle, la *Manière de se confesser* d'Érasme, dont elle partage bon nombre d'idées mais qu'elle n'apprécie guère, peut-être en raison de sa personnalité froide et caustique, mais surtout parce qu'il est sujet et conseiller officiel de Charles Quint. Le *Dialogue en forme de vision nocturne* est précédé d'un rondeau, généralement daté de 1524, dans laquelle Marguerite s'adresse à l'âme de sa nièce Charlotte, morte de la rougeole peu avant l'âge de huit ans. L'âme de l'enfant l'assure qu'elle est proche de Dieu, et sauvée grâce à la Passion du Christ. C'est au début de ce rondeau que l'enfant, parlant à son âme, lui demandait de quitter son corps :

Saillez dehors, mon âme, je vous prie,
Du triste corps tout plein de fâcherie
Où vous êtes en obscure prison,
Pour parvenir à la belle maison
Avec les saints et de leur confrérie

Le *Dialogue* reprend la conversation entre Charlotte et sa tante. Comme l'avait fait Briçonnet dans sa correspondance, Charlotte reproche à sa tante l'excès de sa tristesse. Dans ces vers, Marguerite retrouve une tradition contemplative qui invite l'âme à s'élever jusqu'à la « docte ignorance ». Les idées exprimées en un langage souvent obscur et compliqué ou parfois même confus dans la correspondance avec Briçonnet apparaissent mieux à travers les premiers poèmes, bien qu'ils soient

souvent maladroits. À ce stade de l'itinéraire spirituel de Marguerite, c'est-à-dire autour de 1524, jouent des influences que l'on connaît mal. Par exemple celle de sa belle-mère, la très dévote Marguerite de Lorraine, châtelaine d'Alençon devenue clarisse dans le couvent qu'elle avait fondé. Quelle a été l'influence des différents « Bibliens » de Meaux que Marguerite a pu rencontrer, en dehors de Briçonnet et Lefèvre ? Et quelle a été l'influence du Luther des débuts, avant qu'il ne soit perçu comme « hérétique », et dont on sait qu'elle a traduit le *Pater Noster* ?

L'année 1524 a été difficile sur le plan affectif pour Marguerite, qui voit se succéder une série de deuils familiaux : sa jeune tante Philiberte de Savoie disparaît le 4 avril, puis c'est la reine Claude de France qui meurt le 26 juillet, épuisée par sept maternités rapprochées, alors que le roi est parti pour l'Italie et que Louise de Savoie, devenue régente, se trouve malade, laissant Marguerite seule à représenter la famille royale durant l'été. Enfin la deuxième fille de François 1^{er}, Charlotte, meurt le 8 septembre à Blois alors qu'elle n'a pas huit ans. Elle tenait un peu lieu de fille pour Marguerite qui n'a pas d'enfant. C'est avec son âme que s'engage le *Dialogue en forme de vision nocturne*. La douleur trouve là sa consolation en Dieu, qui s'épanche par le canal de la poésie. Le mysticisme reste, après 1524, une composante de la personnalité de Marguerite. Il ne correspond pas à une confession particulière, mais il révèle de toute façon l'abandon à la grâce divine. Ce dialogue de 1260 vers n'est pas connu pour être une grande réussite littéraire, et Pierre Jourda disait que « l'exécution a trahi l'inspiration ». C'est une œuvre de jeunesse, qui est faite pour être lue à haute voix car il utilise la rime tierce, la *terza rima* de Dante et Pétrarque, rarement utilisée par les Français, et dont la lecture met en valeur le texte : il ne faut pas oublier que Marguerite dictait ses poèmes à un secrétaire. Au début des années 1520 la littérature italienne se répand en France : l'*Enfer* de Dante est traduit par François Bergaigne en 1524, le *Triomphe de la mort* de Pétrarque fait partie du bagage des humanistes, et Marguerite s'en inspire à propos de la scène où le poète italien voit en songe l'âme de Laure qui vient de mourir. Mais l'auteure s'est souvenue également de la lettre de consolation que lui a écrite Briçonnet le 15 septembre 1524¹² pour lui demander de cesser son deuil, indigne d'une âme véritablement chrétienne.

La date de la rédaction de ce poème a été très discutée ; le manuscrit de la BNF (manuscrit français 2371) porte la mention « Madame la Duchesse » ce qui correspond à l'époque où elle est duchesse d'Alençon, donc avant son mariage avec Henri d'Albret (1527). Les critiques s'accordent aujourd'hui sur une date de rédaction correspondant à 1524 ou peu après. Mais le poème est publié, de même que trois rondeaux, à Alençon en 1533 en même temps que la deuxième édition du *Miroir de l'âme pécheresse* par Simon Du Bois. Sur le plan religieux, certains aspects apparaissent déjà nettement, comme la grâce et le libre-arbitre, dans les vers 448 à 486 ; le rôle des saints, vers 313 à 429 : car les saints, en dépit du christocentrisme de Marguerite, restent bien présents. Charlotte rappelle que le Christ « seul » est notre appui, mais que nous pouvons aussi aimer « les saints ainsi comme une lampe / Qui de clarté est vaisseau ou étui », vers 389-390. Enfin le *Dialogue* revient sur l'idée que la foi l'emporte sur les œuvres pour l'accomplissement du salut :

Las ! nul bienfait ne compte vrai amour ;
[...]

¹²¹² *Correspondance*, II, pages 262 à 270.

La bonne œuvre, c'est le bon cœur naïf,
Rempli de foi par charité prouvée
En son prochain, à tout secours hâtif

Ce poème apparaît surtout comme une proclamation de foi : la mort n'est qu'un passage, et même en ce cas un passage indolore, qu'une chrétienne authentique ne doit pas déplorer.

Ne veuillez par désolation
Comme la mort pleurer mon doux dormir.

Le thème du « doux dormir » reviendra beaucoup plus tard chez Marguerite, en particulier après la mort de François 1^{er}, dans *La Navire* et surtout dans la *Comédie sur le trépas du Roy*. Il est plus antique que chrétien mais révèle la continuité de la pensée, du début à la fin de l'activité littéraire.

Le Petit Œuvre dévot et contemplatif, a été probablement rédigé lui aussi peu après 1525. Le texte de ce poème de près de 600 vers était resté manuscrit. Il a été édité pour la première fois en 1904 dans la *Revue de la Renaissance* par E. Parturier. Ce *Petit Œuvre* semble écrit à des fins apologétiques : utilisant lui aussi la rime tierce, il met en scène la spiritualité de Marguerite dans une narration qui se situe à mi-chemin entre allégorie et symbole, révélant un état d'esprit encore très médiéval. Le thème général est celui de l'âme égarée qui trouve le chemin du salut, aboutissant à la Croix. L'auteure se perd dans une épaisse forêt dont elle ne peut sortir, et se croit irrémédiablement perdue jusqu'au moment où surgit un inconnu qui lui révèle le chemin véritable, et s'éloigne bientôt. Certains critiques ont identifié le mystérieux inconnu à Briçonnet, qui cesse de correspondre en 1525. Ensuite apparaît un arbre « en forme de croix » devant lequel Marguerite développe une méditation, ou plutôt une adoration de la Croix, incluant la méditation sur les Cinq Plaies du Christ. Ce type de méditation, que l'on retrouve un peu plus tard chez Ignace de Loyola, correspond à ce que recommandent alors les manuels de piété, et spécialement ceux qui sont influencés par la *devotio moderna*. Poursuivant sa quête spirituelle, l'auteure évoque plusieurs des saintes et saints parmi les plus importants : entre autres, Marie-Madeleine pâmée au pied de la croix, Saint Pierre crucifié la tête en bas, Saint André saluant la croix, et aussi Sainte Marguerite qui fait disparaître un dragon par le signe de la croix, ainsi que Sainte Hélène qui a eu la révélation de l'endroit où était cachée la croix. En conclusion, la vision de la Croix donne au pécheur la force de prendre à son tour les trois croix qu'il lui faudra porter au long de sa vie, patience, repentir et compassion.

L'année 1524 correspond pour Marguerite à une période difficile, pendant laquelle elle cherche des appuis. C'est elle qui fait appel alors à Cornelius Agrippa von Nettesheim, couramment appelé Agrippa (1486-1535). Originaire de Cologne, il est surtout connu aujourd'hui comme occultiste mais était alors réputé pour ses connaissances médicales autant que pour ses dons d'astrologue. Autour de 1510, il avait fréquenté les cercles humanistes et connaissait Lefèvre. Marguerite pensait qu'il pourrait guérir les maux dont souffraient ses proches, et il devient médecin personnel de Louise de Savoie. Mais il perd cette fonction en 1526 après avoir refusé d'établir l'horoscope de François 1^{er}, jugeant cette pratique superstitieuse, et il passe au service de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, en tant

qu'archiviste. Puis, revenu en France, Il est mis en prison pour avoir écrit contre Louise, qui ne le payait pas.

Les difficultés du règne

Cependant, tandis que Marguerite correspond avec Briçonnet puis commence à écrire, les événements se succèdent. Tous ne sont pas liés à l'imbroglio des guerres d'Italie. Le règne de François 1^{er} se trouve confronté à une crise qui aurait pu lui être fatale. Elle s'ouvre lorsque le chancelier Duprat et « Madame », la régente Louise de Savoie, s'attaquent au plus puissant des princes apanagés, Charles de Bourbon. Depuis que le roi de France est aussi duc de Bretagne, Bourbon reste le seul à posséder un domaine véritablement immense. Ses terres couvrent tout le centre de la France, de la Vienne au Rhône : Auvergne, Forez, Marche, Bourbonnais et aussi Beaujolais qu'il tient au titre de vassal de l'empereur. Moulins, embellie par les Beaujeu, fait figure de capitale, avec une véritable cour. Mais le problème de la succession se pose avec acuité, et l'affaire est engagée dès 1522 devant le Parlement de Paris. Succession complexe et embrouillée, où Louise soutient ses propres intérêts en même temps que ceux de la couronne. En août 1523 un arrêt de séquestre amène Bourbon à quitter le royaume, alors qu'il commençait à négocier avec Charles Quint et Henry VIII. Son but était de profiter de l'éloignement du roi et des troupes pour envahir le pays, se saisir de la personne de François et rendre le titre de roi de France au roi d'Angleterre. Dans une optique toute féodale, un vassal, confronté au déni de justice de la part de son suzerain, se tourne vers un autre. Mais la monarchie alors en marche vers l'absolutisme voit les choses différemment : le 5 septembre, trois des principaux serviteurs de Bourbon, Saint-Vallier, Chabannes et de Prie sont arrêtés à Lyon. Toutefois, entre le 7 et le 10 septembre, Charles de Bourbon réussit à sortir du royaume. Les prisonniers sont internés à Loches ; d'autres arrestations ont lieu, et le roi ordonne l'instruction d'un procès criminel devant une commission composée de membres du Parlement. En janvier 1524 Saint-Vallier est condamné à mort et à la confiscation de ses biens en raison du crime de lèse-majesté. Il ne reçoit grâce de la vie que sur l'échafaud.

Le roi soupçonne à juste titre l'existence en France d'un parti favorable à Bourbon, avec des ramifications jusqu'au sein du Parlement de Paris. Il ordonne de réviser le procès, s'impatiente de lenteurs qu'il pense calculées, et part vers l'Italie avant que la crise ne soit résolue.

François reste longtemps à Lyon, en partie à cause des manœuvres du connétable de Bourbon et aussi parce qu'il essaie d'obtenir des fonds des financiers italiens qui y sont installés. C'est Bonnavet, ami de toujours, qui est envoyé pour envahir le Milanais. Mais il joue de malchance, et n'a pas l'étoffe d'un stratège : pendant tout l'hiver il reste sous les murs de Milan sans pouvoir se décider à donner l'assaut. Cela laisse du temps à François 1^{er} pour réunir une armée dans le Comtat Venaissin avant de franchir les Alpes en octobre 1524 puis de reprendre Milan le 26 octobre. Ensuite, sans même essayer de prendre Lodi sans grande défense, le roi lui-même vient faire le siège de Pavie, forteresse considérée alors comme presque imprenable : il reste là pendant tout l'hiver, d'octobre à février 1525.

Au début de l'année 1525 François 1^{er} avait des raisons d'être optimiste. La situation diplomatique a évolué en sa faveur : il bénéficie de l'appui de Venise et des Ottomans, le pape Clément VII se détache provisoirement des Habsbourg tandis que le roi d'Angleterre reste neutre. Inquiet, Ferdinand envoie en toute hâte des renforts

vers l'Italie. Toutefois les Impériaux disposent d'un bon encadrement militaire. La mort de Prospero Colonna sous Milan amène à la direction des armées un excellent chef, le vice-roi de Naples Charles de Lannoy. En même temps Bourbon, depuis le printemps 1524, semble être devenu le principal appui de la politique de Charles Quint. François 1^{er} commet alors l'erreur d'envoyer en direction de Naples un tiers de son armée, dégarnissant ses forces autour de Milan.

Sur ces entrefaites le pape parle d'instaurer une trêve de cinq ans. Cette proposition permettrait aux deux camps de sortir de manière honorable d'un conflit dont l'issue semble de plus en plus inextricable. Mais c'est le moment que choisit Bonnivet pour adresser au roi et à ses pairs un discours dans lequel, au nom des vertus chevaleresques, il refuse l'idée d'une trêve. Le roi, pour les mêmes raisons, accepte ce conseil mal avisé ; et le 23 février 1525 s'engage la bataille de Pavie. Elle devait rester comme l'un des plus graves échecs militaires du règne.

Le désastre de Pavie, le 24 février 1524, est bien connu par ailleurs, et ne nous intéresse pas ici en tant que tel. Rappelons seulement quelques faits : par suite d'un enchaînement de maladroites, la cavalerie lancée trop tôt à l'attaque gêne le feu des artilleurs ; l'infanterie suisse se disloque ; Charles d'Alençon, qui commande l'arrière-garde, n'utilise pas ses troupes, sans doute pour éviter un massacre inutile. Il fait donc retraite, passe le Tessin en coupant les ponts derrière lui, puis traverse les Alpes et gagne Lyon.

La catastrophe militaire reste illustrée par la capture du roi. Démonté, il se battait courageusement mais a été sauvé *in extremis* par Charles de Lannoy qui le prend sous sa protection. À Pavie, dix mille Français environ ont trouvé la mort, dont une grande partie des officiers du roi. Bonnivet, se jugeant avec raison responsable, s'est jeté sur les lances des ennemis ; le maréchal de Foix, le bâtard de Savoie oncle du roi, La Trémouille, La Palice, sont morts ainsi que bien d'autres. D'une manière générale l'action avait été mal coordonnée, la tactique inexistante. Lannoy envoie porter la nouvelle à Tolède, où se trouve alors Charles Quint. On connaît la teneur de la lettre écrite par François à sa mère : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve ». De son côté, l'empereur, informé de la nouvelle, l'accueille « sans faste, sans arrogance, sans manifestations de joie indécente sur son visage, dans ses gestes ou dans ses paroles ». Le roi prisonnier dans la petite forteresse de Pizzighettone, sur l'Adda, constitue désormais un atout mais aussi un fardeau. Il y passe trois mois, jusqu'en août 1525, après quoi une galère le mène en Espagne.

Ces événements d'Italie font beaucoup évoluer la situation de Marguerite. Et d'abord parce qu'ils sont directement responsables de la mort prématurée de son mari. Charles d'Alençon arrive à Lyon, où il doit encourir les fureurs de Louise de Savoie. On le tient pour un lâche, sinon pour un traître, et c'est sans doute injuste : mais ce mépris, autant ou peut-être plus que le froid alpin de la fin de l'hiver, est responsable de la maladie pulmonaire qui s'abat sur Charles. Marguerite ne quitte pas le chevet de son mari dont le mal empire rapidement, tandis que pour son frère elle écrit à Montmorency afin qu'il aille voir le prisonnier à Pizzighettone. Après la mort de Charles le 11 avril, elle prend le deuil en blanc, comme doit le faire au XVI^e siècle une princesse du sang. Il semble bien qu'elle ait eu de l'affection pour ce mari dont tous les biographes ont répété qu'il était mal assorti avec elle ; en tout cas son chagrin transparait encore, vingt ans plus tard, dans les *Prisons*. Du côté de Charles, il faut noter aussi qu'il lui lègue pratiquement tout ce qu'il possède. Mais tous ne l'entendaient pas de cette oreille : pour une partie de la cour, Marguerite avait capté

l'ensemble de la succession au détriment de ses deux belles-sœurs, Françoise, duchesse de Vendôme, et Anne, marquise de Montferrat. Cet aspect de la succession d'Alençon, repris par le parti qui lui est hostile, vaudra par la suite à la duchesse de durables inimitiés.

II. Le rôle politique de Marguerite

Après la mort de son premier mari et jusqu'au début des années 1540, c'est-à-dire pendant une quinzaine d'années, Marguerite joue un rôle politique plus important qu'on ne l'a dit généralement. Elle n'a bien sûr pas de rôle officiel, mais cette notion n'est pas alors la même qu'aujourd'hui : seul le roi peut juger de ce qui est officiel ou non. Et parmi ses conseillers, sa sœur n'est pas des moindres, ce qui contribue à expliquer de nombreuses jalousies. Dans un premier temps, la grande affaire est le sort du roi.

L'ambassade en Espagne

Sur le plan politique, la capture du roi désormais emprisonné à Madrid place la France dans une situation très difficile. En ce qui concerne l'administration du royaume, la régence de Louise de Savoie qui dans les premiers temps s'est installée près de Lyon, à Saint-Just, se révélera au moins aussi efficace que le gouvernement de François 1^{er}, jusqu'alors assez aléatoire. Pour autant le prestige du royaume a beaucoup souffert, et le conflit avec l'Espagne et l'Empire semble sans issue. La population française est inquiète, désorientée, volontiers ironique. Beaucoup pensent que le roi est mort à Pavie. Dans Paris des individus déguisés en fou répètent : « Le roi est mort, les sages le cèlent, les fols le révèlent ». Toutefois, le chancelier Du Prat et la régente savent que de nombreux souverains et États d'Europe s'inquiètent des progrès du Habsbourg : le pape, Florence, Venise et l'ensemble de l'Italie craignent sa domination, craintes qui sont résumées par Machiavel et Guichardin. De son côté le roi d'Angleterre songe lui aussi à un rééquilibrage des forces en présence, ce qui va dans le sens des intérêts français. Le 30 août, les envoyés de Louise signent avec Wolsey, près de Hertford, un traité de défense mutuelle : Henry VIII y promet d'agir pour la libération de François.

Tandis que Louise de Savoie et sa fille réfléchissent aux diverses manières de sauver le roi, les projets de mariage vont bon train dans ce qui reste de la cour. Marguerite est veuve désormais et, passé le temps normal du deuil, un nouveau mariage permettrait, pense-t-on, de modifier les conditions de la négociation avec Charles Quint. Diverses possibilités ont été évoquées : pour les uns, l'empereur lui-même. Ce serait la meilleure formule pour mettre fin au conflit ; mais en même temps, la victoire remportée par les Habsbourg à Pavie ne servirait plus à grand-chose. Le projet n'en a pas moins été étudié très sérieusement et certains poussent Marguerite, peut-être à son insu, à aller voir l'empereur en Espagne. D'autres projets sont moins

réfléchis : on a pensé à Charles de Bourbon, mais il se trouve désormais détesté en France, à commencer par Marguerite elle-même. Le pape Clément VII songe, lui, à unir Marguerite à François Sforza, qui après Pavie a repris le duché de Milan. Ce serait le moyen de permettre à la France de récupérer Milan par héritage, sans combats.

Ces projets s'avèreront tous être des chimères, mais ils n'en ont pas moins été longuement concoctés. Marguerite elle-même ne semble pas s'en être souciée le moins du monde, si elle en a été informée, ce qui n'est pas du tout certain. Ce qui lui importe c'est l'état de santé de son frère, et les conditions de sa libération. En accord avec la régente, elle part pour l'Espagne au mois d'août 1525. Sa mission est officielle, et pourrait être assimilée à une ambassade extraordinaire, ce qui justifie le nombre de ceux qui forment sa suite et une escorte de trois cent cavaliers. Elle obtient un sauf-conduit valable six mois, part avec de bons négociateurs : le premier président du Parlement Jean de Selve, François de Tournon, l'évêque de Tarbes Gabriel de Gramont, Georges d'Armagnac, homme de confiance de Marguerite depuis 1522 et qu'elle fera ensuite nommer cardinal. Une suite de femmes l'accompagne également. Elle semble avoir utilisé sa litière au début, puis reste toute la journée à cheval pour gagner du temps.

Elle arrive à Aigues-Mortes où elle attend longtemps la galère, probablement celle qui a emmené le roi, retardée par les orages d'été. Le navire part enfin le 28 août pour Palamos, au nord de Barcelone ; puis la duchesse d'Alençon prend la route de Madrid où François est détenu à l'Alcazar. Elle écrit au roi prisonnier une lettre, en mai 1525, qui était probablement destinée à être vue de Charles Quint. Elle lui confie que « l'une des choses de ce monde que plus j'ai désirée et désire, c'est de voir une bonne et sûre paix entre l'Empereur et vous ». Croyait-elle vraiment cette paix possible ? quoi qu'il en soit, le désir de paix en Europe réunit alors les humanistes ; et Marguerite surestime les qualités humaines de son frère. L'essentiel était que Charles Quint ne la soupçonne pas de vouloir raviver des désirs de revanche chez le roi.

Marguerite va vite, plus vite que les diplomates ne sont alors accoutumés à le faire. Elle dépasse le cortège du nonce apostolique envoyé par Clément VII, imposant à ses chevaux des journées de plus de quarante kilomètres. C'est que Montmorency, prisonnier avec le roi, vient d'écrire que celui-ci était malade. Marguerite arrive le 19 septembre au soir, toujours vêtue de sa robe blanche de deuil. Elle est reçue par Charles Quint, qui confirme la maladie du roi, apparemment assez grave, et avec une tendance à empirer. Il semble qu'il s'agisse d'un abcès nasal, à partir duquel peuvent être établies beaucoup d'hypothèses. François reste inconscient et fébrile, et en dépit de l'arrivée de sa sœur il ne recouvre pas ses esprits, si bien que dans la journée du 22 Marguerite installe un autel dans sa chambre. Elle écrit à Louise que l'on peut désormais redouter le pire. Or le lendemain François semble en voie de guérison : l'abcès a percé, il reconnaît Marguerite.

À partir de ce moment tous sont soulagés : Marguerite bien sûr, mais aussi Charles Quint et son entourage. Si François 1^{er} était mort en Espagne, Pavie ne lui aurait servi à rien ; François vivant, l'empereur conserve un précieux otage. Les négociations vont pouvoir commencer, et Marguerite donner la mesure de ses capacités dans le domaine diplomatique. Elle a connaissance du dossier, et de ses difficultés. Car l'empereur exige en premier lieu la cession (il parle, lui, de restitution) de la Bourgogne, annexée par Louis XI. Et en second lieu, l'ensemble des droits concernant la Flandre et l'Artois, l'essentiel aux yeux de Charles Quint restant

l'intégralité de l'héritage bourguignon. Marguerite sait que la négociation a toutes les chances d'achopper sur ce point.

Le rétablissement de François semblant confirmé, la princesse quitte Madrid pour Tolède où se trouve Charles Quint. Elle y arrive le 3 octobre, accueillie par les envoyés de l'empereur venus au-devant d'elle, puis est reçue le lendemain durant deux heures, en audience particulière. Le souverain reste tendu, sombre et peu loquace, arc-bouté sur ses exigences territoriales. La discussion ne permet pas d'entrevoir une solution, Marguerite en est consciente. Dans une lettre au roi prisonnier, écrite de Tolède, elle explique qu'elle a trouvé l'empereur « bien froid ». Il lui aurait parlé en privé, « me retira à part en sa chambre avec une femme, mais ses propos ne furent pour faire si grande cérémonie, car il se remit à parler à son conseil¹³ ».

C'est pourquoi elle tente d'obtenir de meilleurs résultats avec la sœur aînée de Charles Quint, Éléonore d'Autriche (1498-1558). Effectivement les deux femmes sympathisent, entretiennent des conversations amicales pendant lesquelles Marguerite met en avant les qualités de son frère, ainsi que les défauts de Charles de Bourbon. Songe-t-elle à un remariage pour François ? En 1530 il épousera effectivement Éléonore, ce qui fera de l'empereur son beau-frère mais n'améliorera guère leurs relations. Le projet de mariage entre Éléonore et Bourbon, qui avait alors été élaboré à la cour d'Espagne, ne se réalisera pas. En attendant, la connivence qui semble se dessiner entre Marguerite et Éléonore pouvait effectivement inquiéter l'empereur, même s'il était informé de la stérilité de sa sœur et savait qu'il n'y aurait jamais de descendant français pouvant réclamer une part de l'héritage des Habsbourg. Toujours est-il qu'il décide de mettre fin aux entrevues des deux femmes, congédie sa propre sœur et reçoit à nouveau Marguerite, à plusieurs reprises jusqu'au 11 octobre. Ceci sans grand résultat, mais la sœur du roi était choquée de la manière dont on a renvoyé Éléonore : « ils la tiennent fort sujette » écrit-elle à François.

Le point d'achoppement reste la Bourgogne, que Marguerite refuse de céder, au nom de la famille royale. Elle va jusqu'à proposer la cession de provinces annexes, une sorte de fausse Bourgogne. L'idée vient-elle de la duchesse d'Alençon, ou a-t-elle élaborée dans son entourage, par exemple par François de Tournon ? En tout cas Charles Quint a l'impression qu'on cherche à le duper, et il est conforté dans cette idée par son conseiller Mercurino Gattinara. Il décide de couper court aux discussions avec Marguerite, qui a d'ailleurs écrit à François. Le roi va mieux, et dans sa cellule de l'Alcazar de Madrid a repris un ton hautain pour refuser la cession de la Bourgogne. Marguerite n'a plus rien à espérer de Tolède ; elle prend le chemin de Madrid le 14 octobre. Dans une lettre au chancelier d'Alençon, qui figure dans la correspondance publiée par Génin (document 47), elle confie « j'ai eu affaire aux plus grands dissimulateurs et gens où il se trouve aussi peu d'honneur qu'il est possible ». Un peu plus tôt, elle expliquait à Montmorency : « il y a ici un chancelier qui est d'étrange sorte », faisant allusion à Gattinara qui avait refusé de sceller le traité de Madrid, si bien que l'empereur avait fini par prendre les sceaux et scellé le document lui-même.

Échec de la médiation ? Diverses rumeurs ont tôt fait de se propager : Charles Quint, qui aurait songé à épouser Marguerite, y renonce après l'avoir vue ; ou il lui aurait proposé le mariage avec Charles de Bourbon, personnage qui fait horreur à

¹³ *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* publiées par François Génin ; document n°33.

Marguerite, si bien que la princesse lui aurait répondu qu'elle préfère mourir. Ce qui reste certain, c'est que l'empereur veut la Bourgogne, et que toutes les propositions qui ne vont pas dans ce sens ne font que renforcer son désir de retrouver ce qu'il considère comme un élément essentiel du patrimoine des Habsbourg. Les pourparlers de Marguerite ne pouvaient qu'échouer. Face à l'obstination de son interlocuteur, elle a tenté d'autres voies : elle a accepté d'entrer dans une machination pour faire évader François. Un plan lui a été proposé par un nommé Cavriana, officier espagnol qui cherche à soudoyer les géôliers pour fuir avec le prisonnier en direction des Pyrénées. L'affaire semble avoir été préparée hâtivement. Cavriana est dénoncé et arrêté, tandis que l'empereur est informé du fait que Marguerite a eu connaissance de ces menées. Il lui donne toutefois un laissez-passer pour quitter Madrid sans plus attendre, le 27 novembre ; pratiquement, elle est expulsée d'Espagne. Elle ne peut même pas avoir une prolongation du sauf-conduit obtenu au départ, et se trouve obligée de rentrer le plus vite possible. Il est possible que l'empereur ait eu l'idée de la garder prisonnière. En tout cas elle reste à cheval de six heures du matin à la nuit durant un mois, le mois de décembre. Elle traverse la Catalogne par Cervera puis le col du Perthus et atteint la frontière avant de s'arrêter à Salses (Salses-le-Château, au nord de Perpignan) juste avant l'expiration du sauf-conduit, à la fin du mois de décembre.

Après avoir encouragé son frère à résister aux demandes de l'empereur, elle lui écrit qu'elle est découragée. Le roi, qui est rétabli mais aspire de plus en plus à recouvrer la liberté, propose alors d'abdiquer en faveur du dauphin François, son fils aîné. Montmorency a supervisé la rédaction de cet acte d'abdication, avant de le transporter lui-même jusqu'à Lyon. Mais le Parlement de Paris, dès qu'il en a connaissance, refuse de l'enregistrer. En effet le dauphin n'a pas encore huit ans, est bien incapable de gouverner seul et devra restituer la couronne à son père lorsque celui-ci reviendra... Cet arrangement ne vise qu'à la libération du prisonnier, et Charles Quint le refuse lui aussi.

Cependant, Marguerite rentrée en France est accueillie avec chaleur dans les villes et villages, notamment par la population de Narbonne. Mais un peu plus loin, en Languedoc, elle est blessée et immobilisée durant deux semaines en raison d'une chute de cheval. « Je m'éclatai la peau dessus le genou de près d'un empan » écrit-elle au chancelier d'Alençon¹⁴. Elle retrouve Louise de Savoie venue à sa rencontre au sud de Lyon peu après, en janvier 1526. Si les pourparlers n'ont servi à rien, ils n'en ont pas moins montré la détermination et l'énergie de Marguerite. Son frère est toujours prisonnier mais semble rasséréiné, et Charles Quint sait que la famille royale n'accepte pas la cession de la Bourgogne. Les villes qu'elle traverse acclament Marguerite durant son retour : la population du royaume la soutient.

La situation se dénoue au milieu du mois de janvier 1526. À l'étonnement général, François 1^{er} renonce d'un coup à toutes les possessions auxquelles il s'accrochait jusque-là : Milanais, Bourgogne, sans parler de la Navarre espagnole. Il accepte même de pardonner à Charles de Bourbon et à ceux qui l'ont suivi. Et il accepte aussi que deux de ses fils, le dauphin François et le duc d'Orléans (le futur Henri II) prennent sa place à l'Alcazar de Madrid, au titre d'otages garants de la foi jurée du roi. Or ce traité ne sera pas honoré, et François 1^{er} l'avait prévu avant de le signer. Il a réussi à rassembler autour de lui un petit groupe de ses fidèles, Montmorency, François de Tournon, Jean de Selve, Chabot de Brion. Deux notaires consignent que

¹⁴ Un empan correspond à l'écartement maximum entre le pouce et l'extrémité du petit doigt, soit 22 à 24 cm.

tout ce qui sera accepté sous la contrainte sera par la suite considéré comme nul et non avenu. François ne signera le traité qu'après ces dispositions, qui le rendent par avance caduc. On imagine l'état d'esprit de ses deux fils, apprenant par la suite ces arrangements alors qu'ils sont en Espagne.

Au début de l'année 1526, l'Empire est menacé. C'est du moins ce que pense l'empereur, et ceux qui l'entourent ; et en effet, les princes électeurs passent à la Réforme tandis que les Turcs progressent dans la vallée du Danube. Cela contribue à expliquer que le traité de Madrid ait finalement été accepté, alors que la volte-face de François 1^{er} était prévisible. Au mois de mars 1526, les préoccupations sont ailleurs : Charles Quint épouse Isabelle de Portugal. Le 17 mars, le roi enfin libre revoit brièvement ses deux fils au milieu de la Bidassoa, sur le ponton qui représente la frontière entre la France et l'Espagne. Le dauphin François et son frère Henri partent vers Madrid avec leur suite, sous la garde du duc de Cossé-Brissac. Ils ne rentreront que quatre ans plus tard.

De leur côté, Louise et Marguerite retrouvent le roi à Bayonne le lendemain, 18 mars. François 1^{er} parle déjà de renier le traité de Madrid. Dès le mois d'avril, il commence à mettre sur pied une ligue qui réunit ceux qu'inquiètent les progrès des Habsbourg, c'est-à-dire Venise, le pape Clément VII et même Henry VIII. Le but avoué est le rétablissement de la paix en Italie, mais ce beau projet ne trompe personne : la ligue de Cognac a été constituée contre l'application du traité de Madrid, et reflète en priorité le désir qu'a le roi de conserver la Bourgogne. Furieux, Charles Quint reprend les opérations militaires, dirigées par Charles de Bourbon. Les Impériaux prennent Milan, puis en mai 1527 s'attaquent à la Ville Éternelle, prise et pillée. Lansquenets luthériens et *tercios* catholiques mettent méthodiquement la ville à sac, au grand scandale du monde resté catholique. Charles de Bourbon est tué lors de l'assaut contre les murs de Rome. Dans ses mémoires, Benvenuto Cellini raconte que c'est lui qui aurait tiré le coup d'arquebuse qui a été fatal à Bourbon.

Tous ces aspects du règne de François 1^{er} sont, encore une fois, bien connus. Il est plus difficile de déterminer ce qu'a pu être le rôle exact de Marguerite par rapport à l'activité diplomatique durant les années postérieures à la captivité du roi. Durant toutes ces années de la décennie 1520, Marguerite envoie de très nombreuses lettres à Anne de Montmorency, qu'elle apprécie beaucoup (c'est du moins ce qu'elle répète à de nombreuses reprises) et qui est alors l'un des principaux conseillers du roi. Anne de Bretagne, dont il est le filleul, lui a donné son prénom. Ami d'enfance du roi, il a été élevé avec lui à Amboise. Il a participé à Marignan, a révélé ses qualités militaires à Mézières puis Novare (1522), victoire qui lui vaut le titre de maréchal de France. Fait prisonnier à Pavie, il est libéré contre rançon : Marguerite insiste près du chancelier d'Alençon pour que soit payée sans délai cette rançon de 10 000 écus.

Le 23 juin 1526, Anne de Montmorency est nommé Grand Maître de France et gouverneur du Languedoc, récompense de ses bons offices pour faire libérer le roi. Dans ses lettres, Marguerite l'appellera désormais « mon neveu », alors qu'il était jusque-là « mon cousin ». Marguerite s'entend avec Montmorency dans la mesure où elle sait qu'il est un des plus proches auxiliaires du roi, bon stratège et bon négociateur. En 1526 il est sans conteste l'un de ceux qui ont réussi à mettre au point le traité de Madrid.

La brouille entre la princesse et Montmorency intervient plus tard, d'abord parce que le Grand Maître est étroitement catholique, puis parce qu'il soutiendra le roi dans ses projets de mariage pour Jeanne d'Albret. Mais autour de 1526 la correspondance

de Marguerite révèle qu'elle suit de près les affaires de l'État et le fait en association étroite avec Montmorency. Ainsi, elle plaide près de lui en faveur de M. de Bures, gendre de l'armateur Jean Ango, afin qu'il obtienne la charge de contrôleur du grenier à sel de Dieppe. Elle le remercie pour l'appui accordé à Berquin, gracié par le roi, alors que Montmorency s'est probablement forcé à soutenir Berquin.

Il est plus surprenant de lire certaines confidences que fait Marguerite au Grand-Maître. En avril 1527, elle lui écrit qu'elle risque d'être enceinte : « je passe mon terme de plus de huit jours outre mon mois, ce que je n'ai point accoutumé¹⁵ ». Un peu plus tard, en 1530, elle se plaint à lui de ce que son mari Henri d'Albret ne lui a pas écrit à l'occasion de sa grossesse. Cette grande proximité est liée au rôle de Montmorency par rapport au roi : elle lui demande sans cesse des nouvelles de François.

Marguerite a une activité épistolaire importante, mais elle est loin d'être au cœur d'un réseau aussi étendu que celui d'Érasme. Ce dernier lui écrit, sans doute parce qu'il juge indispensable de la placer dans le cercle des humanistes au centre duquel il se trouve lui-même. Sa lettre, écrite de Bâle le 28 septembre 1525, parvient à sa destinataire en Espagne alors qu'elle est en plein débat avec l'empereur et ses conseillers. Le grand humaniste a surtout été impressionné par les qualités morales de Marguerite : « car de long temps j'ai admiré et chéri tant de dons excellents que Dieu a mis en vous : prudence digne d'un philosophe, chasteté, modération, piété, force d'âme invincible et un merveilleux mépris de toutes les vanités de ce monde ». Il ajoute, ce qui est intéressant, que la princesse est connue du public par ses portraits. Il ajoute avec honnêteté qu'il est sujet et même conseiller de Charles-Quint, et aussi qu'il aurait préféré que son souverain remporte une victoire sur les Turcs. Enfin il croit en l'amitié entre François et Charles, ce qui, de la part d'Érasme, tient sans doute du vœu pieux.

Marguerite n'a jamais répondu à cette lettre en latin. L'humaniste en a été froissé. Il enverra une seconde lettre, de Bâle, le 13 août 1527, faisant remarquer à la reine que « je n'y ai reçu aucune autre réponse que d'un simple bonjour ». Mais il ne semble pas que Marguerite ait répondu à cette deuxième missive plus qu'à la première.

La guerre entre Marguerite et la Sorbonne.

L'arrière-plan historique, que chacun connaît, doit être rappelé dans la mesure où il affecte directement la vie de Marguerite. Les années qui vont de 1526 à 1534 sont essentielles tant au niveau de sa vie privée, elle se remarie en 1527, que de son œuvre littéraire : elle écrit le *Miroir* entre 1527 et 1529, et il est publié en 1531 sans qu'on en parle beaucoup puis en 1533 avec, cette fois, grand scandale.

C'est en partie grâce aux bons offices de sa sœur que François est rentré en relativement bonne forme d'Espagne. Il est conscient de ce qui a été fait pour lui, et s'emploie à remercier sa sœur et ses amis. Marguerite reprend sa place de conseillère à ses côtés, alors qu'il est veuf depuis la mort de la reine Claude de France en 1524 et qu'il a une nouvelle maîtresse, Anne de Pisseleu, qui deviendra la duchesse d'Étampes. En mai 1526, Marguerite se trouve aux côtés de son frère à Cognac, lorsque sont reçus les envoyés de Charles Quint parmi lesquels se trouve Lannoy,

¹⁵ *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* publiées par François Génin, 1841 ; document n°57.

qui connaît bien le roi. En dépit du scandale causé par le non-respect du traité de Madrid, on commence à parler d'un nouveau mariage du roi de France avec Éléonore d'Autriche, la sœur de Charles Quint. Elle était veuve depuis huit ans du roi Manuel 1^{er} de Portugal, était infante de Castille mais francophone, car elle était née à Louvain et avait grandi aux Pays-Bas avec son frère Charles. Les deux monarques rivaux deviendraient beaux-frères, ce qui détendrait la situation internationale, pensent certains. Idée naïve : le mariage de François et Éléonore se réalisera en effet, mais sans que les rapports entre les deux beaux-frères s'améliorent. En attendant, le roi de France emmène sa propre sœur lors de tous ses déplacements. La vie de Marguerite redevient au cours de ces années une vie de réceptions, de mondanités, de fêtes lors des « joyeuses entrées » dans les différentes villes du royaume. La duchesse d'Alençon a repris sa place de conseillère « officieuse », ce qui suppose un train de vie adéquat, et donc des revenus suffisants. C'est pour cela que François ne lésine pas, accorde à sa sœur l'usufruit du duché d'Alençon, confirme le don du duché de Berry. La place de conseillère se trouve en quelque sorte ratifiée, ce qui devrait suffire à faire taire les mauvaises langues.

Marguerite de son côté a les moyens de se montrer favorable à ceux qu'elle considère comme des amis. Elle pousse à la nomination de François de Tournon, qui avait été à la fois présent et efficace à Madrid, comme archevêque de Bourges. Et elle plaide en même temps pour les humanistes, sachant que certains sont en mauvaise posture. Ce n'est pas le cas de Guillaume Briçonnet, qui a fait amende honorable et ne fait plus guère parler de lui jusqu'à sa mort. Le Cénacle de Meaux a été dissous mais, pendant la longue absence de François, puis celle de Marguerite, la Sorbonne ne s'est pas privée d'attaquer les anciens évangélistes. Dès qu'ils sont publiés, les *Épîtres et Évangiles des cinquante-deux dimanches* de Lefèvre d'Étaples sont déclarés hérétiques. Le vieil érudit, accompagné de Gérard Roussel, s'enfuit à Strasbourg ; de Madrid, Marguerite réussit à obtenir leur grâce. Ils reviennent après avoir découvert les « sacramentaires » strasbourgeois, et avec une teinture de réforme désormais plus marquée. Marguerite devra ensuite les garder sous sa protection.

Clément Marot connaît, lui aussi, des difficultés. D'abord attaché à Marguerite, il s'est mis au service du roi à la mort de son père Jean. Il a combattu à Pavie, a été fait prisonnier et relâché peu après. Revenu à Paris, il affiche des idées jugées trop novatrices en matière de religion, se trouve accusé d'hérésie en 1526 et enfermé au Châtelet. L'évêque de Chartres Louis Guillart, proche de Marguerite, évoque alors l'affaire devant sa juridiction et donne pour prison à Marot une maison où il peut recevoir des amis en cours de journée. C'est à propos du Châtelet que le poète écrit *L'Enfer*, un chef-d'œuvre de malice et de satire peu fait pour endormir les haines contre lui. Toutefois, conscient du danger, il ne le publie pas : *L'Enfer* ne sera publié qu'en 1542 dans l'édition que fera Dolet des œuvres de Marot. Marguerite peut donc le faire élargir et remettre en possession de sa charge de valet de chambre du roi. En 1531 il sera de nouveau accusé d'hérésie et encore une fois défendu par Marguerite et François 1^{er}.

Autre humaniste en situation difficile, le gentilhomme normand Louis de Berquin se trouve confronté à la Sorbonne cette même année 1526. Louise de Savoie et Marguerite lui font éviter l'humiliante « amende honorable » à laquelle il était condamné. Marguerite s'attache à le faire sortir de prison, et il se trouve libre, du moins pour les trois années à venir.

Autour de 1528, la faculté de théologie siège dans l'ancien collège de Robert de Sorbon. Au sommet de l'université, elle délivre le doctorat que l'on obtient dans la plupart des cas entre trente et quarante ans. Cette faculté se veut aussi la gardienne des vérités de foi du christianisme (on parlerait aujourd'hui du christianisme romain ou du catholicisme), et elle est fortement influencée par le thomisme.

Depuis le début du XVI^e siècle, les humanistes : Lefèvre, Érasme, Budé, puis Marguerite elle-même, essaient d'élargir la notion d'orthodoxie. C'est à leur demande que François 1^{er} créera contre l'avis de la Sorbonne un collège qui propose de nouveaux enseignements, collège dit « des lecteurs royaux » dépendant directement du roi et qui au début sera imposé à l'université, à son corps défendant.

Ce collège rendra officiel l'enseignement du grec et de l'hébreu, substituera le latin « classique », celui de Cicéron et de Quintilien, au bas-latin alors utilisé par l'Église et le monde universitaire. Les humanistes, qui connaissent eux-mêmes quelques abus avec les « cicéroniens » égratignés par Érasme, cherchent à restaurer la langue latine et son usage universel dans sa pureté antique. Vision de l'esprit ; dans la pratique, l'enseignement se fait en latin ecclésiastique qui dégénère souvent en charabia, celui de « l'escolier limousin » de *Pantagruel* (1532). À cette date Rabelais ainsi que bon nombre d'écrivains cherchent à promouvoir la langue vernaculaire, en l'occurrence le français. Mais celui-ci reste subordonné au latin d'Église jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Deux dates essentielles résument l'évolution qui a lieu alors : 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts, acte royal qui substitue le français au latin dans les actes officiels ; et 1549, parution de la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim Du Bellay, manifeste contre la prééminence littéraire des langues mortes.

Marguerite elle-même connaît le latin et même le grec, mais elle est loin de dominer ces langues anciennes comme le fait Lefèvre, dont elle a pu suivre des leçons. Pour des raisons religieuses, elle a même reçu des cours d'hébreu de Paul Paradis, surnommé le Canosse, qui devient plus tard lecteur du Collège royal.

Au cours des années 1520 et 1530 le monde des clercs, des juristes, des médecins, continue à utiliser un latin médiéval qui va de pair avec un grand respect vis-à-vis de l'orthodoxie romaine, ou du moins ce que l'on considère comme de l'orthodoxie. À Paris les maîtres et les étudiants sont nombreux, et font vivre tout le quartier « latin » qui s'étend sur la rive gauche de la Seine. L'université en impose et sait communiquer avec le petit peuple parisien au moyen de farces anonymes, les « soties », tantôt grossières, tantôt impertinentes, et qui sont capables de brocarder les grands personnages de l'époque. Marguerite a été, elle aussi, mise en scène par des soties. Qui se sent visé risque fort d'aggraver son cas : mieux vaut faire alors comme si de rien n'était. Mais la sœur du roi, comme Lefèvre ou Érasme, fait partie des « bêtes noires » de la Sorbonne.

Toutefois, les étudiants et professeurs restent divisés au sein même de l'université. Beaucoup inclinent vers l'humanisme, parfois aussi les idées de Luther. Par rapport à cela la Sorbonne s'est raidie autour de son syndic, Noël Béda (ou Bédier). Le quartier latin connaît une période de désordres en 1528, marquée par des heurts entre les étudiants et les archers de la prévôté. Noël Béda désigne des suspects, dont le pape Clément VII lui-même, qui ne semble pas hostile à divers arrangements avec les partisans des idées nouvelles. Mais surtout il cherche à agir contre Lefèvre, influencé par les « sacramentaires » après son séjour strasbourgeois. Ceux-ci vont plus loin que Luther dans leur négation de la Vierge, des saints, des sacrements et même de la présence réelle du Christ dans l'hostie. Il cherche à agir aussi contre Marguerite, d'autant plus dangereuse qu'elle a l'oreille d'un roi qui semble indécis.

Par rapport à cette forme d'extrémisme, François 1^{er} est capable de consentir des concessions. Ainsi, en 1529, il sacrifie Berquin.

Le « Miroir de l'âme pécheresse »

C'est dans ce contexte qu'a lieu la publication d'une œuvre littéraire qui est plus connue aujourd'hui pour l'émotion qu'elle a suscitée dans l'opinion de l'époque (on parlerait à l'heure actuelle d'une « affaire ») que pour elle-même. Il s'agit du *Miroir de l'âme pécheresse*.

Le *Miroir de l'âme pécheresse* a vraisemblablement été écrit entre 1527 et 1529. Aujourd'hui il n'existe plus de manuscrit mais on sait que ce poème de 1434 vers décasyllabiques a connu treize éditions entre la première, celle de 1531, et 1558. La première édition était anonyme et portait un titre long, trop long, *Le Miroir de l'âme pécheresse auquel elle reconnaît ses fautes et péchés, aussi les bénéfices à elle faits par Jésus-Christ*. L'anonymat était de pure forme, car le sous-titre « la Marguerite très noble et précieuse s'est proposée à ceux qui de bon cœur la cherchaient » permettait sans grande difficulté d'identifier l'auteur. Un peu plus tard, c'est le titre de la reine de Navarre qui apparaît dans les éditions de 1533, imprimées à Paris chez Antoine Augereau.

En 1531, le poème ne provoque aucune forme d'hostilité, et on pourrait presque dire qu'il est passé inaperçu. Mais à l'inverse sa réédition, à l'automne de 1533, est à l'origine d'un véritable tollé émanant de la faculté de théologie et du clergé parisien. Une lettre de Calvin, d'octobre 1533, nous apprend que le *Miroir* aurait figuré sur la liste des livres interdits. Alerté, François 1^{er} écrit pour demander ce qu'il en est ; les représentants des quatre facultés (Arts, Droit, Médecine et Théologie) réunis pour la circonstance lui répondent que l'ouvrage n'a jamais été condamné. Bien plus, il n'aurait jamais été examiné ; la Sorbonne lui aurait seulement reproché la publication sans demande préalable d'autorisation, réponse qui irrite le roi au plus haut point. Rien, au demeurant, ne semble hétérodoxe au lecteur, du moins au lecteur contemporain, du *Miroir*. En tout cas c'est avec ce texte que Marguerite commence à faire figure d'écrivain (on parle alors de « poète » ou « poétesse ») aux yeux de l'opinion, même réduite, de son temps. Les critiques, depuis Pierre Jourda, ont montré que l'auteur s'était inspirée de l'*Enfer* de Dante, et surtout de Pétrarque (*Canzoniere*).

Il faut ajouter que l'édition de 1531 comprenait aussi deux poèmes, le *Discord étant en l'Homme* et l'*Oraison à Notre Seigneur Jésus-Christ*. En 1533 viennent s'ajouter d'autres textes, qui cette fois ne sont pas de la reine : un psaume, le sixième, traduit en vers par Clément Marot et un traité d'orthographe et de typographie, peut-être dû lui aussi à Marot. Ces ajouts n'ont pu que conforter les théologiens de la Sorbonne dans l'idée que la sœur du roi était favorable aux idées nouvelles, voire luthérienne.

Orthodoxe ou non, ce *Miroir* ne fait que reprendre un titre alors assez courant qui fait référence à un objet de petite dimension et peu répandu. Il correspond à l'idée suivant laquelle le texte est un miroir, en latin *speculum*, de son auteur, de l'époque ou des connaissances de l'époque. Le terme est utilisé par Vincent de Beauvais dans son *Speculum triplex*, sorte d'encyclopédie réalisée aux environs de 1245. Au XV^e siècle le miroir concerne davantage la société, et passe dans la langue française avec Philippe Bouton (1419-1515), chambellan de Charles le Téméraire et auteur du *Mirouer aux Dames*. Le sujet est également à la mode dans les milieux dévots, en particulier chez ceux qui sont proches de la *devotio moderna* : le miroir devient examen de conscience devant Dieu, miroir de sa propre conduite morale. Le livre

d'heures manuscrit dit « de Catherine de Médicis » qui se trouve à la Bibliothèque Nationale¹⁶ comporte une miniature qui représente Marguerite en pénitente avec un miroir. Le poème de Marguerite de Navarre n'est donc original ni par son titre ni par son sujet, mais en revanche il comporte des passages ardents et passionnés, ce qui n'était pas la règle dans ces miroirs.

De nombreux critiques ont signalé l'aspect incantatoire de ce poème, qui développe le thème végétal, et en particulier le thème de l'arbre. Le péché a sa racine au cœur de l'homme, et l'arbre du péché en grandissant finit par enserrer l'âme. Ce thème se trouve dans Saint Paul, et l'ensemble du poème baigne dans une ambiance paulinienne. Mais laissons parler Marguerite :

Où est l'enfer rempli entièrement
De tout malheur, travail, peine, et tourment ?
Où est le puits de malédiction
D'où sans fin sort désespération ?
Est-il de mal nul si profond abîme,
Qui suffisant fût pour punir la dîme
De mes péchés ? qui sont en si grand nombre
Que les compter, ni bien voir, je ne puis :
Car trop avant avecques eux je suis.
Et qui pis est, je n'ai pas la puissance
D'avoir d'un seul, au vrai, la connaissance.
Bien sens en moi que j'en ai la racine,
Et au dehors ne vois effet ni signe
Qui ne soit branche, fleur, feuille, et fruit,
Que tout autour de moi elle produit¹⁷.

Certains critiques avancent également l'image du rameau, qui chez Ézéchiel figure la sensualité. Plus loin Marguerite développe l'image de l'âme à la fois mère, fille, sœur et épouse de Dieu ; dans tous ces cas elle a péché, et à chaque fois a été pardonnée et sauvée par sa grâce. Le thème de la grâce divine, qui rend sa place à l'épouse repentante, est là aussi un thème paulinien, de même que la notion de mariage mystique entre Dieu et l'âme, évoquée à plusieurs reprises par Guillaume Briçonnet dans ses lettres. Un très beau passage du poème peut être donné en exemple de l'effet incantatoire produit par la répétition d'une formule :

Moi qui étais nommée épouse et femme,
De vous aimée comme votre propre âme,
En dirai-je la vérité ? Oui.
Laissez vous ai, oublié, et fui,
Laissez vous ai, pour suivre mon plaisir,
Laissez vous ai, pour un mauvais choisir,
Laissez vous ai, source de tout mon bien,
Laissez vous ai : en rompant le lien
De vraie amour et loyauté promise,
Laissez vous ai. Mais où me suis-je mise ?¹⁸

¹⁶ BNF, Ms 82, f° 151.

¹⁷ *Le Miroir de l'âme pécheresse*, vers 1 à 16.

¹⁸ *Le Miroir de l'âme pécheresse*, vers 639 à 648.

La fin du poème évoque le ravissement de Saint Paul après la rencontre du Christ sur le chemin de Damas, et les derniers vers correspondent à la traduction littérale de la fin de la première épître à Timothée. Comme Lefèvre et Luther, Marguerite suit délibérément Saint Paul sans qu'il y ait, dans sa conception de la grâce divine, aucune nuance d'hétérodoxie. Ce paulinisme a-t-il pu éveiller les soupçons des théologiens thomistes de la Sorbonne ? Ce n'est pas impossible ; mais ils voyaient plus vraisemblablement chez Marguerite le danger potentiel que représentait pour eux une humaniste favorable aux courants novateurs, fabristes, érasmiens, voire luthériens, et qui était surtout la sœur bien-aimée du roi, capable de l'influencer. Attaquer directement Marguerite, c'était aussi le moyen de savoir jusqu'où était capable d'aller François 1^{er} sur le plan religieux.

Le second mariage, avec Henri d'Albret, roi de Navarre.

Au cours des derniers mois de 1526, Marguerite a l'esprit occupé par une autre question, celle de son remariage. Le projet va bon train, ainsi que les commérages à la cour. Un nom finit par revenir sur toutes les lèvres, celui d'Henri d'Albret, le roi de Navarre. Du moins de cette partie de la Navarre qui reste française, au nord des Pyrénées. Comme on l'a vu, la partie méridionale a été annexée par Ferdinand d'Aragon.

Le roi a vingt-sept ans, il est né en 1503. Il est connu pour être ambitieux, et surtout désireux de récupérer l'ensemble de son royaume ; il est de tempérament plutôt fougueux, voire même impétueux. Il n'est pas facile de savoir dans quelle mesure Marguerite a été séduite par le personnage, plus jeune qu'elle d'une dizaine d'années, de belle prestance, plutôt volage, assez inconséquent aussi, et dont les défauts n'étaient pas difficiles à deviner. En tout cas ce mariage permet à Henri de se rapprocher du roi de France et entrevoir ainsi une aide précieuse pour la reconquête de la Navarre. L'alliance est rapidement conclue : les fiançailles officielles ont lieu le 26 décembre 1526 à Saint-Germain-en-Laye, et sont vite suivies du mariage le 3 janvier 1527. Le contrat de mariage est établi fin janvier. Marguerite, alors qu'elle est juste fiancée à Henri, écrit à Madame de La Rochefoucault au mois de décembre 1526, et en profite pour faire connaissance avec Quitterie d'Albret, sa future belle-sœur, religieuse au couvent de Saint-Preuil près de Cognac.

Marguerite devient donc reine de Navarre, un État certes modeste mais qui par sa situation géographique peut être amené à jouer un rôle important. Le couple a un équipage et un train de vie royaux, même si on ne peut pas les comparer à ceux de François 1^{er}. Il est entouré d'une cour, et la correspondance nous indique que Marguerite a même une « folle », l'équivalent du « fou du roi », qui a nom Mademoiselle Sévin¹⁹.

Sur le plan matériel, la situation s'est inversée par rapport à son premier mariage. C'était alors le duc d'Alençon qui lui permettait de faire partie des familles les plus fortunées du royaume, tandis que désormais l'alliance avec Marguerite développe la fortune et le prestige d'Henri d'Albret. Des contrats minutieux règlent la transmission des biens provenant de Charles d'Alençon à Henri d'Albret, et organisent la succession. La Navarre française ne représente qu'à peine la moitié de l'ensemble navarrais : en 1479 la couronne était revenue à François Phébus puis à sa sœur Catherine de Foix, qui avait épousé Jean d'Albret en 1484, devenu Jean II de

¹⁹ *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* publiées par F. Génin, document 62.

Navarre. Le pays supportait mal son autorité, et Ferdinand II d'Aragon a occupé sans difficulté la partie méridionale des Pyrénées en 1485, avant de l'annexer en 1512. Jean II ne conserve plus que la Basse Navarre, ou Navarre française, jusqu'à sa mort en 1516, lorsque Henri devient roi de Navarre à son tour sous le titre dynastique de Henri II.

La jeune reine reste à la cour au début de l'année 1527. Après une période de festivités, le printemps apporte les nouvelles d'Italie. On apprend sans tristesse la mort de Charles de Bourbon et avec stupéfaction la prise et le pillage de Rome par les troupes impériales. François 1^{er} pense tenir là sa revanche : il envoie une armée de 30 000 hommes, commandée par Lautrec, au secours de Clément VII. Les Français commencent par reprendre Alexandrie, puis Pavie, systématiquement pillée en représailles. L'armée arrive ensuite sous les murs de Plaisance, puis sous ceux de Ferrare. À Ferrare est conclue une alliance matrimoniale entre la fille de Louis XII Renée de France, connue pour ses tendances humanistes et même réformatrices en matière religieuse, et l'héritier des ducs de Ferrare Hercule Farnèse, qui se révélera moins sympathique à la Réforme.

Au mois de juillet, François 1^{er} décide de réaffirmer sa position royale. Ce sont les manifestations d'indépendance du Parlement qui sont alors en cause : le roi restait mécontent des remontrances adressées à la régente alors qu'il se trouvait enfermé à Pizzighetone, ainsi que de la citation à comparaître qu'avait reçue le chancelier Duprat. François confirme les décisions de la régente et fait rayer des registres tous les passages qui concernent Duprat. Puis il tient un lit de justice solennel le 27 juillet, en présence de tout son entourage, dont Louise de Savoie, Marguerite et Henri d'Albret. Le premier président Guillard reprend, presque point par point, la liste des remontrances présentées deux ans plus tôt à la régente. Il affirme que le Parlement ne s'oppose pas à la monarchie absolue, sait que le roi est au-dessus des lois, mais il souhaite aussi qu'il use raisonnablement de sa toute-puissance : « mais le moins, ou non en user est le mieux ». En clair, le roi devrait exercer sa souveraineté en vue de l'intérêt commun et de la justice.

En réponse, François 1^{er} rend son propre arrêt : le Parlement n'a pas à « s'entremettre du fait de l'État, ni d'autre chose que de la justice ». Il ne sera plus informé des diverses affaires liées à l'application du concordat de Bologne. Ensuite, le roi confirme tout ce qui a été fait par Louise de Savoie et rappelle que le Parlement n'a aucun pouvoir sur le chancelier de France. Deux jours plus tard, nouveau lit de justice : il clôt le procès ouvert contre Charles de Bourbon, mort deux mois plus tôt. Il est déclaré coupable, sa mémoire est « abolie », ses armoiries effacées partout, ses fiefs reviennent à la Couronne et ses autres biens sont confisqués. L'arrêt est enregistré séance tenante. Conséquence directe de l'attitude royale : les suspects d'hérésie, qu'ils soient évangélistes de l'ancien cercle de Meaux, humanistes érasmiens ou luthériens, sont libérés. Le Parlement ne peut plus s'opposer aux injonctions du roi, et ne pourra guère désormais que formuler des remontrances polies. Marot, Berquin, sont libres ; Lefèvre et Roussel sont graciés alors qu'ils sont à Strasbourg, et Caroli pourra réintégrer la Sorbonne. Et à l'inverse, le roi demande à la faculté de théologie d'enquêter sur les écrits de Noël Beda, qui devient suspect d'hérésie à son tour. Apparemment François 1^{er} semble se rapprocher des partisans d'une réforme, même si on ne peut pas encore parler de « réformés ». En tout cas il garde confiance dans les « fabristes », disciples de Lefèvre, et veut le faire savoir en nommant Lefèvre lui-même précepteur des enfants royaux, et Gérard Roussel

aumônier de Marguerite. Michel d'Arande est de son côté pourvu d'un évêché, celui de Saint Paul en Provence.

Ainsi, François 1^{er} renforce l'autorité monarchique sous toutes ses formes. Cela passe aussi par la réorganisation des finances et le contrôle des manieurs d'argent qui gravitent autour de la Couronne. Dans la pratique, il s'agit d'un petit nombre de familles étroitement associées, et dont les plus anciennes viennent du val de Loire, Tours et Blois en particulier. Quelques noms reviennent régulièrement : Gilles Berthelot, qui a commandé la construction d'Azay-le-Rideau ; Thomas Bohier, à l'origine de Chenonceaux ; Pierre Le Gendre ; et surtout Jacques de Beaune, devenu en 1515 baron de Semblançay grâce à Louise de Savoie dont il était l'argentier. Sous le coup d'enquêtes depuis 1521, Semblançay tombe complètement en défaveur lors du retour du roi. Ses malversations sont en partie réelles, en partie supposées ; en tout cas il est dénoncé par l'un de ses pairs, lui-même poursuivi. Le surintendant va servir de fusible pour l'ensemble des financiers du royaume : ils sont impopulaires et le roi a tendance, oubliant ses propres erreurs, à faire retomber sur eux les hésitations et les échecs de Pavie. Le 13 janvier 1527 le surintendant Semblançay est arrêté, ainsi que plusieurs autres officiers de finances. Le 27 mai l'instruction de son procès est confiée à une commission extraordinaire. Mais les conclusions sont d'ores et déjà connues. L'arrêt est rendu le 9 août : pour la commission la culpabilité de Semblançay est totale. On implore la grâce du roi, mais celui-ci est alors à Amiens en pourparlers avec Wolsey, et ne fait rien pour sauver le surintendant, pendu le 12 août au gibet de Montfaucon, en présence d'une foule immense. Au cours des mois qui suivent, tous les officiers de finances voient leurs comptes examinés. Conscients des risques, certains préfèrent prendre les devants : Berthelot s'enfuit, Bohier cède Chenonceaux à la Couronne.

À l'automne 1527 l'armée royale passe les Alpes et arrive en Lombardie. François 1^{er} a restauré l'autorité monarchique en France et veut s'imposer de nouveau en Italie.

Henri d'Albret, pendant ce temps, a décidé de présenter son propre royaume à Marguerite, et du début d'août 1527 à janvier 1528 le couple parcourt en litière les régions du Sud-Ouest, que la reine apprend à connaître. La Navarre espagnole connaît alors des soulèvements, mais Henri, à la demande du roi de France, n'intervient pas comme il en avait initialement l'intention. En 1528 Marguerite est enceinte : elle reste à Blois à partir du mois de mars, et durant plusieurs mois. Il s'agit d'une petite fille, qui voit le jour le 16 novembre, à Saint-Germain-en-Laye : Jeanne d'Albret, qui restera fille unique.

La situation internationale reste tendue après 1527. Après de nombreux pourparlers avec Wolsey, François 1^{er} a réussi à conclure une alliance avec Henry VIII. Les deux partis en présence étaient tombés d'accord sur l'idée d'une paix perpétuelle au printemps 1527 ; elle est confirmée au mois d'août à Amiens, puis en octobre à Londres par le roi d'Angleterre et Montmorency. Chacun savait alors que la grande affaire à laquelle tenait Henry VIII, c'était l'appui de François 1^{er}, de son haut-clergé et de la Sorbonne pour soutenir près de Rome la cause de son divorce d'avec Catherine d'Aragon. De son côté, François n'a pas respecté le traité de Madrid et a besoin d'appuis diplomatiques extérieurs à la France pour obliger l'empereur à reconnaître cela.

Les deux nouveaux alliés font donc connaître leur proposition de paix (mais la paix à leurs conditions) à Charles Quint, qui se trouve alors à Burgos et voit arriver leurs deux hérauts d'armes, le 28 janvier 1528. Furieux, l'empereur refuse tout net en

accusant le roi de France d'avoir trahi la parole donnée. Il ajoute à l'adresse d'Henry VIII que ce dernier cherche simplement à se séparer de son épouse légitime, qui est aussi la propre tante de Charles Quint, et que Wolsey, cupide et ambitieux, a pris trop d'importance. Ces accusations venues de l'empereur semblent avoir fait de l'effet sur le roi d'Angleterre. Ce n'est peut-être pas une conséquence directe, mais en 1529 le chancelier sera écarté des affaires.

L'année 1529 est restée comme celle de la « Paix des Dames ». La guerre s'éternise entre les deux rivaux, obstinément attachés au Milanais pour l'un et à la Bourgogne pour l'autre. Mais le coût de la guerre est énorme, en argent aussi bien qu'en hommes. La préparation de la paix est l'œuvre de deux princesses, Marguerite d'Autriche, régente des Pays-Bas installée dans son palais de Malines, et Louise de Savoie. Marguerite d'Autriche, humiliée en 1493 lorsque, future reine, elle avait été renvoyée de la cour de France à ses parents, a poussé Charles à combattre François et à revendiquer la Bourgogne. Elle a essayé de tenir ses « pays d'En bas » éloignés de la guerre, mais est de plus en plus inquiète des divisions de la chrétienté et de l'avancée turque. De son côté, Louise de Savoie sait que la guerre est une impasse : Montmorency et le chancelier Duprat le lui rappellent régulièrement, ainsi que sa propre fille. Elle souhaite le retour des deux princes, otages à Madrid et durement traités. Un dialogue s'engage entre la cour de France et Malines, par l'intermédiaire de messagers. Un projet de traité de paix est élaboré, pour être présenté à la fin de 1528. On se met d'accord sur l'idée d'une entrevue, qui serait possible à Cambrai, ville libre d'Empire à mi-chemin entre Paris et Malines. Robert de Croÿ, son nouvel archevêque, est un parent de Chièvres, conseiller de l'empereur mort depuis peu. Cette idée est finalement acceptée.

Au printemps de l'année 1529 la cour de France se déplace donc vers le Nord. François 1^{er} s'installe à Compiègne. Louise, accompagnée de Marguerite de Navarre, chemine avec Montmorency, Duprat, de Selve, six cents gentilshommes, quatre cents pages, quatre cents chariots... De son côté, Marguerite d'Autriche vient de Malines pour entrer à Cambrai au début de juillet. Les pourparlers y durent un mois, en présence du légat pontifical, des ambassadeurs anglais, italiens, allemands, du prince-évêque de Liège. Le 3 août est signée la paix : c'est le Traité de Cambrai, plus connu sous le nom de « Paix des Dames ». Marguerite de Navarre y a joué son rôle d'intermédiaire entre les diplomates de l'Empire et Louise. François 1^{er} renonce à ses droits sur l'Italie : royaume de Naples, duché de Milan, comté d'Asti. Il conserve la Bourgogne et la Picardie mais abandonne Tournai, Hesdin et les places flamandes récemment occupées. Le reste est une question d'argent : la rançon du roi et des otages correspond à deux millions d'écus d'or (sept tonnes d'or) à quoi s'ajoutent 500 000 écus pour éponger ce que doit l'empereur à Henry VIII. Une dernière humiliation était la réhabilitation de Charles de Bourbon. Mais un mariage, celui de François et d'Éléonore, sœur de Charles Quint, devait conclure cette « Paix des Dames ». Il a lieu le 4 juillet 1530 ; les deux rivaux deviennent beaux-frères, ce qui n'arrangera pas véritablement leurs relations, ni le sort de leurs États respectifs.

Au cours des années qui vont de 1529 à 1534, le roi de France pratique un jeu de bascule entre la Curie romaine, qu'il faut rassurer, et les princes luthériens opposés à leur empereur dont il veut conserver l'alliance. Dans l'ombre du roi, à la cour, se sont dessinées deux factions : l'une est favorable à une paix durable, elle est dirigée par le connétable de Montmorency ; l'autre veut la revanche contre le Habsbourg et réunit Chabot de Brion et les frères Du Bellay. Mais au cours de 1530 Marguerite et

Henri sont moins présents, car le couple royal se retire sur ses terres du Sud-Ouest, délaissant quelque peu la cour de France. Ils sont mécontents du peu d'intérêt dont fait preuve François 1^{er} pour la reconstitution de la Navarre.

En outre, les acteurs du jeu politique changent : Louise de Savoie meurt à Grès, Grès-en-Gâtinois près de Nemours, le 29 septembre 1531, alors qu'elle se déplaçait de Fontainebleau à Romorantin. Elle est inhumée le 19 octobre à Saint-Denis, emportant avec elle toute une partie de l'enfance et de la jeunesse de Marguerite. Le souvenir de sa mère transparait plus tard, dans les *Prisons*, lorsqu'elle évoque « un village est, que l'on surnomme Grez / Près de Paris, lieu rempli de regrets / Car là mourut Louise de Savoie ²⁰ ».

Marguerite savait que Louise de Savoie restait très catholique sur le plan religieux, et c'est sans doute par respect pour sa mère, par crainte des représailles peut-être aussi, qu'elle n'a publié avant sa mort aucune de ses œuvres spirituelles, qu'elle avait commencé à écrire de longues années avant 1530. Quelques mois après la mort de Louise, Simon Du Bois publie le *Miroir* à Alençon.

En 1530, Marguerite a trente-huit ans. Son aspect physique nous est connu par le magnifique portrait de Clouet, probablement peint en 1527, qui la représente « en majesté ». Femme de lettres et d'État, elle constitue alors une exception. Le monde qui l'entoure est patriarcal, et supporte mal l'idée qu'une femme soit plus savante que les hommes ou prenne part aux décisions politiques, même si elle est reine et sœur d'un roi. Pourtant Marguerite a eu une bonne instruction et reste convaincue que les filles doivent bénéficier des mêmes chances en ce domaine que les garçons. Autour de 1530, idées et lectures contribuent à renforcer les conceptions de Marguerite dans ce domaine.

Même si elle ne reste pas « luthérienne », la reine de Navarre admire beaucoup le Luther des débuts. Il souhaitait que soient créées des écoles de filles, où chaque jour un temps serait consacré à lire l'Écriture, en latin ou en allemand. Melanchthon veut faire aboutir ce programme, prescrit des écoles de filles avec des enseignantes et une scolarité d'un ou deux ans et une à deux heures de cours par jour. Cela nous paraît bien modeste, mais pratiquement rien n'existait. C'est en 1533 seulement qu'Elsa von Kaunitz met en place une école de ce type à Wittenberg.

Marguerite avait pu lire aussi, dans le *Livre des trois vertus* de Christine de Pisan, un programme d'éducation dans lequel l'auteure plaidait pour l'éducation des filles ; et sa *Cité des Dames* montrait une société féminine entièrement autonome, avec ses propres dirigeantes. En 1528, Baldassare Castiglione, dans *Il Corteggiano* (*Le Courtisan*) demande aux femmes d'avoir une certaine connaissance des lettres et des arts. Ces connaissances restent assez superficielles : elles sont d'abord mondaines. En 1529, deux livres importants vont plus loin sur le sujet de la transmission du savoir aux femmes, et leur place dans la société.

Cornelius Agrippa von Nettesheim, ancien médecin de Louise de Savoie passé au service de la « gouvernante » des Pays-Bas, publie *De nobilitate et praecellentia foemine sexus Declamatio*. L'ouvrage était terminé en 1509, mais était resté sous forme manuscrite. Agrippa y explique que la seule différence entre les hommes et les femmes est d'ordre anatomique ; ils sont égaux en ce qui concerne leurs capacités intellectuelles ou leurs aptitudes à agir. C'est Adam, et non Ève, qui est à l'origine du Péché originel.

²⁰ *Les Prisons*, Livre III, vers 2461 à 2463.

La même année 1529 est publié un *De institutione Foeminae christianae* dû à l'humaniste espagnol Juan Luis Vivès. Après une première édition, restreinte, en 1523, une seconde édition connaît un grand succès. Le texte en aura quarante au total, ainsi que des traductions dans les principales langues européennes. L'auteur estime que les femmes peuvent accéder comme les hommes à la sagesse, mais l'éducation qu'il propose pour les filles reste restreinte : comme ses contemporains, il pense que leur nature est inférieure, et il les met en garde contre un excès d'instruction, veut leur éviter la science, la philosophie, au profit de lectures plus modestes. Sa pensée est plus novatrice en ce qui concerne le mariage, qui est pour lui un acte essentiellement juridique, fondé sur des concessions réciproques et consenties librement. La pensée de Marguerite évoluera sur cette question, en particulier après le mariage de sa fille.

Même si l'on ne peut en avoir la preuve formelle, ces auteurs importants ont été lus par Marguerite : ouverte sur le monde, elle était informée des diverses parutions et bien placée pour y avoir accès. Elle s'inscrit dans l'évolution des idées en ce qui concerne la position de la femme dans la société au cœur du XVI^e siècle, et en fait la synthèse au cours du derniers tiers de sa vie.

La grande affaire de politique extérieure, au début des années 1530, est surtout la recherche d'alliances. L'une d'elles semble avoir été solidement conclue, avec l'Angleterre. François 1^{er} a promis, mais seulement de manière verbale, de plaider à Rome en faveur de l'annulation du mariage. Sur ce point, Marguerite est en désaccord complet avec son frère : elle ne peut cautionner l'annulation d'un mariage parfaitement légal, ni la bigamie désormais officielle d'Henry VIII. Sa position contre Ann Boleyn n'est d'ailleurs qu'une position de principe, et Marguerite n'hésite pas à envoyer près d'Ann un disciple de Luther en mauvaise posture, Nicolas de Bourbon, afin qu'elle le protège. Mais lorsque son frère et Henry VIII se rencontrent à Boulogne en 1532, Marguerite brille par son absence, et d'autant plus qu'Ann Boleyn figure à cette entrevue. François échoue d'ailleurs dans son rôle de médiation, puisque le pape excommunie le roi Tudor, décision qui provoque l'Acte de Suprématie (1534) et le schisme anglican. Entre la France et l'Angleterre, la paix et même une alliance assez fragile sont toutefois préservées.

En 1531, la confession d'Augsbourg précise et définit ce qu'est la foi luthérienne. La même année, quatre princes luthériens, Philippe de Hesse, ainsi que ceux de Saxe, de Anhalt et de Brunswick, s'allient à onze villes pour former la ligue de Smalkalde, directement dirigée contre l'empereur catholique. Par rapport à cela François 1^{er} envoie l'un de ses meilleurs diplomates, Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey, expliquer sur place comment doit se concevoir le soutien de la France. Il prend soin toutefois de ne laisser que le moins possible de traces écrites, d'accords formels. Son frère Jean, un ami de Marguerite, devient évêque de Paris en 1532.

Une démarche, gardée secrète le plus possible, a lieu près du gouvernement de Soliman le Magnifique, qui a l'ambition de s'emparer de Vienne. Contre la dynastie des Habsbourg le sultan utilise l'arme navale, mise au point par Kheir ed din Barberousse, un corsaire d'origine grecque converti à l'islam et qui a fait d'Alger une redoutable base navale. En 1519, les Barbaresques ont débarqué sur la côte provençale, pillé Hyères et massacré une partie de la population. Les pourparlers des agents du roi de France indignent la chrétienté.

Les rapports avec Rome semblent évoluer de manière positive. Le pape Clément VII, un Médicis, s'est montré plutôt favorable à Marguerite, que le roi a officiellement chargée de la réforme administrative des couvents franciscains. La

reine de Navarre essaie de s'acquitter au mieux de cette tâche délicate, et écrit au pape afin de lui demander conseil en 1531. Il serait anachronique de faire d'elle un « ministre des cultes » officieux, mais elle essaie de promouvoir la réforme conventuelle souhaitée par Rome. Les bons rapports avec le royaume de France sont concrétisés en octobre 1533, à Marseille, par le mariage de la nièce du pape Catherine (Catherine de Médicis) avec le deuxième fils du roi, Henri d'Orléans, futur Henri II. Mais Clément VII meurt en 1534 ; Paul III Farnèse, qui lui succède, est lui aussi favorable à la France et à Marguerite.

1534 : l'affaire des « placards » et ses conséquences

Les années 1533 et 1534 sont essentielles, tant dans la vie du royaume que dans celle de Marguerite. Elles mettent en cause son œuvre littéraire et ses idées religieuses.

La reine de Navarre protège en particulier un ecclésiastique originaire du Nord de la France, Gérard Roussel (1500-1550 ?). Ce personnage d'apparence frêle avait été invité à prêcher dans les paroisses de Meaux par Briçonnet en 1521. Il s'était fait remarquer par des prêches ardents, passionnés, qui attiraient les foules ; et on a vu qu'il était très connu aussi pour ses écrits, dont il ne reste rien. Briçonnet l'avait fait chanoine, mais, estimant qu'il allait trop loin, il l'avait finalement chassé en 1525. Marguerite le prend à son service : il remplace bientôt Michel d'Arande comme confesseur et aumônier. En 1530 il devient abbé de Clairac (Lot-et-Garonne aujourd'hui) et, en 1533, Marguerite lui demande de prêcher le Carême au Louvre, comme il l'avait fait avec succès en 1531 et 1532. François 1^{er} autorise cette prédication, qu'il avait déjà acceptée au cours des années précédentes. Sans doute est-il conscient des risques de tumulte, mais cette tolérance devrait rassurer les princes allemands qui ont formé la ligue de Smalkalde.

Lors du Carême, Roussel prêche quotidiennement avant la semaine sainte, devant un auditoire de plus en plus nombreux, peuple parisien et gens de la cour au premier rang desquels se tiennent Marguerite et son époux. Près de cinq mille personnes se pressent au Louvre pour entendre sa parole enflammée, à la grande indignation de Bédac et de ses amis qui essaient de leur côté de rallier les curés des paroisses de Paris.

Après les fêtes de Pâques, la faculté de théologie a décidé de consigner par écrit toutes les propositions hérétiques, ou soi-disant telles, que Roussel aurait proférées pendant le carême. Au cours du mois de mai apparaissent à Paris des affiches, ou « placards », dénonçant les hérétiques. Le roi de Navarre s'estime insulté par le contenu de certains de ces placards, et le dit à François 1^{er}. En guise de réponse, le roi frappe les deux partis en présence : Roussel est interdit de sermon, et une procédure est mise en route à son encontre ; Bédac et ses amis sont chassés de Paris, et devront résider à une distance d'au moins 80 km de la capitale.

Gérard Roussel conserve l'entière protection de Marguerite, qui affirme qu'il n'est en rien hérétique, le connaissant depuis la dissolution du Cénacle (1525). Elle cherche à obtenir l'appui de Montmorency, et des milieux universitaires acquis à l'humanisme. Les lecteurs royaux, mais aussi de nombreux maîtres et étudiants, en particulier en Arts et en Médecine, soutiennent Roussel. Les juges finissent d'ailleurs par conclure que celui-ci n'a tenu aucun propos hérétique. Blessés dans leur orgueil, les partisans de la théologie scolastique désavoués vont se retourner contre la protectrice de Roussel. Alors que le roi se trouve à Marseille pour le mariage de Catherine de Médicis et d'Henri d'Orléans, une sottise représente une fileuse, tombée

sous l'emprise d'une Mégère qui ressemble fort à Roussel, se mettre à prêcher un Évangile ridiculement faux. Marguerite ne parvient pas à faire arrêter les responsables de cette mise en scène, tandis que des actes de vandalisme sont perpétrés dans ses propriétés normandes, celles qu'elle tient de la famille d'Alençon.

Les amis de Noël Béda ont trouvé un autre moyen, moins grossier, de porter atteinte à la sœur du roi. Ils apprennent qu'elle vient de rééditer le *Miroir de l'âme pécheresse*, pieux poème difficile à condamner mais auquel sont ajoutés plusieurs écrits dont un psaume traduit par Marot, qui est plus que suspect. La faculté de théologie inscrit donc le *Miroir* sur la liste des ouvrages interdits. On est déjà en 1532, année qui verra le *Pantagruel* rejoindre cette liste, officiellement pour « obscénité ».

Lorsque François 1^{er} apprend cette nouvelle, il entre dans une colère qui préfigure celle de l'année 1534, car les théologiens s'en prennent directement à la famille royale. Le roi ordonne à la Sorbonne de s'expliquer. Cette fois l'université, comme les parlementaires avant elle, tremble face à la colère du roi.

Les explications sont laborieuses ; très peu, parmi les responsables présents, ont lu le *Miroir de l'âme pécheresse* dont certains même ne soupçonnaient pas l'existence quelques jours plus tôt. Et les théologiens s'empêchent dans des explications qui ne font qu'aggraver les choses. L'auteur du *Miroir* n'aurait négligé qu'un point, la demande préalable d'autorisation d'imprimer. La colère de François 1^{er} éclate : un membre de la famille royale demander des autorisations !

La Sorbonne se confond en excuses, et le groupe qui entoure Béda est pris à partie par le recteur Nicolas Cop, d'ailleurs plutôt favorable aux humanistes. Après examen plus approfondi, la faute retombe sur Leclerc, curé de Saint-André-des-Arts. C'est lui qui a pris la décision de faire interdire l'ouvrage, bien que le texte lui-même ne soit pas en cause : c'est en fin de compte l'imprimeur Augereau, établi rue Saint-Jacques, qui a négligé de demander l'autorisation à la Sorbonne. La cause de la reine de Navarre est défendue au cours de toute cette procédure par Guillaume Petit, un dominicain, ancien confesseur du roi et resté proche de Marguerite. La faculté de théologie a réussi éviter les foudres royales en désignant des lampistes ; l'imprimeur Antoine Augereau sera jugé par le Parlement après l'affaire des Placards en décembre 1534 puis bel et bien pendu et brûlé place Maubert. Augereau se situait dans la lignée des grands imprimeurs des débuts ; Il avait été l'un des premiers graveurs de caractères, et les siens auraient inspiré Claude Garamond.

Cet épisode correspond à un échec cuisant pour les théologiens de la Sorbonne (on ne parle pas encore de parti « dévot »), qui cherchent désormais à prendre leur revanche et reprochent silencieusement au roi d'être trop tolérant par rapport aux réformistes. Mais ils savent que Marguerite est intouchable, surtout lorsque le roi est présent.

Au début de l'année 1534, l'université prépare sa rentrée et la tradition veut que le recteur fasse à cette occasion un discours solennel. Nicolas Cop, accaparé par diverses obligations, souhaite faire rédiger ce discours par l'un de ses meilleurs étudiants. Jean Calvin, dont le nom latinisé plus tard en Calvinus donnera la forme Calvin, en est chargé. Il met au point un texte teinté d'humanisme irénique, qui provoque la colère de Béda et de ses amis, si bien que les responsables du discours préfèrent s'enfuir : Cop à Bâle, Calvin à Nérac où les terres de Marguerite font déjà figure d'asile pour les humanistes persécutés.

Tour à tour, le roi ménage ou bouscule réformistes et intransigeants. Il reste de toutes façons attaché à certains dogmes religieux traditionnels, comme la dévotion à la Vierge. Il l'a montré en 1528 lors de la mutilation de statuettes à Paris, et Marguerite suit son exemple. Mais il sait aussi faire évoluer son attitude en fonction des intérêts politiques du moment. Au début de 1534 il rencontre Philippe de Hesse, instigateur en grande partie et porte-parole de la Ligue de Smalkalde. François 1^{er} a besoin de conserver de bons rapports avec les princes allemands luthériens, ce qui signifie la tolérance en France à l'égard de tous les réformistes, du moins tant qu'ils ne vont pas à l'encontre de la foi catholique royale. Marguerite souhaiterait que son frère aille plus loin, qu'il rencontre Melancthon, luthérien très modéré et pacifiste, sans doute plus que Luther. Le roi n'en fera rien, estimant que ce serait s'engager trop ouvertement dans le sens du protestantisme. En revanche il fait plaisir à Marguerite en libérant Gérard Roussel, qui part en direction du royaume de Navarre et qui deviendra grâce à la reine évêque d'Oloron en 1536. Le roi veut aussi apaiser les théologiens, et fait bénéficier Noël Beda de sa grâce : celui-ci peut revenir à Paris. Ce jeu de bascule est toutefois contrarié par le parti humaniste désireux de mettre un terme à l'activité néfaste de Beda. La correspondance du théologien est examinée à la loupe, et on y relève suffisamment de propos malveillants à l'encontre de gens proches du roi pour évoquer le crime de lèse-majesté. Un procès est intenté contre Beda ; condamné à l'amende honorable, il est fouetté et définitivement exilé au Mont Saint-Michel, où il reste jusqu'à sa mort, en 1537.

Lorsque arrive l'automne, Rome a un nouveau pape en la personne d'Alexandre Farnèse qui devient Paul III. Ce pape aristocrate et très cultivé est cardinal depuis 1493 ; très représentatif des abus de la hiérarchie catholique à la Renaissance, il est aussi fin diplomate et connu pour ses sympathies humanistes. Il écrit à Marguerite, se montre bienveillant par rapport à son œuvre et à ses idées, partage ses espoirs de paix, et semble même chercher l'entente avec les luthériens. On parlerait aujourd'hui d'œcuménisme. Marguerite a l'impression que Rome peut partager ses conceptions.

Mais tout va changer au cours de la nuit du 17 au 18 octobre. Divers individus apposent dans les villes de Paris, Rouen, Orléans, Blois, Tours et Amboise des affiches ou « placards » qui provoquent le scandale et surtout la colère du roi. Ces affiches stigmatisent les « horribles, grands et insupportables abus de la messe papale, inventée directement contre la Sainte Cène de Notre Seigneur le seul médiateur et sauveur Jésus-Christ ». Les placards ne contiennent rien de bien nouveau, mais leur ton est violent ; c'est une attaque contre l'Eucharistie et la transsubstantiation, et surtout un affront à la foi catholique du roi. Le texte nie la Présence réelle et tourne en ridicule le rite catholique de la messe : « il ne peut se faire qu'un homme de vingt ou trente ans soit caché en un morceau de pâte ». Les placards ont une tonalité sacramentaire plus que luthérienne, et ils vont mettre fin à tous les espoirs de réconciliation.

La personne du roi est touchée : on a déposé des placards au château d'Amboise, où se trouve la cour, et jusque sur la porte de la chambre de François 1^{er}, ainsi que dans son drageoir. Cet affichage la même nuit, en plusieurs villes et dans les appartements royaux, suppose un réseau de complicités, une préparation, du matériel aussi puisque les placards sont imprimés. Cela sous-entend la participation de gens appartenant à la Maison du roi, ou très proches d'eux. L'enquête diligentée alors, puis les travaux des historiens, ont révélé que les placards ont été rédigés par Antoine Marcourt, pasteur réformé de Neuchâtel mais d'origine picarde qui les a fait imprimer par Pierre Vingle. Marcourt est un réfugié français qui a suivi Farel et est adepte de Zwingli.

La réaction de François 1^{er} est violente, et d'autant plus qu'il traduit cette manifestation en crime de lèse-majesté. Il affirme publiquement sa foi catholique et ordonne au Parlement de mener des enquêtes ; pendant plusieurs mois les arrestations se multiplient. On promet 200 écus à qui dénoncera les coupables. Le 21 janvier 1535 une grande procession expiatoire regroupe les fidèles de toutes les paroisses de Paris, portant les châsses de saint Marcel et sainte Geneviève pour aller à Saint-Germain l'Auxerrois où attend le roi. Après la messe à Notre-Dame, François 1^{er} s'adresse au Conseil de ville : « Je veux que lesdites erreurs soient chassées de mon royaume, et n'en veux aucuns excuser, en sorte que si un des bras de mon corps était infecté de cette farine je le voudrais couper... ». Ce même jour six suspects montent sur le bûcher, dont Étienne de La Forge, un ami de Calvin, et Antoine Augereau ; au total Paris comptera une trentaine de condamnés qui périront de cette manière. Plusieurs amis de Marguerite sont inquiétés, et en particulier Clément Marot qui se réfugie à Nérac puis estime plus sûr de quitter le royaume pour gagner Ferrare, désormais la capitale de Renée de France. Dans une lettre qu'elle écrit deux ans plus tard à Montmorency, Marguerite révèle qu'elle a payé le voyage de Marot et ajoute qu'il travaille à une histoire du règne de François 1^{er}, dont on ne sait rien par ailleurs. Calvin de son côté gagne Strasbourg puis Bâle où il publiera l'*Institution de la religion chrétienne* pour convaincre le roi du loyalisme des réformés et du bien-fondé de leurs convictions. Dans les jours qui ont suivi le 18 octobre, on avait même parlé d'arrêter tous les Allemands, et le malheureux Gérard Roussel avait été tout de suite jeté en prison ; il est défendu sans relâche par Marguerite, de même que Pierre Caroli.

Le 13 janvier le roi va jusqu'à interdire l'usage de l'imprimerie et fermer les librairies pour ralentir le développement des idées réformées, mais cette mesure extrême n'est pas appliquée, en partie grâce à l'inertie volontaire du Parlement. Mais tous les livres sont soumis à examen par une commission de membres du Parlement, la « chambre ardente ».

Ensuite, la colère de François 1^{er} se calme assez vite. Mais les princes allemands restent inquiets, et Guillaume Du Bellay doit s'employer à les persuader que tous ceux qui ont péri sur les bûchers étaient des anabaptistes ou des révoltés, bref de mauvais sujets. Le pape Paul III lui-même demande au roi de France davantage de modération. Et puis il y a l'influence de Marguerite, réelle mais difficile à mesurer. Le 29 juillet 1535 l'édit de Coucy prononce l'amnistie générale. Cet édit sera rapporté en 1538 mais le roi ne prendra de mesures draconiennes à l'égard des hérétiques que trois ans plus tard, en 1539. Pourtant l'année 1534 a transformé l'ambiance générale du royaume.

Les conséquences de cette crise politique et religieuse font évoluer la vie de Marguerite, amenée à se replier sur ses propres terres du royaume de Navarre. Après 1534, et jusqu'à sa mort, elle réside de plus en plus dans ces régions qui correspondent au sud-ouest de la France actuelle, et qu'elle apprend à connaître et à aimer.

Marguerite reine de Navarre

Marguerite et son mari ont quitté Paris alors que commence à sévir la répression antiprotestante. Ils passent dans leur royaume la fin de l'année 1534 puis l'essentiel de 1535. De cette façon le couple royal échappe au mécontentement qui aurait pu naître d'une trop grande proximité avec le roi de France : les Navarre affirment de cette façon qu'ils ne sont liés en aucune manière aux mesures antiprotestantes.

De son côté, François semble bien les inviter à prendre le chemin de leurs États, et quitter la ville de Paris livrée à la répression. Leur présence à Paris serait incongrue, alors qu'ils ne sont pas en parfaite harmonie avec l'orthodoxie qui doit désormais y régner. Tous deux partent donc vers le Sud-Ouest. Le roi de Navarre passe en Languedoc le printemps, puis se rend à Foix, dans son royaume, où il réunit ses propres États. En juillet, Marguerite et lui sont accueillis par la ville de Toulouse. Sur le plan matériel, les choses se présentent bien car au début de la nouvelle année, François 1^{er} a confirmé à Henri le gouvernement des États du Midi, ainsi que la ferme des greniers à sel de Normandie.

À Nérac, Marguerite a été appelée au chevet de Lefèvre d'Étaples, qui sent venir sa fin. Il atteint quatre-vingt-cinq ans, âge plus que vénérable au XVI^e siècle, et confie à la reine qu'il n'a pas assez fait pour la propagation de l'Évangile. Avant de mourir il institue Marguerite sa légataire universelle. Acte symbolique : le vieillard ne possède pratiquement rien, mais transmet à la reine de Navarre l'héritage spirituel du premier humanisme, celui qui se refuse à choisir entre la Réforme et le catholicisme. Lefèvre meurt dans les premiers mois de 1536, année qui voit s'éteindre également Érasme.

Passé et Présent du royaume de Navarre

La famille des Albret trouve ses origines dans l'actuel département des Landes, où se trouvait une ville d'Albret, devenue Labrit. Peu de villes importantes dans ce noyau initial : Tartas plus au sud, Nérac près d'Agen et de la Garonne. Il faut attendre 1424 pour que Jean II d'Albret, par mariage avec l'héritière de la Maison de Foix, reçoive en dot la vicomté de Béarn et le royaume de Navarre ainsi que le comté de Foix, correspondant à peu près à la voie de passage partant du col de Puymorens et suivant la vallée de l'Ariège.

Le Béarn est alors le plus vivant de ces petits ensembles politiques formés au pied des Pyrénées, dont les moteurs économiques sont la route transpyrénéenne et le contact entre plaine et montagne. La grande voie de communication du Béarn est la route vers l'Espagne par le col du Somport. Cet État béarnais s'est formé au niveau de la vallée du gave de Pau, là où s'était établie à l'époque romaine Beneharnum, remplacée par Lescar. Sur le plan géographique s'étend là un petit bassin à l'agriculture variée, mêlant pâturages, champs et vignes, dans un paysage accidenté aux nombreuses eaux courantes. Au sud se dresse la barrière pyrénéenne, tandis qu'au nord les landes de Pontlong font office de pâturages d'hiver pour les troupeaux. Au confluent des gaves de Pau et d'Oloron vient s'établir Orthez, à proximité du sel de Salies-de-Béarn. A la fin du Moyen-Âge le Béarn apparaît comme un État encore féodal, petit mais solide et à l'indépendance affirmée. D'ailleurs, le Béarn ne reconnaît l'autorité d'aucun souverain étranger : lorsque Louis XI vient à Orthez en

1462, il estime être en dehors des pays qui lui sont soumis et refuse de signer aucun document officiel durant son séjour.

À cheval sur les Pyrénées, la Navarre est un autre petit État composé depuis ses origines par les pays conquis sur l'Espagne musulmane par Charlemagne : ces régions s'étendent jusqu'à l'Èbre, et la Navarre porte le titre de royaume. Le cœur de l'ensemble est la grande ville de Pampelune, mais la Navarre déborde sur le versant français de la chaîne pyrénéenne. C'est là la Basse-Navarre, dont la capitale Saint Jean-Pied-de-Port contrôle l'accès à la passe de Roncevaux, et constitue une étape essentielle des pèlerins de Compostelle.

Cet État s'est développé à partir d'une politique de mariages. Il est passé dans l'orbite du royaume de France par le comte Thibaut de Champagne, puis en 1273 échoit à Philippe le Bel, premier roi de France à avoir utilisé aussi le titre de roi de Navarre. Après quoi Jeanne, petite-fille de Philippe le Bel, transmet la Navarre à son mari Philippe d'Évreux. Le royaume, toujours par mariage, échoit ensuite aux familles d'Aragon, de Foix, d'Albret enfin en 1484. A la fin du XVe siècle, les Albret sont en quelque sorte les portiers des Pyrénées occidentales, dont ils détiennent les passes essentielles, Roncevaux et le Somport. Mais le destin de la Navarre bascule lorsque, en 1512, Ferdinand d'Aragon occupe toute la Haute Navarre, partie située au sud des Pyrénées et de loin la plus importante de l'ensemble. La plus grande partie de ce pays se trouve désormais sous le contrôle de l'Espagne, et la famille d'Albret gardera parmi ses principales préoccupations la reconstitution du royaume originel.

Les œuvres caritatives de la reine

Au cours des années 1535-1540, Marguerite est installée dans son royaume où elle multiplie les œuvres de charité, œuvres qui lui tiennent à cœur mais dont elle n'attend pas de récompenses dans l'au-delà. Ces œuvres concernent d'abord ce que l'on appellerait aujourd'hui la santé et l'assistance publiques. Ses essais dans ce domaine ont d'abord concerné son premier domaine, Alençon. Elle avait fait là une fondation hospitalière qui n'est pas administrée comme elle l'aurait voulu. Elle tente de remettre de l'ordre sur place. D'autres efforts en ce sens sont faits à Lyon, où elle soutient de ses deniers l'Aumône générale, et à Paris, où elle est à l'origine du futur hôpital des Enfants malades. Enfin, dans son propre royaume, elle modernise l'hôpital de Rodez.

L'action de Marguerite a été multiforme, et s'est exercée en plusieurs endroits en fonction des circonstances. Elle est assez malaisée à saisir, et se développe surtout après qu'elle soit devenue reine de Navarre.

L'une de ses actions concerne les « enfants rouges » de Paris. Au début du XVIe siècle, de nombreux enfants orphelins se trouvent logés dans un local particulier de l'Hôtel-Dieu de Paris. Le terme d'« orphelinat » ne date que du XIXe siècle, et, en ce qui concerne les siècles précédents, l'appellation d'« orphelin » est réservée à un enfant issu d'un mariage légitime. Les autres, les enfants trouvés par exemple, sont considérés comme « bâtards » et sans nom. Entassés dans les hôpitaux comme les malades, les mendiants, les vieillards sans ressources ni famille, ils étaient victimes de l'insalubrité générant diverses maladies, et beaucoup d'entre eux mouraient très rapidement.

François 1^{er}, à la demande de sa sœur, décide d'acheter une maison indépendante pour y loger des orphelins de l'Hôtel Dieu : donc, un orphelinat avant la lettre. Le

trésorier de l'épargne, alors Guillaume Prud'homme nommé depuis 1525 en remplacement de Babou, fournit, le 31 janvier 1535, une somme de 3600 livres tournois à Robert de Beauvais qui est lui-même chargé de trouver l'immeuble en question. L'achat est financé par une taxe sur les usuriers.

Le président des comptes Jean Briçonnet, frère aîné de l'ancien directeur de Marguerite, achète cette maison rue de la Porte au Foin près de l'enclos du Temple, pour 1250 livres. En attendant, les enfants avaient déjà été logés à la campagne, au-delà des murs de Paris. Ils entrent dans leur nouvel hôpital en décembre, puis l'achat est ratifié par le roi en janvier 1536.

C'est donc dans le quartier du Marais qu'est fondé cet hôpital destiné à accueillir les enfants de l'Hôtel-Dieu orphelins de père et mère, nés en dehors de Paris et de ses faubourgs. Ceux qui sont nés à Paris sont désormais pris en charge à l'hôpital du Saint-Esprit, tandis que les doyens, chanoines et chapitres étaient chargés d'accueillir les bâtards abandonnés. Leur uniforme est de couleur rouge, alors symbole de charité chrétienne ; par la suite, les Parisiens les appelleront les « enfants rouges ». De leur côté, les « enfants bleus » de l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis, seront logés là pour y apprendre un métier. Cet orphelinat ne fermera ses portes qu'en 1772, et ses pensionnaires seront alors transférés aux Enfants-trouvés, sur l'île de la Cité. Construite lors de l'édification de l'hôpital, la chapelle des Enfants-rouges comportait deux vitraux représentant pour l'un le Christ accueillant les enfants apportés par leur mère, et pour l'autre le roi et sa sœur caressant les petits enfants accueillis. Plusieurs des personnages qui avaient participé à cette fondation ont été inhumés dans la chapelle, dont le conseiller au Parlement Jean Briçonnet et le trésorier général Nicolas Beauclerc.

Marguerite en guerre contre Charles Quint

Leur long voyage terminé, les souverains de Navarre traversent la France en diagonale, de Rodez à Dijon où se trouve alors François 1^{er}. On est à la fin du mois de juillet 1535, et le 16 de ce mois le roi a mis fin à la période de persécution par l'édit de Coucy. La présence de Marguerite, quelques jours plus tard, semble cautionner et remercier cet acte d'apaisement. Elle retrouve près de son frère, au cours de l'été, sa place de conseillère officieuse. Elle reçoit des diplomates et siège au Conseil du roi, alors que son mari n'y a pas accès. En apparence le roi de France semble apprécier son beau-frère, le traite avec bienveillance et familiarité, mais en réalité il se méfie de lui et de ses ambitions irréflechies. L'avenir montrera qu'il n'a pas tort.

François 1^{er} s'est rapproché de ceux qui sont favorables à la reprise des hostilités, l'amiral Chabot de Brion et les Du Bellay, et d'autant plus que le vieux chancelier Duprat, très pondéré, disparaît en juillet 1535. Le roi rêve toujours de reprendre le Milanais, tandis que l'empereur n'a en tête que la Bourgogne, patrimoine des Habsbourg. La reprise des hostilités aura lieu, c'est désormais un fait acquis : on attend le moment favorable et un prétexte quelconque. François 1^{er} s'est installé précisément en Bourgogne, à Dijon, pour narguer son rival et mettre au point le recrutement d'une armée. Bien avant Louvois il a pensé à une sorte de conscription pour lever dans chaque province des armées composées de conscrits qui seraient

encadrés par la noblesse régionale : une ordonnance en ce sens a été prise dès le 24 juillet 1534. Le dispositif est décrit dans les *Mémoires* de Du Bellay. Les soldats percevraient une solde, auraient la possibilité d'un avancement, et même des uniformes provinciaux. Mais cette conscription ne donne pas le quart de ce que l'on attend, et le roi doit enrôler des mercenaires comme à l'accoutumée.

Le prétexte pour reprendre les hostilités arrive le 1^{er} novembre 1535, lorsque meurt à Milan Francisco, le dernier des Sforza. François 1^{er} demande le duché, sans plus attendre, pour Henri d'Orléans. Charles Quint ne serait d'accord que pour l'offrir au troisième des fils du roi, François. Encore faudrait-il qu'il épouse la veuve de Sforza, Christine de Danemark, qui n'a alors que quatorze ans. François 1^{er} refuse, provoquant le courroux de l'empereur qui fait un long discours devant le pape Paul III, et rappelle à cette occasion tout ce qui l'oppose au roi de France, ami des protestants et du Sultan. Toutefois Charles Quint ne se décide pas encore à reprendre les armes.

Du côté français le projet d'invasion de la Savoie et du nord de l'Italie semble quand même se préciser, et le roi décide d'agir. C'est pour cette raison qu'il emmène la cour à Lyon, traditionnelle base de départ vers ces pays, en janvier 1536. Marguerite va nouer dans cette ville d'importants contacts spirituels et littéraires ; nous y reviendrons plus loin. Rapidement Chabot de Brion et quarante mille hommes envahissent la Bresse, puis la Savoie et le Piémont occupés en mars. Ils s'arrêtent aux frontières du duché de Milan, sur l'ordre de François 1^{er} qui pense qu'il est toujours possible d'obtenir ce duché par des négociations. Ces régions seront occupées et administrées par la France jusqu'au traité du Cateau-Cambrésis, en 1559. Charles II de Savoie, qui est dans cette affaire le grand perdant, ne conserve que le Comté de Nice.

La troisième guerre contre Charles Quint commence officiellement le 2 juin 1536, lorsque l'ambassadeur impérial est renvoyé de France. Cette guerre ne comporte pas de véritable victoire, et l'arrêt des combats a lieu faute d'argent, de part et d'autre. Elle ne comporte pas non plus de traité de paix : une trêve de dix ans est mise en place, qui durera beaucoup moins.

Montmorency, qui est promu lieutenant du roi puis deviendra connétable après cette campagne, protège les arrières au début des opérations. Établi à Avignon, il pratique en Provence la politique de la « terre brûlée », détruisant les récoltes, coupant les arbres, déplaçant les troupeaux, empoisonnant l'eau des puits. Charles Quint envahit la Provence au cours de l'été. Il est appuyé sur terre par Antonio de Leyva qui reprend aux Français le Piémont et par le comte de Nassau qui pénètre en Picardie ; et sur mer par les galères d'Andrea Doria, qui essaient, mais en vain, de s'emparer du port de Marseille.

De son côté Henri de Navarre est parti en Guyenne, pour lever des troupes lui aussi. Marguerite l'explique dans une lettre à Madame de Châtillon ; elle l'accompagne jusqu'à Tournon, puis descend le Rhône seule et plus lentement, inspectant les défenses des villes, et passant même en revue leurs troupes. Elle écrit aussi à Montmorency, pour décrire les garnisons. Sa dame d'honneur et confidente est désormais la sénéchale du Poitou, Louise de Daillon, la grand-mère de Brantôme, qui vient de succéder à Madame de Châtillon, et qui tombe malade d'épuisement en raison des longues chevauchées faites quotidiennement pour voir telle ou telle place. Enfin Marguerite arrive dans le Comtat Venaissin alors que les Impériaux sont en Provence, l'empereur à leur tête. Du bourg de Montfrin, entre Beaucaire et Avignon, elle écrit au roi son frère, le félicitant pour ses camps fortifiés et faisant l'éloge de

Montmorency. Elle se compare à Pantasilée, reine des Amazones au siège de Troie, très à la mode au XVI^e siècle²¹.

Le 10 août, le souverain Habsbourg est entré à Aix, où il se fait couronner « roi d'Arles ». Et ce même jour survient un événement dramatique pour les Valois : la mort du dauphin François à Tournon, probablement due à une congestion pulmonaire car il avait bu de l'eau froide après une partie de paume. On soupçonne un empoisonnement : son écuyer, Sébastien de Montecuculli, qui avait joué contre lui, est soumis à la « question ». Sous la torture, il avoue que le poison lui aurait été donné par deux généraux de l'empereur. Mais que valent ces aveux ? Toujours est-il que Montecuculli sera écartelé à Lyon en octobre. Autour de Marguerite, on reste persuadé que Charles Quint est à l'origine de l'empoisonnement, qui fait de Henri d'Orléans le dauphin du royaume. Et comme toujours lors des drames familiaux, Marguerite se rapproche de son frère et vient le retrouver à Valence.

L'armée impériale, en Provence dans une campagne dévastée pendant un été torride, souffre terriblement de la soif et de la faim. La dysenterie se déclare, les soldats ayant mangé des fruits verts. Les paysans réfugiés dans les montagnes massacrent les détachements isolés. Les effectifs ont diminué de moitié à la mi-septembre, et Charles Quint lui-même se trouve finalement contraint à la retraite. Il se replie en direction de l'Italie, tandis que François 1^{er} et Henri de Navarre vont féliciter Marseille de sa résistance aux galères d'Andrea Doria. En Picardie, le comte de Nassau n'a pas été plus heureux : Péronne a résisté plus d'un mois avant l'arrivée des renforts. En septembre les Impériaux repartent vers les Pays-Bas.

Durant le mois d'août, Marguerite, de son côté, avait continué à visiter les villes hâtivement fortifiées de la vallée du Rhône, Valence puis Tarascon et surtout Avignon où elle arrive le 20 août. Montmorency organise pour elle un défilé des troupes ; elle écrit à son frère une lettre élogieuse sur le grand-maître de France. Puis, en automne, elle repasse à Lyon où elle assiste à l'exécution de Montecuculli.

Les combats sont interrompus, sans qu'il ait été question de trêve, et encore moins de paix. Mais les belligérants se trouvent contraints à l'inaction, en raison des conditions climatiques et surtout, de part et d'autre, du manque d'argent.

Le mois de janvier 1537 voit Marguerite au château de Blois s'intéresser de nouveau à la diplomatie et aux affaires internationales, alors que sa nièce Madeleine a été mariée au roi d'Écosse, Jacques V. Mais cette période de calme est de courte durée. Les deux souverains réussissent à trouver des moyens financiers, par des emprunts et un alourdissement du brevet de la taille en ce qui concerne la France. Au printemps les hostilités reprennent, essentiellement en Italie du nord où Montmorency réoccupe la totalité du Piémont. Le roi vient le rejoindre après avoir partagé la lieutenance générale et le gouvernement du royaume entre son beau-frère Henri et son fils Charles qui est désormais duc d'Orléans. Une trêve est conclue à la fin de 1537 à Monzon, en Aragon ; puis à Moulins, ancienne capitale du duché de Bourbon, Montmorency reçoit l'épée de connétable. On s'oriente ensuite vers une paix pour laquelle des pourparlers se tiennent à Leucate. C'est alors le pape Paul III qui décide de prendre les choses en main en proposant une entrevue à Nice sous sa propre autorité. Les deux souverains sont présents à Nice, Marguerite également. Mais ils refusent tous deux de se rencontrer, et c'est Paul III qui doit aller de l'hôtel où se trouve François à la galère de Charles. La paix est finalement signée, pour dix ans ;

²¹ *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* publiées par F. Génin, 1841 ; document 127. Pantasilée se trouve en particulier dans *Amadis*. Elle est représentée sur la façade occidentale du Louvre.

elle n'en durera que six. Aux termes de la paix de Nice, la France conserve la Bresse et la plus grande partie de la Savoie.

L'état d'esprit des deux rivaux semble avoir passablement évolué au début de l'été 1538, lorsqu'ils se retrouvent à Aigues-Mortes, pour une rencontre qui semble être de réconciliation. Marguerite est présente, une fois de plus ; l'empereur et le roi ont fait des efforts, au point de se jurer une amitié éternelle à la stupéfaction de l'assistance. Les revendications et les griefs habituels reviendront vite ; pourtant la détente débouche sur un événement concret, car François autorise Charles à traverser le royaume de France pour châtier la révolte de la ville de Gand. Charles préfère cette route au voyage maritime dans le golfe de Gascogne et la Manche à cause des corsaires anglais. Arrivé en France à la fin de novembre 1539, l'empereur est accompagné tout le long de la route. Montmorency, le Dauphin Henri et François 1^{er} lui-même se sont occupé des préparatifs : les villes de Bordeaux puis Poitiers donnent des « entrées », et le cortège rejoint la cour et le roi à Loches. Les deux souverains cheminent alors de concert au long du Val de Loire où l'empereur est invité dans les résidences royales à Amboise, Blois, Orléans, Fontainebleau où ils passent Noël. Le 31 décembre, Marguerite participe au dîner de gala en compagnie de l'empereur, du roi et de la reine Éléonore. Le 1^{er} janvier 1540 le cortège entre à Paris. Les deux souverains prendront la route des Pays-Bas par Saint-Denis, puis Chantilly où Montmorency reçoit les deux monarques, et enfin Saint-Quentin où l'on se sépare. L'entente a eu lieu contre les bourgeois et le petit peuple de Gand, rudement châtiés par l'empereur. Comme il l'avait promis, François n'a pas parlé des affaires d'Italie. Elles reviendront plus tard ; en attendant, le roi doit affronter une affaire délicate à laquelle sa sœur se trouve mêlée, celle du « complot » d'Henri de Navarre.

Le complot de Navarre

Lorsqu'il a épousé Marguerite, Henri d'Albret comptait sur l'aide de François 1^{er} pour récupérer la Navarre espagnole, et agrandir ainsi son petit royaume, ou, dans son esprit, lui restituer l'héritage annexé par Ferdinand d'Aragon sous le règne de Louis XII. Cette restitution, qui correspondait à toute la région de Pampelune, semblait aller dans le sens des intérêts français, opposés à ceux des Habsbourg. François avait, semble-t-il, fait des promesses en ce sens, verbalement il est vrai.

En effet les choses n'étaient pas si simples. Au départ, les seigneurs d'Albret étaient vassaux du roi d'Angleterre et avaient un fief situé entre Agen et Bazas. Puis ils avaient agrandi leur domaine : comté de Périgord, de Castres ; Castelmoron ; vicomté de Béarn ; comtés de Foix et Bigorre s'étaient ajoutés à la Navarre, réduite à sa partie française par l'annexion de Ferdinand qui leur laissait toutefois le titre de roi. S'agrandissant, la Navarre pouvait devenir l'équivalent de la Savoie entre France et Espagne, un royaume d'importance non négligeable et qui aurait pu jouer un rôle diplomatique essentiel en s'alliant tantôt à l'Espagne et tantôt à la France. Voyant cela, l'Angleterre aurait pu être tentée d'y reprendre de l'influence. En tant que roi de France, François n'avait pas envie de laisser à ses descendants un tel héritage. Sans compter que, en dépit de Marguerite, l'opinion qu'il avait de son beau-frère était passablement nuancée.

En 1529, lors de la Paix des Dames, Henri pense que le moment est venu pour lui de récupérer l'ensemble de son royaume. Mais la Navarre reste dans les possessions

des Habsbourg, sans même qu'il en ait été question lors des pourparlers. Ce qui amène les époux Albret à rester sur leurs terres en 1530, pour que François comprenne qu'ils sont mécontents. Quelques années plus tard, en 1536, le sort des armes place le roi de France en position de force ; ce serait le moment d'exiger le retour des terres prises indûment. Mais François ne parle toujours pas de la Navarre.

Henri prend donc la décision d'agir sans son beau-frère, et même d'agir sans lui en toucher un mot. Il écrit directement à l'empereur pour lui demander la restitution de la partie espagnole de son royaume. Une telle prétention, qui est bien digne d'Henri d'Albret, peut sembler inconséquente, sinon ridicule. Face à Charles Quint, le roi de Navarre n'est pas de taille à exiger la restitution de ses terres. Mais curieusement l'empereur ne répond pas de manière défavorable : il a compris qu'il pouvait, par ce biais, ruiner toute forme de confiance entre François et son beau-frère, et même discréditer Marguerite. Plusieurs lettres sont échangées, par l'intermédiaire de courriers. On ne sait pas si les services de renseignement du roi ont eu vent de la chose, mais c'est probable. De toutes façons Charles Quint ne promet rien, il reste évasif.

Le « complot de Navarre » se borne à cet échange de lettres. En février 1537 Henri de Navarre change de tactique, et se décide à parler ouvertement à son beau-frère. Le petit roi est alors reçu par Montmorency, au château de Chantilly que ce dernier vient de faire construire. Henri parle haut, veut qu'on lui fasse droit. François reste pondéré et répond qu'il y travaille. Ce qui est faux, car après le traité de Madrid il avait écrit à François de Tournon qu'il ne souhaitait pas la réunification de la Navarre. Lors des pourparlers de paix, en 1537, il n'est toujours pas question de la Navarre espagnole. Henri s'emporte. François propose alors de lui confier une armée. Henri comprend alors le piège : s'il y avait une guerre en bonne et due forme, les Espagnols l'emporteraient inévitablement et en représailles prendraient la Navarre française : Henri ne serait plus roi du tout. Au cours des mois suivants, c'est Marguerite qui poursuit seule la négociation avec son frère ; ce dernier continue à promettre, mais à Leucate lors des discussions avec les représentants impériaux, puis avec ceux du pape Paul III, il est question de beaucoup de choses mais pas de la Navarre. Marguerite finit par comprendre et refuse de poursuivre ces discussions inutiles. Henri, lui, ne comprend toujours pas et cherche, de nouveau, à s'entendre avec les Impériaux sans passer par le roi de France.

François se trouve alors obligé d'agir face à ce qui ressemble de plus en plus à une trahison. Pense-t-il que sa sœur le trahit ? certainement pas : le sentiment qui les unit inclut une totale confiance. En revanche, il peut penser qu'elle se trouve victime des abus de son mari. Il ne faut pas oublier que, dans l'esprit du XVI^e siècle, elle lui est soumise. Le roi décide donc de faire pression sur la fille de Marguerite, Jeanne. Celle-ci se trouve au château d'Alençon, où sa mère ne va d'ailleurs pas souvent : les liens semblent avoir été assez distendus entre Jeanne et sa mère, peut-être seulement en raison des distances. Mais François la fait assigner à résidence au Plessis-lez-Tours, en attendant d'être mariée et avec, bien évidemment, le consentement du roi. Jeanne sert désormais d'otage : ses parents ne peuvent plus rien faire contre le roi, qui ne manifeste par ailleurs aucune forme visible de mécontentement à leur rencontre. De son côté, Marguerite ne laisse rien paraître elle non plus. Mais la séquestration puis le mariage de Jeanne d'Albret sont à l'origine d'un désaccord durable entre Marguerite et son frère. Sans que cela ne change rien à l'amour, ou à l'admiration qu'elle lui porte, Marguerite sait désormais que François est capable de faire pression sur elle pour obtenir ce qu'il veut. À partir du début des

années 1540, consciente des aspects tyranniques de François 1^{er}, et sans doute profondément déçue par le peu de considération qu'il montre pour elle et pour sa fille, elle disparaît de la scène politique française pour se consacrer à la littérature et à son royaume de Navarre.

Marguerite et les écrivains de son temps

Comme pour tout écrivain, les influences spirituelles et littéraires sont nombreuses, se croisent et s'interpénètrent chez la reine de Navarre. La culture de Marguerite se développe assez tardivement au contact de penseurs chrétiens que nous avons rencontrés, en particulier Briçonnet et Lefèvre d'Étaples. Sans avoir les vastes connaissances d'un théologien comme Lefèvre, elle possède l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que Saint Paul et la littérature patristique en général. Les références, chez elle, sont d'abord chrétiennes.

À cela vient s'ajouter la connaissance des Anciens : les Grecs, en traduction, et surtout Platon, la *République* ainsi que les principaux dialogues, le *Banquet* figurant en première place. Sa connaissance de la littérature et surtout de la langue latine est meilleure, sans qu'elle puisse là non plus prétendre se placer sur le même plan que les grands humanistes de son temps. Elle a lu Plaute, Térence, Virgile, Horace, Catulle et bien sûr Ovide dont l'*Art d'aimer* fait figure de référence.

Sa connaissance de la littérature italienne est réelle, et inclut bien sûr Dante, Pétrarque : le *Canzoniere*, mais aussi Boccace dont le *Décameron* est directement à l'origine de l'*Heptameron*. Les œuvres d'Érasme, Lefèvre mais aussi Marot ont pu contribuer à lui faire connaître Marsile Ficin, et ses séjours à Lyon la mettent en contact avec de nouveaux auteurs : Petro Bembo, dont les *Asolani* sont parus en 1505, puis Bandello qui lui envoie une de ses tragédies.

Il est certain que la lecture de Pétrarque l'a influencée beaucoup. Elle a pu le lire en toscan ou en traduction française : *Griseldis* est traduit par Philippe de Mézières à la fin du XIV^e siècle. En 1476 la ville de Florence avait offert à Charles VIII un manuscrit magnifiquement illustré des *Trionfi*, aujourd'hui à la BNF, tandis que la Bibliothèque de Carpentras conserve l'un des plus anciens manuscrits du *Canzoniere*, où le poète montre son mépris des hommes qui harcèlent les femmes. Les *Trionfi*, poème allégorique dans lequel s'emboîtent six Triomphes où s'affrontent Amour, Chasteté, Renommée, Mort, Temps et Éternité, avait été commencé en 1354 et était resté inachevé. Marguerite avait tout Pétrarque dans sa bibliothèque de Nérac, et sa lecture contribue à expliquer l'importance du rêve et de la sublimation dans son œuvre personnelle.

Mais Marguerite a d'abord une très bonne connaissance des lettres françaises, fabliaux, théâtre, poésie, recueils de nouvelles du Moyen-Âge finissant ou des débuts de la Renaissance. C'est surtout cette partie de sa culture littéraire qu'il nous faut approfondir.

Comme tous les esprits cultivés de la Renaissance, elle connaît bien le *Roman de la Rose*, grand succès littéraire depuis le XIII^e siècle, attesté par l'existence aujourd'hui de 300 exemplaires connus, manuscrits et incunables, dont cent manuscrits en français. C'est un rêve allégorique de près de 22000 octosyllabes. La rose, métaphore de la femme aimée, se trouve dans un jardin clôturé. À Amour s'opposent Danger,

Jalousie qui enferme Bel-Accueil dans une tour dont Honte et Male-bouche gardent les portes. Les deux auteurs successifs : Guillaume de Lorris, qui termine vers 1235 la première partie, puis Jean de Meung qui achève entre 1275 et 1280 la seconde partie beaucoup plus longue, sont d'un esprit très différent, voire opposé. Les valeurs de l'amour courtois développées par Guillaume de Lorris contrastent avec la misogynie de Jean de Meung, à l'origine de toute une polémique dans laquelle interviennent Christine de Pisan et Gerson. En tout cas, le mariage apparaît comme une sorte de piège opposé à l'amour. Jean de Meung va plus loin en développant l'idée que la sexualité prévaut sur l'amour (« toutes pour tous et tous pour toutes ») ainsi que la notion de supériorité masculine. Il critique également les ordres monastiques et le célibat des clercs, imposé à partir du concile de Tolède (400-401). Au début de la Renaissance se multiplient des éditions « moralisées » du *Roman de la Rose*, dont celle de Jean Molinet, imprimée à Lyon en 1503 et celle de Jean Marot. Les éditions somptueuses destinées à la cour sont fréquentes, et Louise de Savoie avait la sienne, ornée de miniatures.

Guillaume de Machaut (1300-1377) est un clerc lettré, à la fois compositeur et écrivain. Il utilise lui aussi des allégories : Amour, Doux-penser, Espérance, ainsi que les rondeaux, les ballades, les lais et virelais. L'amour courtois reste le sujet essentiel de sa poésie lyrique, et se traduit par la soumission à une Dame. Les personnages allégoriques ainsi que le rêve reprennent les moyens d'expression du *Roman de la Rose*, qui deviennent désormais des conventions. L'innovation se manifeste plutôt chez lui à sa travers ses poèmes narratifs ou *dits* comme le *Dit du Lion* (1342) ou le *Voir dit* (« Dit de la Vérité »), 1364. Il reste dans la pure tradition de l'amour courtois avec *La louange des Dames* ou le *Dit de la Marguerite*, et reste au début de la Renaissance l'une des références essentielles.

La renommée de Machaut n'était guère dépassée alors que par celle d'Alain Chartier (1385-1430) que Marguerite mentionne dans l'*Heptaméron*. Il a écrit en latin, mais l'essentiel de son œuvre reste en français, et lui aussi exalte la Dame, à travers ballades, rondeaux, et surtout *Le livre des Quatre Dames* (1416), *La Belle Dame sans mercy* (1424), la *Complainte contre la mort de sa Dame* (1424). La première édition complète de ses œuvres est imprimée en 1489, peu avant la naissance de Marguerite : *Les fais Maistre Alain Chartier*, chez Pierre Le Caron à Paris. Il connaît plus de vingt éditions au cours du XVI^e siècle, et Clément Marot faisait de lui l'un des plus grands poètes de langue française.

Christine de Pisan (1364-1430) est considérée comme la première écrivaine de langue française ayant vécu de sa plume, mais la diffusion de son œuvre reste à mesurer. Nous avons conservé un grand nombre de manuscrits, ainsi que des traductions des XV^e et XVI^e siècles, ce qui suppose beaucoup de lecteurs. Elle aussi a cultivé l'art de la ballade, des lais, des rondeaux ; le *Débat de deux amans* (1400) semble préfigurer certaines des œuvres de Marguerite. Mais Christine de Pisan est connue aussi pour sa production épistolaire, toute dirigée vers la mise en valeur du statut des femmes. Daté de 1402, son *Dit de la Rose* critique vigoureusement la deuxième partie du *Roman de la Rose*, celle qui est due à Jean de Meung. Elle dénonce sa misogynie et veut montrer, ce qu'elle développe davantage dans l'*Épître Othea*, l'importance du rôle des femmes dans la société : la transmission de la vie suppose celle des apprentissages, des règles de la vie en commun, et le goût de la paix opposé aux tendances belliqueuses des hommes. Tout cela se retrouve dans la *Cité des Dames* (1405), le *Livre des trois vertus à l'enseignement des Dames* (1405), le *Livre de la Prod'homie de l'Homme* (1406). Admirée par Clément Marot, elle a transmis ses idées aux poètes lyonnais et à Marguerite.

Charles 1^{er} d'Orléans (1394-1465) est le père de Louis XII, et le grand-oncle de Marguerite. Il se consacre à la littérature après 1448 et passe une grande partie de son temps à organiser des tournois littéraires auxquels a participé, entre autres, François Villon. Sa poésie lyrique dépasse le niveau de la simple poésie de cour : il est à l'origine d'une importante production dont subsistent 400 rondeaux, une centaine de ballades, des chansons. Son épouse Marie de Clèves fait transcrire à sa mort son œuvre poétique qui était évidemment connue de Marguerite.

En ce qui concerne la poésie, il faut mentionner l'influence de Clément Marot, qui est son secrétaire et qu'elle continue à protéger, et celle de ses séjours à Lyon en 1536 et 1537.

Le lecteur se rappelle que François 1^{er} avait beaucoup apprécié *Le temple de Cupidon*, poème de cour du jeune Clément Marot. Protégé ensuite par Marguerite, Marot s'est battu à Pavie puis a été enfermé au Châtelet pour hérésie. Sa protectrice et l'évêque de Chartres avaient réussi à adoucir sa captivité puis à le faire sortir. Il se marie en 1530, est de nouveau accusé en 1531, et défendu à la fois par Marguerite et le roi alors plutôt favorable aux idées nouvelles. En 1532 tout semble au mieux pour lui : il publie un premier recueil de ses œuvres, *L'adolescence clémentine*, tandis que le roi lui demande une nouvelle édition du *Roman de la Rose*. Mais lors de l'affaire des Placards, Marot prend peur et quitte Blois où il se trouve alors pour le Béarn ; il ne semble pourtant pas qu'il ait été mêlé de près ou de loin à l'affaire des Placards. Quoiqu'il en soit, il se sent menacé, même en Béarn, et part demander l'asile à Renée de France, à Ferrare. Rejeté par le mari de cette dernière, il revient en France par l'entremise du Dauphin et, par Lyon, gagne la cour. En 1539, il connaît de nouveau la faveur du roi, qui lui fait don d'une maison dans le faubourg Saint-Germain et l'encourage à poursuivre la traduction des psaumes, pourtant devenus des classiques de la musique sacrée protestante, et que François 1^{er} se plaisait à fredonner sur des airs à la mode. Mais la Sorbonne s'émeut car toute traduction incontrôlée des Écritures risque d'être porteuse d'hérésie. Marot finit par quitter la France pour Genève, puis Turin où il meurt en 1544.

Plusieurs pièces sont dédiées à Marguerite, ainsi qu'au roi. Marot aime les épîtres, les ballades, les rondeaux, les épigrammes. Retenons une épître, « le dépourvu » à la duchesse d'Alençon, une ballade à Madame d'Alençon également, et surtout l'épigramme où il décrit Marguerite, alors toujours duchesse d'Alençon :

Ma Maistresse est de si haute valeur
Qu'elle a le corps droit, beau, chaste et pudique,
Son cœur constant n'est pour heur ou malheur
Jamais trop gay ne trop mélancolique.
Elle a au chef un esprit angélique,
Le plus subtil qui onc aux cieux vola.
O grand merveille ! on peut voir par cela
Que je suis serf d'un monstre fort étrange :
Monstre je dy, car pout tout vrai elle a
Corps féminin, cœur d'homme et teste d'ange.

Marot n'est pas sans avoir influencé l'écriture de Marguerite, qui avait besoin, et surtout en ce qui concerne la poésie, de légèreté, d'aisance et d'esprit primesautier. En outre Marot a une culture française. S'il connaît les classiques, surtout Ovide qu'il aime beaucoup, il a lu Pétrarque et l'Arétin mais d'abord les textes en langue

française du Moyen-Âge finissant : *Roman de la Rose*, Alain Chartier, Villon, les Grands rhétoriciens dont son père faisait partie. Il a le goût des formes poétiques anciennes, épiques, ballades, rondeaux. Il aime les calembours, les jeux de mots et les coq-à-l'âne que Rabelais se plaît à accumuler. Il est très malicieux et égratigne les gens d'Église, les juges, voire la politique royale : il suffit de relire l'épigramme « du lieutenant-colonel et de Samblançay » ou l'épître de « Fripelipes, valet de Marot, à Sagon », un rimailleur qu'il n'aimait guère. Par ailleurs, sur le plan spirituel, il penche vers la Réforme mais sans fanatisme. Sa traduction des psaumes n'en devient pas moins une référence dans le monde protestant. Sur le plan littéraire, sa lecture n'a pu être que très formatrice pour Marguerite.

L'influence d'autres poètes, plus ou moins liés à Marot, reste plus difficile à cerner. Antoine Héroët (1492 ? -1567 ou 1568), dont le père Jean était trésorier du roi, a étudié le grec avec Jean Salmon Macrin et a manifesté très tôt de l'intérêt pour Platon et les œuvres de Marsile Ficin. Bénéficiant de hautes protections, il reçoit dès 1524 une pension de 200 livres de la sœur du roi, s'intègre ensuite à la cour des Navarre sans y vivre puisqu'il continue à résider à Paris. Cette pension qui lui permet de vivre confortablement devient au cours des années 1530 « extraordinaire » et dure jusqu'en 1538, année où le roi lui accorde le bénéfice de l'abbaye de Cercanceaux. Il cumule ensuite diverses fonctions officielles, ainsi que des bénéfices ecclésiastiques, et trouve après la mort de Marguerite un autre protecteur en la personne du connétable Anne de Montmorency, qui est très catholique mais s'entoure néanmoins d'humanistes.

Dans quelle mesure ce poète très protégé a-t-il pu influencer la reine de Navarre, dans ses idées ou du moins son écriture ? Il a contribué à la diffusion du néoplatonisme, avec une poésie philosophique riche en métaphores et en paradoxes. Il semble qu'Héroët ait commencé à écrire autour de 1525, mais se fait véritablement connaître en 1535 lorsqu'il répond au « Blason du beau tétin » de Marot, alors à Ferrare, par un « Blason de l'œil ». Plus sérieux, son *Androgyne*, offert au roi en 1536, est une traduction versifiée de Platon, établie à partir de celle de Marsile Ficin. Mais son véritable chef-d'œuvre reste la *Parfaicte Amye de cour*, qu'il fait imprimer par Étienne Dolet en 1542, sous le nom du fief de Maison Neuve. Poète de l'amour idéal, Héroët oppose l'amour sensuel à l'amour spirituel, reflet des idées qui mènent au divin : ces aspects de sa poésie ont pu séduire Marguerite, rejoignant ses propres conceptions. Considéré comme un très grand poète par ses pairs, du moins ceux de sa génération, il est plus critiqué par les plus jeunes, comme Joachim du Bellay.

Nous avons vu que, suite à la reprise des hostilités contre Charles Quint, Marguerite séjourne à Dijon et à Lyon où elle arrive en janvier 1536. Elle y reste plusieurs mois, y revient en 1537, y noue des contacts et y fait des rencontres dans le monde des écrivains, on parle alors des « poètes ».

Lyon est une ville-carrefour, connue pour ses foires, ses banques, son industrie de la soie et ses imprimeurs : mentionnons Étienne Dolet, Sébastien Gryphe, Jean de Tournes. Cette grande place marchande doit une bonne partie de sa prospérité aux maisons de commerce italiennes qui y sont établies. La population lyonnaise s'accroît au cours de la première moitié du XVI^e siècle, et l'on construit dans les espaces restés vides, sur les rives de la Saône et entre les deux fleuves. Les vignes et les maisons de campagne ne subsistent plus que sur les pentes de la Croix-Rousse et Fourvière. Base arrière des campagnes d'Italie, Lyon a vu son histoire récente

marquée par la « Grande Rebeayne », révolte ouvrière et populaire en 1529, féroce réprimée.

Au début de 1536 Marguerite découvre à Lyon une grande effervescence intellectuelle et littéraire. Marot y est passé avant d'aller à Ferrare, Rabelais s'y trouve en 1535 avant Ferrare lui aussi. Tout un cénacle évolue autour de Maurice Scève (1500 ? - 1560 ?) qui a en 1536 une liaison platonique avec la poète Pernelle du Guillet. Maurice Scève a cru découvrir, en 1533, le tombeau de la Laure de Pétrarque au couvent de Saint-François, à Avignon. Puis en 1535 il a publié la *Deplorable fin de Flamete*, traduction d'un roman espagnol de Jean de Flores. Cette même année, il gagne le concours des « Blasons anatomiques » organisé par Marot : ces blasons, typiquement dans le goût de la Renaissance, correspondent à une partie du corps féminin.

Lyon, la « Florence française », est la ville du néoplatonisme. Symphorien Champier, ami de Scève, est aussi un savant commentateur des textes platoniciens. Ses ouvrages servent d'introduction aux auteurs anciens que Marguerite continue à découvrir : Plotin, Jamblique, Hermès trismégiste, sans oublier les commentaires de Marsile Ficin sur le *Banquet* et sur les *Ennéades* de Plotin. Mais Marguerite a pu découvrir également les auteurs lyonnais néo-latins que sont Jean Visagier et Nicolas Bourbon, ou les oeuvres de Léon Hebreu (ses *Dialoghi d'Amore* seront publiés à Venise en 1542) ou de Sperone Speroni (ses *Dialoghi* sont eux aussi édités en 1542). Scève a pu avoir une double influence sur Marguerite : sur le plan religieux, il est paulinien comme elle, insistant sur le thème du renouvellement, qui figure aussi dans le *Manuel du soldat chrétien* d'Érasme (1504). Le nombre de dizains de la *Délie* de Maurice Scève, publiée plus tard en 1544, est de 449 ce qui correspond au nombre de mentions du nom de Jésus dans les *Épîtres* de Saint Paul, chiffre découvert auparavant par Lefèvre d'Étaples. Et sur le plan littéraire, Scève a développé le thème des trois Grâces, images de l'échange et donc de la générosité (donner, recevoir, rendre) depuis l'Antiquité, thème présent notamment dans le *Des Bienfaits* de Sénèque. Sénèque n'était pas chrétien, et le thème des Trois Grâces avait été « christianisé » par Marsile Ficin.

La première Renaissance aime les symboles et les allégories au point d'en abuser, et au risque de lasser le lecteur. La poésie, notamment, est surchargée de significations qu'il faut décrypter, et qui en fait un moyen de communication secrète. Les emblèmes, les devises sont chères à Maurice Scève comme aux poètes lyonnais en général. En 1538 Pernelle du Guillet se marie, laissant Scève à ses chagrins, exprimés dans *Délie* quatre ans plus tard. *Délie*, allégorie de Pernelle, est « objet de plus haute vertu » comme l'indique le sous-titre. La même idéalisation se retrouve dans les conceptions politiques de Scève qui perçoit François 1^{er} comme un symbole de la raison et un modèle de souverain, sa sœur Marguerite comme une vivante image des triples vertus de foi, espérance et charité, et Charles Quint comme le symbole de l'ambition excessive. Ces conceptions ne pouvaient que rencontrer l'adhésion de Marguerite, capable toutefois de faire le tri entre la vision idéale et la réalité. En revanche, il est peu probable que la reine de Navarre ait eu une pleine et entière connaissance de l'œuvre de Pernelle du Guillet, dont les *Rymes* ne sont publiées qu'après sa mort, en 1545, et encore moins de celle de Louise Labé (1524-1566), dont les *Œuvres* ne seront éditées qu'en 1555.

Une autre influence, difficile à cerner, est celle de Bonaventure des Périers. La vie de cet auteur est aujourd'hui assez bien connue, même si des incertitudes subsistent. Né aux environs de 1500 en Bourgogne, il apprend le grec et le latin avec

l'archidiacre d'Autun Robert Huraut et devient un humaniste assez réputé pour que Pierre Olivetan l'appelle en 1534 à participer à la traduction de la Bible en français, publiée à Neuchâtel en 1535. Il est à Lyon en 1536 et se joint à Étienne Dolet pour la publication des *Commentarii linguae latinae*, cette même année.

Ce serait à la fin de cette année 1536 qu'il serait entré au service de Marguerite ; dans un recueil de vers paru en 1537, il est qualifié de « valet de chambre de la Reine de Navarre²² ». Il aurait donc pris la place laissée vacante par Marot. En 1537 deux ouvrages sont attribués à Des Périers, sans certitude absolue toutefois : la *Prognostication des Prognostications* et surtout le *Cymbalum Mundi* chez Jean Morin à Paris, sans nom d'auteur, avec une seconde édition en 1538 chez Benoist Bonnyn à Lyon. Le *Cymbalum* provoque le mécontentement du roi, en raison de ses audaces.

Mais nous savons que Bonaventure échappe aux conséquences de la colère royale grâce à Marguerite : il est libre et n'est même pas en disgrâce en 1539, puisqu'il chante en vers un déplacement de la cour, le *Voyage de Lyon à Notre-Dame de l'Isle*, pièce datée figurant dans le *Recueil* de ses poèmes de 1544. Il semble qu'il soit toujours « valet de chambre » en 1541, puis il serait mort avant 1544. Une tradition ancienne veut qu'il se soit suicidé, mais le fait n'est rapporté que vingt-deux ans plus tard par Henri Estienne :

Je n'oublierai pas Bonaventure Des Périers, l'auteur du détestable livre intitulé *cymbalum mundi*, qui nonobstant la peine qu'on prenait à le garder [...] fut trouvé s'étant tellement enfermé de son épée sur laquelle il s'était jeté, l'ayant appuyée le pommeau contre terre, que la pointe entrée par l'estomac sortait par l'échine²³.

Cette mort par suicide, qui n'est établie on le voit que bien après les faits, donnait une touche finale scandaleuse à cet auteur longtemps méconnu et perçu comme incrédule de la fin du XVIe au début du XXe siècle. Son ouvrage principal, le *Cymbalum*, est devenu, selon l'expression de Michael Screech, « presque tout de suite l'épouvante des fidèles et, un peu plus tard, la coqueluche des athées ». Il est très possible que Des Périers ait été assassiné par les extrémistes du parti catholique, mais cela n'a jamais été prouvé.

Enfin, une dernière œuvre de Des Périers est publiée à titre posthume, les *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, Lyon, 1558, que Marguerite a pu connaître, partiellement du moins, sous forme manuscrite et qui a pu jouer un rôle dans l'élaboration de l'*Heptaméron*.

Les opinions divergent aujourd'hui beaucoup sur ce qu'a pu être l'attitude religieuse de Des Périers, qui nous intéresse ici pour l'influence qu'il a pu avoir sur la reine de Navarre. Revenons à l'année 1538, qui voit François 1^{er} très mécontent de l'exemplaire du *Cymbalum* qu'il vient de recevoir. Si mécontent qu'il écrit lui-même à Pierre Lizet, Président du Parlement de Paris : il faut interdire ce livre et punir son auteur. Il est même inutile de le faire passer en jugement, le roi a jugé l'ouvrage hérétique. Malgré tout, pour respecter les formes, le président met en marche la procédure. Comme le livre est anonyme, c'est l'imprimeur Jean Morin qui est arrêté, puis condamné ; mais il fait appel, suspendant le jugement. Le Parlement se réfère à la faculté de théologie, qui reste extrêmement prudente : le *Cymbalum* ne contient

²² Il s'agit de *Disciples et amys de Marot contre Sagon, La Hueterie et leurs adhérents*, recueil qui contient un poème de Bonaventure des Périers : *Pour Marot, absent, contre Sagon*. Voir l'introduction du *Cymbalum Mundi* dans la collection T. L. F., texte établi et présenté par Peter Hampshire Nurse, Genève, Droz, 1983.

²³ H. Estienne, *L'Introduction au Traité de la Conformité des Merveilles anciennes avec les modernes*, 1566, p. 309.

aucune hérésie mais, le roi l'ayant jugé pernicieux, il doit être supprimé. On en reste là à l'encontre de Jean Morin et de Des Périers, tandis que le roi blessé dans son amour-propre fera tout pour faire disparaître l'ouvrage de la circulation.

Qu'en est-il au fond de cet ouvrage ? Composé de quatre courts dialogues, il met en scène des animaux, chevaux et chiens, qui parlent. Il faut ajouter divers protagonistes, le dieu Mercure et des théologiens dont l'anagramme est facile à déchiffrer : Rhetulus est Luther, Cubercus est Bucer, Drarig a posé plus de problèmes car c'est à l'évidence Girard à l'envers. Il pourrait être Érasme (le nom de son père est Geert, Gérard) ou plus probablement Girard Roussel, l'aumônier de Marguerite, qui avait été arrêté à Paris en 1533, jugé orthodoxe, et avait repris ses fonctions l'année suivante. Roussel était détesté du peuple parisien, qui gênait sa prédication. Pour bien montrer leur faveur, le roi et surtout Marguerite le pourvoient des abbayes de Clairac et Uzerche, puis en 1536 de l'évêché d'Oloron. En tout cas le texte du *Cymbalum* a été jugé dépourvu de toute proposition hérétique par la très sourcilleuse faculté de théologie, et il attaque des évangélistes. Peut-être est-ce précisément pour cela que François 1^{er} veut le faire condamner, alors qu'en 1537-1538 Marguerite a presque fait accepter à son frère l'idée de recevoir Melanchthon.

Loin d'être un athée ou un « libertin fantastique », Des Périers serait donc un catholique fidèle à Rome ? la question n'est pas tranchée : les dialogues sont précédés d'une lettre d'un certain Thomas Du Clevier, en fait Des Périers, à son ami Pierre Tryocan. Le goût de l'anagramme, typique de l'époque, se donne libre cours. Et il n'est pas difficile de retrouver « Incrédule » dans Du Clevier et « Croyant » dans Tryocan. Ce qui ne constitue nullement une preuve en faveur de l'athéisme de Des Périers, mais rend plus difficile toute forme de classement. V.-L. Saulnier, au début du XXe siècle, le considère comme un évangéliste « hésuchiste », pratiquant sans faire de bruit une religion marquée par la *devotio moderna*, comme Érasme ou Marguerite elle-même. Mais ce n'était pas le sentiment des gens du XVIe siècle : après Henri Estienne, Calvin dénonce son impiété dans le traité *Des scandales*, paru en 1580.

Au reste, le *Cymbalum mundi* qui déplaisait tant au roi a sans doute toujours plu à Marguerite, en raison justement de sa fantaisie et de sa liberté d'esprit. Des Périers a vécu à Lyon dans les années 1530, et a été en contact en même temps que Rabelais avec le rationalisme italien. Mais il avait aussi une culture classique et chrétienne, a lu le *Contra Celsum* d'Origène et Saint Paul, et rejoint Marguerite elle-même dans son goût de l'humilité et de la méditation silencieuse. Le quatrième et dernier dialogue du *Cymbalum* met en scène deux chiens qui parlent : Hylactor-Étienne Dolet révèle ses secrets à tout venant, tandis que Pamphagus-Des Périers préfère se taire. Comme Marguerite, il se méfie du « Cuyder » et rejoint le « Silence et l'Amour » du *Dialogue en forme de vision nocturne*.

En 1539 Jean Michel, aumônier de Marguerite, est brûlé vif. Sur ordre de François 1^{er}, elle va alors à Lyon afin d'être vue de tous à une cérémonie en l'honneur de Saint Martin, ce qui doit faire taire les rumeurs suivant lesquelles elle refuserait le culte des saints. Elle est alors accompagnée de Des Périers, qui est loin d'être en odeur de sainteté. Puis, après la disparition de Des Périers, elle gardera scrupuleusement toutes ses œuvres dans sa bibliothèque.

La question des libertins pose celle des croyances réelles de Marguerite. Et à ce propos nous trouvons chez Brantôme, auteur agréable à lire mais assez superficiel, peu scrupuleux en ce qui concerne ses sources et aimant les commérages, deux

témoignages qui ne sont pas directs mais viennent de sa mère et de sa grand-mère et qui pourraient révéler un certain rationalisme de la sœur du roi.

Ceste reyne souloit souvent dire aux et aux autres qui discouroyent de la mort éternelle et de la béatitude par après : « Tout cela est vray, mais nous demeurons si longtemps morts sous terre avant que de venir là ! ». De sorte que j'ay ouï dire à ma mère qui estoit l'une de ses dames, et ma grand-mère sa dame d'honneur, que lorsqu'on luy annonça en son extrémité de maladie qu'il falloit mourir, elle trouva ce mot fort amer et répéta aussitôt ce que je viens de dire, et qu'elle n'estoit pas encore tant susannée [chargée d'années] qu'elle ne peut encore bien vivre quelques années [...]

Et, un peu plus loin :

J'ay ouï conter d'elle qu'une de ses filles de chambre qu'elle aymoît fort, estant près de la mort, la voulut voir mourir : et tant qu'elle fut aux abois et au rommeau de la mort [aux approches de la mort] elle ne bougea d'auprès elle, la regardant si fixement au visage que jamais elle n'en osta le regard jusques après sa mort. Aucunes de ses dames plus privées luy demandèrent à quoy elle amusoit tant sa vue sur ceste créature trépassante. Elle répondit qu'ayant ouy tant discourir à tant de sçavans docteurs que l'âme et l'esprit sortoient du corps aussitôt ainsi qu'il trépassoit, elle vouloit voir s'il en sentiroit quelque vent ou bruit, ou le moindre résonnement du monde, au déloger et sortir, mais qu'elle n'y avoit rien perçu et disoit une raison qu'elle tenoit des mesmes docteurs : que leur ayant demandé pourquoy le cygne chantoit ainsi avant sa mort, ils lui avoient répondu que c'estoit pour l'amour des esprits qui travaillent à sortir par son long col. Pareillement, se disoit-elle, vouloit voir sortir ou sentir résonner et ouïr ceste âme ou celluy esprit, ce qu'il feroit à son déloger, mais rien moins. Et ajouta que si elle n'estoit bien ferme en la foy, qu'elle ne sçauroit que penser de ce délogement et département du corps et de l'âme ; mais qu'elle vouloit croire en ce que son Dieu et son Église commandoient, sans entrer plus avant en autre curiosité²⁴ [...]

C'est en 1538 qu'a lieu la brouille entre Anne de Montmorency, que le roi fait connétable à Moulins le 10 décembre de cette année, et Marguerite. Le principal conseiller de François 1^{er} lui aurait dit que les hérétiques se multipliaient dans son entourage, à commencer par sa sœur, et qu'il fallait les éloigner. C'est là que le roi lui aurait fait la réponse fameuse, qui se trouve une fois encore chez Brantôme : « Ne parlons point de celle-là, elle m'aime trop. Elle ne croira jamais que ce que je croirai, et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon État²⁵ ». Mais l'affaire a été portée à la connaissance de Marguerite, d'où la brouille entre la reine de Navarre et Montmorency après des années de correspondance régulière et, jusque-là, une apparente amitié. « Donc oncques puis elle n'aima jamais M. le connétable, l'ayant su, et lui aida bien à sa défaveur et son bannissement de la cour », ajoute Brantôme. Et pourtant, en 1537 encore, Marguerite entretenait le Grand Maître de la santé de sa fille Jeanne et des griefs qu'elle avait contre son mari. Ce refroidissement va s'accroître encore lors du premier mariage de Jeanne d'Albret.

Le mariage de Jeanne d'Albret

Pour Marguerite, les années 1540 et 1541 sont occupées en grande partie par les projets de mariage de sa fille Jeanne, projets qui vont l'opposer aussi bien à sa fille qu'à son frère le roi.

François 1^{er} a littéralement séquestré sa nièce Jeanne d'Albret, qui n'a que treize ans, au château de Plessis-lez-Tours en attendant de la marier de la manière la plus

²⁴ Brantôme, *Œuvres complètes...* publiées pour la Société de l'Histoire de France par Ludovic Lalanne, à Paris chez Madame Veuve Jules Renouard, 1875 ; tome VIII, *Vie des dames illustres*, pages 122-123 et 124-125.

²⁵ Brantôme, *Œuvres complètes...*, op. cit. *supra*. Tome VIII, *Vie des dames illustre*, page 117.

favorable aux intérêts de la dynastie et de la politique qu'il mène. Roi absolu, François reste intraitable sur ses choix essentiels. Pour cela, et quelle que soit l'affection qu'il porte à Marguerite, il n'hésite pas à s'immiscer dans la vie privée de la famille de Navarre.

En février 1540, le projet d'alliance vient de Charles Quint, qui propose d'unir Jeanne à l'infant Philippe, le futur Philippe II. L'ambassadeur Bonvalot vient demander ce mariage au roi, qui serait favorable mais à une condition : que le duché de Milan figure dans la dot. Pour le père de Jeanne, Henri de Navarre, la condition serait différente : que la Navarre espagnole soit dans la dot. Le projet reste en suspens, l'empereur fait grise mine tandis que François sait que d'autres propositions vont voir le jour. Et en effet, en juillet de la même année c'est Guillaume de la Marck, duc de Clèves et Juliers, héritier de la Gueldre, qui demande la main de Jeanne. Ces provinces situées aux frontières orientales des Pays Bas deviendraient un enjeu stratégique essentiel pour les intérêts français ; François 1^{er} est très favorable, à la différence de son beau-frère qui réclame toujours la Navarre espagnole. Pour l'amadouer, François lui promet d'attaquer sous peu Charles Quint par les Pyrénées et d'envahir la région de Pampelune. Henri le croit-il vraiment ? en tout cas un contrat de mariage entre Guillaume de Clèves et Jeanne d'Albret est signé au château d'Anet, qui n'a pas encore été remanié par Philibert de l'Orme, le 16 juillet 1540.

Peu après Henri, peut-être mieux informé des projets stratégiques du roi, se ravise et veut revenir sur ce traité. Une fois de plus il décide de reprendre contact avec l'empereur sans en parler à son beau-frère, et propose la main de sa fille pour l'infant Philippe, en dépit du traité d'Anet. Il sait que Charles Quint est mécontent de voir la Gueldre tomber dans l'orbite de la France, tandis que les diplomates du roi mettent au point une alliance avec Clèves, la Saxe et la Hesse. Ces tractations se font de manière secrète et à l'insu de Marguerite elle-même. Henri avait même élaboré des projets d'enlèvement pour livrer sa fille aux Habsbourg. Marguerite, imprudemment, était allée voyager jusqu'en Picardie avec Jeanne, et c'est alors que Henri avait proposé de faire enlever cette dernière à partir des Pays Bas. Et outre ce projet incongru, il s'était mis à réclamer une pension en plus de la Navarre espagnole. Charles Quint commence à penser que le roi de Navarre agit pour François 1^{er}, par l'intermédiaire de Marguerite. Irrité par ces tergiversations, il finit par tout refuser en bloc et, en octobre 1540, remet officiellement le duché de Milan à son fils Philippe. La guerre avec la France est désormais inévitable.

Inévitable aussi, le mariage de Jeanne et de Guillaume de Clèves. Henri de Navarre sait désormais qu'il ne récupérera pas ce qu'il demande et cherche à temporiser, mais François 1^{er} en vient à exiger que le mariage ait lieu avant la déclaration de guerre. En janvier 1541 Henri n'a toujours pas donné de réponse et a emmené Marguerite, qui commence à souffrir de rhumatismes, aux bains de Cauterets. On leur rappelle que le mariage doit avoir lieu : François envoie des lettres de plus en plus insistantes puis finit par ordonner que le couple vienne accompagné de Jeanne pour ce mariage avec Clèves. Or Jeanne ne veut pas du prétendant en question ; c'était bien là le dernier empêchement aux projets du roi de France auquel on ait pensé. Marguerite se désole, mais son frère reste inflexible. Henri laisse sa femme se débattre seule et part à Pau. Jeanne explique à François 1^{er} et à Clèves lui-même qu'elle refuse ce mariage, mais rien n'y fait et en mai 1541 Marguerite finit par accepter de marier sa fille. Elle va seule la chercher au Plessis-lez-Tours, refuse d'écouter ses supplices, la fait même fesser (c'est le terme utilisé) par sa gouvernante, la baillive de Caen. Jeanne dira plus tard qu'on l'aurait fait mourir sous les coups si elle n'avait pas capitulé. Le 11 juin 1541, la cérémonie a lieu à Châtellerault. Comme Marguerite

avait peur que sa fille ne s'enfuie, elle lui avait fait revêtir des atours d'un poids écrasant, avec du drap d'or, du velours, des bijoux. François 1^{er} est présent et décide de déridier Marguerite et Anne d'Étampes, toutes deux hostiles au mariage, aux dépens de Montmorency dont Marguerite n'a guère apprécié les jugements qu'il a récemment portés sur elle. Les parures de Jeanne étant trop lourdes pour qu'elle puisse se déplacer facilement, Montmorency est chargé de la porter lui-même à l'autel : besogne ridicule pour un connétable, qu'il est obligé d'accomplir sans rechigner mais qui lui fait comprendre que sa disgrâce est proche. Et puis, une autre faveur doit adoucir les chagrins de Marguerite et de sa fille : le mariage ne sera pas consommé. Le soir venu, Guillaume de Clèves n'est autorisé qu'à poser son pied nu dans la couche nuptiale, après quoi il se retire dans ses propres appartements. Trois ans plus tard, à Alençon, Jeanne peut commencer avec sa mère une procédure d'annulation de ce mariage non consommé.

En dépit de certains côtés qui nous paraissent un peu burlesques, l'affaire avait été grave pour Marguerite. Elle a entraîné un double affrontement, avec sa fille, furieuse contre sa mère qui la force à se marier ; et avec François 1^{er}, qui sans hausser le ton reste de marbre. Une fois de plus, elle prend conscience du côté despotique de son frère, et comprend qu'elle ne peut que capituler. En outre, l'affaire du mariage entérine la brouille avec Montmorency, qui quitte la scène politique jusqu'à la fin du règne, avant de revenir sous Henri II.

La déception par rapport à son frère et les difficultés qu'il a suscitées par rapport au mariage de sa fille amènent Marguerite à se détacher progressivement de la scène politique et diplomatique pour se consacrer davantage à ses propres réflexions et, en fin de compte, à la littérature. Cette période de sa vie correspond à l'éclosion d'une sorte de maturité sur le plan littéraire.

Poésie, théâtre et débats sur l'amour aux alentours de 1540

Entre 1530 et 1540, Marguerite s'affirme dans le domaine de la poésie. Les dates de rédaction de ses poèmes, essentiellement des poèmes chrétiens, ne sont pas connues avec certitude. La plupart sont révélés au public à partir de 1547, date de publication des *Marguerites de la Marguerite des princesses* chez Jean de Tournes, à Lyon. Mais ils ont été composés bien avant : 1531 pour le *Discord étant en l'Homme*, qui fait l'objet d'une première édition à cette date ; 1531 également pour la première édition de l'*Oraison à Notre Seigneur Jésus-Christ*, peu après 1530 pour l'*Oraison de l'âme fidèle* et autour de 1540 pour *La Foi de la Madeleine* et *Le Triomphe de l'Agneau*. Influencée par les poètes qu'elle a pu rencontrer, Marot, Héroët, Des Périers, Scève, peut-être Pernette du Guillet, Marguerite affirme un talent qui avant 1530 restait encore hésitant. Et en même temps, cette poésie d'inspiration religieuse révèle une connaissance en profondeur de l'histoire et de la théologie du christianisme.

Les lectures de Marguerite sont désormais plus érudites : Briçonnet lui avait conseillé, par exemple, les *Contemplationes Idiotae* du chanoine Raymond Jordan (XIV^e siècle), texte qui lui avait été révélé par Lefèvre. Mais elle a aussi connaissance de Nicolas de Cues (Nikolaus von Kues), théologien du XV^e siècle auteur de la *Docte ignorance*, édité lui aussi par Lefèvre, de Saint Bonaventure, du pseudo-Denys, en fait un moine syrien du Ve siècle. Pour Nicole Cazauran, l'expression « Loin-Près » pour désigner Dieu viendrait de Marguerite Porete, une

mystique du XIIIe siècle appartenant au courant des Béguines. Elle est brûlée en place de Grève, à Paris, en 1310, avec son livre *Le Miroir des âmes simples et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour*. La soumission à la Nature, le paradoxe de la liberté, figurent dans cet ouvrage qui a influencé Maître Eckhart, la *devotio moderna*, puis les débuts de la Renaissance et jusqu'au quiétisme. Ces différents thèmes se retrouvent aussi dans la poésie et le théâtre de Marguerite de Navarre. Sa connaissance des auteurs chrétiens est vaste, et bien supérieure à ce qui en a été dit en général dans les histoires de la littérature. L'ambassadeur de Venise Matteo Dandolo, lorsqu'il revient de France, dit à ses compatriotes que la reine de Navarre parle de la Doctrine chrétienne « mieux que quiconque²⁶ ».

Sa poésie assez difficile laisse apparaître plusieurs axes directeurs. Le Péché et en particulier le Péché originel constitue un premier thème, par exemple dans *Discord étant en l'Homme*. En ce domaine la conception qu'en a Marguerite vient de Saint Paul, et notamment de l'*Épître aux Romains*. Le poème est construit sur le principe de l'antithèse : louange de l'Homme créature divine jusqu'à la césure centrale, image de l'Homme déchu ensuite.

Noble d'esprit, et serf suis de nature ;
Extrait du ciel, et vile géniture ;
Siège de Dieu, vaisseau d'iniquité ;
Immortel suis, tendant à pourriture²⁷ ;

Le thème du Péché est omniprésent également dans l'*Oraison de l'âme fidèle* où l'ascension de l'âme est figurée par l'image des astres. Le péché dont il est question ici, celui du peuple d'Israël adorant le Veau d'or, pourrait être la cupidité aussi bien que le goût des plaisirs charnels. Plaisirs trompeurs, car la vie terrestre est brève et fugace : « la vie doit un songe être estimée » (vers 921). Le thème existentiel est largement présent aussi dans l'*Oraison à Notre Seigneur Jésus-Christ*, long poème de 324 vers influencé comme le précédent par la lecture du pseudo-Denys²⁸, et en particulier *les noms divins* qui avait été publié par Lefèvre d'Étaples en 1498. C'est une triple prière au Créateur, au Rédempteur et au Saint-Esprit ou Paraclet dont la colombe deviendra par la suite un véritable symbole du protestantisme. C'est dans ce poème que Marguerite se voit « pis que morte », expression qu'elle avait déjà utilisée dans sa correspondance avec Briçonnet.

Autre thème essentiel, celui de la Foi. *La foi de la Madeleine* est un court poème adressé à François 1^{er}, et auquel il a répondu sur le même ton. La famille royale vouait un culte particulier à Marie-Madeleine, d'ailleurs confondue avec deux autres Marie²⁹. D'après la tradition, Marie-Madeleine serait venue en Provence, précisément dans la grotte de la Sainte-Baume où elle aurait vécu trente et un ans en pénitence. En 1516, après la victoire de Marignan, Louise de Savoie était venue en

²⁶ Cité par Raymond Ritter, *Les solitudes de Marguerite de Navarre (1527-1549)*, Paris, Champion, 1953 ; p. 81.

²⁷ *Discord étant en l'Homme par la contrariété de l'esprit et de la chair et paix par la vie spirituelle*. Vers 1 à 4.

²⁸ Le pseudo-Denys est un auteur grec de traités de théologie mystique qui ont été pendant longtemps attribués à Denys l'Aréopagite, Athénien membre de l'Aréopage qui avait été converti par Saint Paul avant de devenir le premier évêque d'Athènes (1^{er} siècle). Le pseudo-Denys était probablement un moine syrien qui aurait vécu à la fin du Ve siècle, et dont les écrits s'inspirent du néoplatonisme, en particulier Proclus, ainsi que l'école théologie d'Alexandrie représentée par Origène et Clément d'Alexandrie. La rédaction de ses traités aurait eu lieu entre 485 et 515 : parmi elles, *Les noms divins*, *La Théologie mystique*, *La hiérarchie ecclésiastique*.

²⁹ Marie-Madeleine est la pécheresse pardonnée, alors confondue avec Marie, sœur de Marthe, et Marie de Magdala qui découvre le tombeau vide du Christ.

pèlerinage à la Sainte-Baume, accompagnée de Marguerite. Or Madeleine porte trop obstinément le deuil du Christ : c'est un amour sans foi qui la fait pleurer, un amour humain qui semble ignorer la résurrection.

Amour sans foi fait pleurer Madeleine,
Car foi cherchant chose plus souveraine
En notre Dieu que n'est humanité
Ne souffre point que si grand deuil on mène
Perdant un corps, quand la chose est certaine
Qu'il est pour nous de mort ressuscité³⁰.

Enfin, *Le triomphe de l'Agneau* se situe lui aussi dans une perspective paulinienne. L'Agneau est le Christ qui triomphe de la Mort. Le titre même renvoie à l'Apocalypse, mais le personnage essentiel du poème est le Christ qui s'adresse successivement à la Mort, au Péché et à la Loi. La mort et le péché sont symbolisés par la figure traditionnelle du Dragon, qui devient aussi dans l'Histoire des hommes la Bête, c'est-à-dire la Rome païenne et persécutrice. Marguerite développe là une fresque historique où apparaissent les différents empires qui tour à tour dominèrent le monde : Babylone, la Perse, la Macédoine et Rome. Cette dernière a connu une période de grandeur, puis une décadence. Cette notion d'apogée puis de déclin de l'empire romain apparaît dès la Renaissance, ici chez Marguerite de Navarre mais aussi chez Du Bellay dans *Les Antiquités de Rome*. Sur le plan mystique les empires et leur vanité s'effacent devant l'Agneau triomphant, de même que le péché originel dû à la faute d'Adam : « par Adam le monde à mort fut mis » nous dit Marguerite dans un vers typique des jeux de mots qu'affectionne son époque³¹. Le poème contient également des formules pauliniennes de justification par la foi, celles qu'utilisait le groupe de Meaux et qui ont été ensuite reprises par la Réforme.

Abel Lefranc avait bien montré, dans *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre*, un ouvrage de 1898, l'importance du *Triomphe de l'Agneau* dans la poésie française de la Renaissance et, sur le plan personnel, à quel point elle est proche des idées de Calvin sur la justification lorsqu'elle rédige le texte, avant la déception finale par rapport au règne de François 1^{er}.

L'auteure se situe dans la perspective des Épîtres de Saint Paul, spécialement celles aux Romains et aux Galates. Elle rejoint en même temps le livre II de *Institution chrétienne* de Calvin, dont le texte latin est publié en 1536 et le texte français en 1539. Comme les réformateurs, elle insiste sur le contraste entre le Dieu terrible de l'Ancien Testament et le Christ d'amour venu pour racheter les humains du Nouveau Testament. Mais au départ se situe la Chute, la faute d'Adam :

Trois principaux et mortels ennemis
Avaient Adam en grand servage mis :
L'un, de la Loi le rigoureux abord ;
L'autre, Péché ; et le tiers est la Mort³².

En ce qui concerne la prédestination, Marguerite suit la doctrine de Saint Augustin, reprise par Luther puis Calvin : par la faute originelle l'Homme est tombé si bas que

³⁰ *La foi de la Madeleine*, vers 1 à 6.

³¹ *Le triomphe de l'Agneau*, vers 1517.

³² *Le triomphe de l'Agneau*, vers 39 à 42.

le Créateur ne lui doit plus rien. Le Dieu de l’Ancienne Loy, l’Ancien Testament, apparaîtrait impitoyable.

Je suis ton Dieu, qui cherche et examine
Tous les péchés, et qui mande Famine,
La Guerre et Mort, pour bientôt me venger
De toi, soudain que viendras au danger.

Mais Dieu envoie le Christ, « son propre Verbe », pour abolir l’Ancien Testament trop austère. Marguerite rejoint la pensée de Calvin à travers celle de Saint Paul et de Saint Augustin, mais reprend aussi les conceptions du groupe de Meaux sur les élus.

Or il a donc prédestiné les siens
Pour leur donner à jouir de ses biens
De quoi il a tout épandu sur eux
Et de ses dons divins et plantureux...

Il ne s’agit pas là, certes, d’une pensée exclusivement protestante, à une date d’ailleurs où les systèmes confessionnels ne sont pas encore clos. Mais l’idée générale reste l’action rédemptrice du Christ :

Par Christ mourant la sentence est éteinte
De dure Loy, et la plaie restreinte
Du vieil Péché...

La prédestination apparaît alors : après sa Passion, le Christ s’adresse à la Mort, condamnée à disparaître. Elle ne peut plus s’en prendre à tous les hommes. D’ores et déjà existent des élus :

Quand tu viendras appeler mes Élus,
Qui sont en moi tous écrits et relus,
Pour leur montrer et présenter ta face,
Je te défends que n’uses de menace³³.

Marguerite reprend les conceptions de la prédestination et de la Grâce qui sont celles de Calvin, en dépit du fait qu’elle continue à assister à la messe et fréquenter les couvents. Mais ces conceptions austères se retrouveront au siècle suivant chez les jansénistes, et ne suffisent pas à « classer » l’auteure du *Triomphe de l’Agneau* parmi les protestants. Elle n’avait pas apprécié, d’ailleurs, l’âpre querelle qui avait opposé Érasme et Luther sur le libre-arbitre. Mais elle conserve à propos de la mort et de la résurrection les conceptions réformées : c’est en ce sens qu’il faut comprendre ce que nous dit Brantôme sur ses interrogations à propos de ce que deviennent les âmes dans l’attente du Jugement.

Cette reine souloit souvent dire aux uns et aux autres qui discourroyent de la mort et de la béatitude éternelle par amprez : « Tout cela est vray, mais nous demeurons si longtemps morts soubz terre avant que venir là !³⁴ »

³³ *Le triomphe de l’Agneau*, vers 569 à 572.

³⁴ Brantôme, *Vie des Dames illustres*, édition Lalanne, t. VIII, p. 422.

En fait, ces réflexions signifient simplement qu'elle ne croyait pas au Purgatoire et reprenait les conceptions du christianisme antique. Plus que de rationalisme, il s'agit d'un retour typique de la Renaissance aux sources du christianisme et à l'Antiquité.

La *Complainte pour un détenu prisonnier* est également un grand poème, qui figure dans les *Marguerites*. Dans cette complainte éloquente, c'est le « détenu prisonnier » qui parle. Il a fait l'objet de beaucoup de questions, certains ont pensé qu'il pouvait être François 1^{er} lui-même, plus vraisemblablement Gérard Roussel, et Abel Lefranc l'a identifié formellement avec Clément Marot. Toujours est-il que la reine de Navarre emprunte la voix du prisonnier, qui commence par affirmer sa soumission à la volonté du Tout-Puissant. Mais il sait aussi que Dieu est avec lui et peut lui épargner de nouveaux déboires. Sa prison est réelle, comme l'indiquent les allusions aux portes qui le séparent du monde extérieur.

Les huis de fer, ponts levis et barrières
Où suis serré me tiennent bien en arrière
De mes prochains, frères, sœurs et amis ;
Mais toutefois, quelque part que sois mis,
L'on ne saurait tellement fermer l'huis
Que tu ne sois tout soudain où je suis.

Abel Lefranc avait insisté sur le caractère protestant du poème, qui exalte le caractère transcendant de Dieu pour mieux marquer l'indignité absolue de la créature. C'est vrai, mais autour de 1540 la remarque vaut également pour toutes les formes de sensibilité évangélique. Le poème laisse deviner, également, une arrestation pour des motifs religieux. Il n'est pas certain que Marot, convaincu effectivement par les réformateurs, ait manifesté un grand zèle pour la propagation de l'Évangile. En tout cas il revient sur sa propre histoire, et après une vague de pessimisme concernant sa naissance, il évoque une jeunesse indécise.

Car dès le temps de mon adolescence,
Fortune prit de moi la maniance,
Me conduisant par maints âpres buissons,
Me travaillant en cent mille façons.

La stabilité survient après qu'il ait fait appel à la « princesse secourable », de « royale semence », qui est pour tous « fons [fontaine] de douceur et de bénignité », à l'évidence Marguerite. En fait, Marot trouve à Nérac un refuge après l'affaire des Placards, mais la persécution déclenchée après 1534 est telle que sa protectrice elle-même ne peut le garder sur place sans risques. Clément Marot l'a vraisemblablement supplié de rester en Navarre, mais elle a refusé, ce qui explique les vers

Comment as-tu, ô Fortune cruelle,
...
Faire son cœur vrai marbre devenir,
Et contre moi en rigueur se tenir ?

Fuyant la persécution religieuse, il lui faut quitter l'asile de Nérac et même la France. Traversant à pied les plaines du Languedoc puis les Alpes il gagne Ferrare

pour trouver en Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, une nouvelle protectrice. Elle défend la foi proprement réformée, mais sans adhérer officiellement à la doctrine. Marot arrive à la cour des Este au milieu de l'été 1535. Là, il aurait été l'initiateur de la propagation de la Réforme dans la ville. Le mari de Renée, Hercule d'Este, avait des idées religieuses diamétralement opposées à celles de sa femme, et il aurait été averti par un informateur du danger que représentait la présence du réfugié français.

Marot aurait été jeté en prison le jour du vendredi saint 14 avril 1536, en même temps qu'un jeune chantre, Jehannet ou Gianetto, et qu'un autre Français, peut-être Calvin lui-même, utilisant un pseudonyme. Informée de tout cela, la duchesse Renée aurait tout disposé pour qu'ils puissent s'évader : Marot parvient ainsi à sortir de prison et à gagner Venise en mai ou juin 1536. Marguerite de Navarre, pendant ce temps, n'aurait cessé d'agir près de son frère en faveur des serviteurs humanistes de la duchesse de Ferrare.

Selon Abel Lefranc, la *Complainte* aurait été envoyée à Marot par Marguerite dès que celle-ci aurait appris la nouvelle de sa captivité ; elle confirme l'arrestation et l'emprisonnement du poète français, et c'est, toujours suivant cet historien, Renée de France elle-même qui aurait remis la *Complainte* à son destinataire. Elle ferait partie de la correspondance poétique échangée durant plusieurs années entre la reine de Navarre et Clément Marot.

Marot était acquis, comme Renée de France, aux idées des Réformateurs. En revanche, il ne semble pas que ce poète aimable ait été prêt à mourir pour la cause de la Réforme. Il semble plus vraisemblable qu'il ait attiré l'attention sur lui par ses multiples mouvements désordonnés, ce qui expliquerait que Marguerite n'ait pas pu continuer à le protéger.

Marguerite auteur dramatique

Aux alentours de 1530, en même temps qu'à la poésie, Marguerite s'essaie au théâtre. Là encore, l'inspiration a d'abord été chrétienne et dans ce domaine Marguerite clôt une époque plus qu'elle n'en initie une nouvelle.

L'héritage médiéval est surtout représenté par les « Mystères » que Marguerite a connus dans son enfance en Charente puis à Amboise ; elle continue régulièrement à en faire jouer, par exemple les *Actes des apôtres* en 1536. Il faut remarquer aussi que, de 1535 à 1547, Marguerite a usé de sa position privilégiée pour écrire et surtout imprimer des mystères et plus généralement des œuvres à caractère religieux en français, chose interdite par le Parlement. Ses principales pièces de théâtre ont été jouées, même si c'était devant un public restreint.

Le théâtre de Marguerite de Navarre présente une grande homogénéité idéologique : les thèses évangéliques y sont omniprésentes. Les cibles y sont toujours les mêmes, celles qui incarnent une religion dévoyée : les bonnes œuvres, la superstition, le culte des saints, l'hypocrisie des religieux. Bref, Marguerite se situe exactement dans le même registre que la critique protestante. Et elle utilise le même type d'éloquence, cherchant à provoquer les émotions plus qu'elle ne s'adresse au raisonnement. D'où la fréquence des procédés qui sont susceptibles de déclencher de fortes réactions : l'antithèse, l'oxymore, le mélange du sublime et de l'humble. Le recours à la farce correspond à ces procédés de style.

L'enjeu de ces farces ou comédies, dans les années 1540, est désormais de confronter les thèses évangéliques aux institutions qui incarnent les normes religieuses traditionnelles : la faculté de théologie mais aussi la faculté de médecine, voire même le Parlement et autres tribunaux royaux. Les premières pièces de théâtre datent des années 1520-1530 et sont à caractère polémique, car elles évoquent des cas de conversion à la foi authentique, c'est-à-dire à la foi « évangélique ». Mais ces premières pièces sont dépassées après la période de réaction qui suit l'affaire des Placards. Car depuis 1534 les humanistes savent que la réforme de l'Église sans schisme est impensable. Or les textes dramatiques de la reine de Navarre, ceux qui ont été conservés du moins, datent pour la plupart de la période qui va de 1535 à la fin de sa vie.

Les critiques ont distingué, dans le théâtre margaritien, quatre comédies « bibliques » : *Comédie de la Nativité*, *Adoration des Trois Roys*, *Comédie des Innocents* et *Comédie du Désert*, en utilisant la chronologie du récit évangélique, car toutes sont publiées en 1547 seulement, dans la *Suyte de la Marguerite des Marguerites*. Après quoi viennent sept comédies « non-bibliques » : *le Malade*, *l'Inquisiteur*, *Comédie des quatre femmes*, *Trop, Prou, Peu, Moins*, *Comédie sur le trépas du Roy*, *Comédie de Mont-de-Marsan*, *Comédie des Parfaits Amants*. En outre, le poème *La Coche* figure dans le recueil des *Marguerites* consacré au théâtre. D'une manière générale, l'auteure emprunte au fonds médiéval : tradition des Mystères en ce qui concerne les comédies bibliques, tradition des Moralités ou des Pastorales en ce qui concerne les comédies profanes.

Peu après 1530, Marguerite entreprend donc quatre « comédies » qui constituent une « tétralogie des enfances du Christ », quatre œuvres courtes, indépendantes mais destinées à se suivre. Les thèmes sont ceux de l'Histoire sainte : Nativité du Christ, Adoration des Mages, Massacre des Innocents et Fuite en Égypte. Ces quatre comédies sont d'abord liées aux récits évangéliques de Matthieu et Luc, à quoi s'ajoutent des éléments issus de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine.

La *Comédie de la Nativité* conserve l'austérité des textes anciens, mais, à la différence de ceux-ci, elle fait apparaître Dieu le Père en personne. Oraison lyrique, la prière de Marie devient extase silencieuse. Comme dans les mystères, Marguerite fait parler des bergers. Et dans ce domaine elle contribue à lancer la mode des « bergeries » en mêlant bergères et bergers, et en les remplaçant dans la mythologie grecque. Ils portent des noms grecs symboliques (Philetine, « qui aime » ; Sophron, « le sage ») ; et ils rencontrent Satan, venu pour les amener à douter.

Dans la *Comédie de l'Adoration des trois rois*, Dieu apparaît également pour dialoguer avec diverses figures allégoriques, typiques, elles, de la Renaissance : Philosophie, Inspiration, Tribulation... puis les trois Mages se lancent à leur tour dans un dialogue édifiant. La *Comédie des Innocents* met en scène le massacre des nouveau-nés par Hérode. A la fin de la pièce les âmes des enfants chantent leur bonheur d'avoir quitté cette Terre pour le Paradis. Enfin, dans la *Comédie du Désert*, l'innovation est présente du fait que la Sainte Famille est montrée vivant « au désert ». L'exil est vécu loin des hommes, et c'est encore une fois Dieu lui-même qui contemple la Vierge endormie, puis dialogue avec les allégories que sont Mémoire, Consolation et Contemplation. Les anges commandent aux arbres secs de porter des fruits, aux serpents et dragons de rentrer sous terre ; le désert devient un lieu d'abondance et même un « paradis », comme dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais. La *Comédie du Désert* s'achève sur le retour de Joseph et le discours

de Marie qui voit dans le désert une image de la rédemption : « en ce Désert voyez l'Arbre de Vie ».

Les défauts de ces pièces sont évidents. Le temps des Mystères est un temps presque révolu, et le théâtre se renouvellera dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais au-delà du défaut d'originalité des thèmes, les personnages manquent de naturel. Et surtout, comme le dit Jean-Luc Déjean, ces comédies « ne sont pas jouables », même si Brantôme nous affirme qu'elles ont été jouées, dans l'entourage de Marguerite et par ses familiers. Toutefois, ces petites pièces assez malhabiles présentent l'intérêt pour l'auteure de s'exercer à l'écriture du théâtre, genre difficile, et révèlent la capacité qu'a Marguerite d'innover à partir de thèmes qui sont parmi les plus traditionnels.

Dans un second temps, après 1535, Marguerite s'affirme comme une véritable auteure dramatique avec deux pièces que l'on peut considérer comme de petits chefs-d'œuvre, *Le Malade* (1535) et *L'Inquisiteur* (1536). Dans les deux cas, l'auteure indique dans le sous-titre qu'il s'agit de « farces » et non de « comédies », la comédie présentant pour elle une plus grande dignité. La farce reste alors un genre mineur, qui attire le public bourgeois et populaire, la plus connue restant la *Farce de Maître Pathelin*, datée de 1465.

Les deux premières farces sont dignes d'intérêt grâce à leurs personnages attachants, dont la présence est beaucoup plus forte que celle des pièces précédentes, tandis que disparaissent les longueurs et les répétitions des dialogues antérieurs. *Le Malade* présente un thème simple et qui pouvait retenir l'attention des auditeurs. Le personnage principal tombe malade ; sa femme lui propose les remèdes de la pharmacopée populaire du XVI^e siècle, ce que l'on a pris l'habitude par la suite d'appeler des « remèdes de bonne femme ». Il refuse et l'envoie chercher un médecin, qui se révèle à la fois cupide et inefficace. Sa chambrière lui explique alors que le seul remède véritable serait le recours à Dieu. Le conseil est suivi par notre malade, subitement guéri. En fin de compte, cette farce tourne en ridicule les principaux personnages à tour de rôle : le malade, sa femme, le médecin. Seule est épargnée la chambrière, qui propage un discours évangélique. La foi a sauvé le malade, qui bénéficie toutefois d'un miracle dans la plus pure tradition catholique.

Le Malade est une pièce conçue dans un cadre précis, la « querelle des prêcheurs », alors que Marguerite semble prendre de plus en plus d'influence sur François 1^{er} après la mort de Louise de Savoie, en 1531. Cette farce a pu être composée entre novembre 1534 et mars 1535, en tout cas après l'affaire des Placards. La conversion du médecin, résultat de la prédication d'une simple chambrière, apparaît comme une sorte de guérison miraculeuse. Mais le sermon de la chambrière correspond aux thèses évangéliques : prière directe, foi seule, grâce divine ; la pièce se situe dans l'optique d'une doctrine paulinienne qui exalte la foi des humbles. Tout cela s'oppose aux procédés mécaniques du médecin dont l'objet reste le corps, sans égard à l'âme. La parole est réduite au minimum, la saignée et l'examen des urines pour nous préfigurent Molière, mais correspondent bien à la procédure médicale des années 1530. L'image du médecin reste sans doute caricaturale, mais pas totalement : Marguerite a seulement forcé le trait.

L'Inquisiteur peut apparaître comme une satire des modes de répression du Saint-Office. La rédaction de cette farce est antérieure à 1533 : elle apparaît dans la deuxième édition du *Miroir*, parue chez Antoine Augereau. Elle peut correspondre à l'inquiétude de Marguerite face aux partisans d'un catholicisme intransigeant,

inquiétude bientôt confirmée par l'édit de Coucy (1535). Le personnage central est caractérisé d'emblée par son fanatisme aveugle, la conception routinière qu'il a de sa fonction, le mépris qu'il fait de la foi véritable. Pour lui, la lettre l'emporte sur l'esprit. Il incarne peut-être Noël Beda, et en tout cas les ennemis des humanistes. Il représente la dissimulation, la frilosité, la peur de l'inconnu, se cache sous ses « mouffles » et ses « pantoufles ». Les décasyllabes correspondent à son triste monologue, tandis que les pentasyllabes plus allègres sont utilisés pour les dialogues des enfants.

Cet inquisiteur, personnage à la fois pittoresque et peu sympathique, sort se promener, voulant vérifier au passage l'orthodoxie de ses congénères. Chemin faisant, il rencontre un groupe d'enfants jouant dans la rue. Leur liberté d'allure lui semble de l'effronterie : il cherche à savoir qui est le père de l'un d'eux, Jacot, pressentant quelque mal-sentant de la foi. « Mon père, c'est le vôtre » répond Jacot, lui indiquant de cette façon que Dieu est le père commun des hommes. Les enfants se mettent à chanter le Psaume III : troublé, l'inquisiteur subit l'effet de la grâce et se convertit. Le rythme est rapide, les personnages vivants, la pièce cette fois peut être jouée.

Suivant V.-L. Saulnier, la pièce aurait été rédigée peu après ce qu'il appelle « l'affaire » Noël Beda. Un petit livret publié à la fin de 1531 aurait présenté le théologien expliquant au roi qu'il est prêt à se convertir à la foi évangélique : ce pamphlet, issu en fait des proches d'Antoine Marcourt, oblige le véritable Beda à se disculper. Par contrecoup, il est réhabilité et obtient le droit de rentrer à Paris. *L'Inquisiteur* représenterait donc Bédà ; l'enfant Clérot correspondrait à l'anagramme de Clément Marot. Dans cette pièce, la chanson sous forme de psaumes ou cantiques est utilisée pour sa qualité mobilisatrice, rejoignant la propagande protestante : à la fin de la pièce, les enfants chantent le cantique de Siméon dans la traduction de Bonaventure Des Périers.

L'œuvre dramatique se poursuit après 1540. Il est difficile de parler de « pièces » de théâtre, car les personnages apparaissent assez statiques et il s'agit le plus souvent d'un échange verbal sur un thème donné. C'est en tout cas un art de cour que pratique la reine de Navarre, en principe destiné à être joué.

La Coche a été insérée dans la partie de la *Marguerite des Marguerites* qui est consacrée au théâtre. Même s'il y a plusieurs personnages et un cadre champêtre qui peut faire office de scène, il est difficile d'en faire une pièce de théâtre à proprement parler. Ce court récit en vers ne répond pas non plus exactement aux critères de la « nouvelle ». Bref, il est difficile à classer aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, *La Coche* est aujourd'hui considérée comme une des œuvres les plus réussies de la reine de Navarre. Le sujet n'en reste pas moins très traditionnel : mais, venu du fonds médiéval, il est renouvelé par les idées nouvelles, le néo-platonisme en particulier. *La Coche* a été écrite vraisemblablement au milieu de l'année 1541, alors que la cour se trouve à Moulins. Son titre est celui d'un moyen de locomotion alors très récent, une voiture couverte et confortable imitée de celles alors en usage en Europe centrale. Le terme serait d'origine hongroise et il s'agit là de la première occurrence de ce nom dans la littérature française.

La narratrice brosse d'abord un tableau printanier. Se promenant dans des prairies, loin des soucis de la cour, elle échange quelques mots avec un paysan qui lui conte ses travaux quotidiens. C'est alors qu'elle voit arriver trois dames, qui présentent les

signes de la plus profonde tristesse. Ce sont des amies de Marguerite, et elles exposent à la reine les raisons de leur chagrin.

Le récit, en 1420 vers, se présente sous la forme médiévale du « débat » des XIVe - XVe siècles, qui remonte à Guillaume de Machaut puis a été développé par Christine de Pisan et Alain Chartier, dont le nom est mentionné dans le poème (vers 49). Ces trois dames ont des « serviteurs », en langage actuel des chevaliers servants plus que des « amants », mais les rapports avec eux sont compliqués. La première est trahie par le sien, même si elle lui est fidèle ; la seconde est délaissée, mais plaint malgré tout son serviteur, qui s'est entiché de la première et se trouve repoussé ; enfin le serviteur de la troisième se comporte parfaitement mais elle veut pourtant l'abandonner (même s'il doit en mourir de douleur) pour partager le chagrin de ses deux amies.

Quelle est des trois la plus malheureuse ? un orage, provoqué par l'excès de leurs larmes capable de déséquilibrer l'univers, les amène à se réfugier toutes les quatre dans la « coche », la grosse voiture qui attend la reine. Elles décident là de choisir un arbitre apte à comprendre et juger : le roi lui-même ou, à défaut, sa maîtresse la duchesse d'Étampes. C'est d'ailleurs à elle que le poème est dédié.

En dépit d'un sujet factice qui pourrait nous amener à considérer ce poème comme faisant partie de la littérature de cour, cette sorte de casuistique amoureuse amène, par le biais des confidences et des intentions morales, à de subtiles analyses psychologiques. La reine elle-même, trahie sans vergogne par Henri d'Albret, peut être identifiée à la première des trois dames, dont les plaintes sont celles de l'amante abandonnée. Cette dame se situe dans le registre désormais bien connu de l'amour courtois, « l'honnête amour » de *l'Heptaméron*. La seconde et la troisième dame font l'apologie de l'amour platonique qui apparaît ici, selon Robert Marichal, pour la première fois dans l'œuvre de Marguerite. Cette conception de l'amour s'étend aussi, dans *La Coche*, à l'amitié qui se développe à cette époque sous la forme de « l'amitié d'alliance ». La troisième dame, même si c'est sans raison apparente, choisit de partager le sort de ses amies.

La *Comédie des Quatre femmes* était considérée par son auteure comme une « farce », et écrite sans titre défini. Les éditions successives ont donné des titres différents, et celui qui est utilisé ici a été proposé au XXe siècle par V.-L. Saulnier. Il s'agit du prologue d'un bal, et Marguerite a participé elle-même à la représentation : devant la cour, et juste avant le bal, les quatre rôles féminins sont tenus par la duchesse de Berry, Marguerite la fille du roi ; la duchesse de Nevers, Madame de Montpensier ; la duchesse d'Étampes Louise du Bellay, et l'auteure de la pièce. Cette représentation a lieu en février 1542, et la pièce est de peu postérieure à *La Coche*.

Cette pièce met en scène deux filles et deux femmes mariées, chacune des quatre ayant ses propres idées sur l'amour, thème général de l'ensemble. La première fille refuse d'aimer, préférant conserver la liberté, tandis qu'au contraire la seconde pense que seul l'amour donne la liberté. La première des deux femmes mariées se trouve victime de la jalousie de son mari, jalousie déplacée car elle lui est fidèle ; tandis que la deuxième est jalouse elle-même, car son mari en aime une autre.

C'est alors qu'apparaît la vieille femme. Elle a cent ans, a été libre durant vingt ans puis a aimé durant les vingt années suivantes. Elle a regretté tout cela durant les soixante années qui ont suivi. Les réponses qu'elle apporte aux quatre femmes sont rudes : la première, quoi qu'elle dise, connaîtra l'amour un jour ou l'autre. Le temps

viendra à bout de l'amour idéalisé que professe la seconde. À la femme dont le mari est jaloux, elle propose de le tromper effectivement. Enfin, la jalousie qu'éprouve la dernière disparaîtra, là aussi, avec le temps. La morale qu'expose là Marguerite n'en est pas vraiment une : ce sont plutôt les conseils de la sagesse populaire, qui sont bien loin des conceptions sublimées de l'amour courtois ou platonique généralement attribuées à Marguerite. Aussi les quatre femmes se trouvent-elles choquées par ces conseils vulgaires, surtout la deuxième fille qui revendique la liberté à travers l'amour pur.

La fin de ce prologue voit un vieillard, puis quatre jeunes gens, faire irruption sur la scène. Sans entrer plus avant dans la discussion, les quatre hommes emmènent au bal qui va commencer les quatre femmes.

Menons-les danser toutes quatre
Et vous les verrez bien tencer³⁵ [quereller]

Cette conclusion sommaire, qui sous-entend chez les femmes bavardage et futilité, est reprise en écho par le vieillard :

Or dansons sans plus y penser
Vous verrez leur orgueil rabattre.

Le lecteur a l'impression que Marguerite tourne en dérision les conceptions sublimes et trop alambiquées de l'amour platonique. C'est oublier que cette pièce a été écrite pour être jouée, et non pour être lue. Il s'agit là d'un art de cour, une « farce » dans l'esprit de son auteure, qui évoque des questions profondes et n'y répond que par une pirouette.

Environ un an plus tard, *Trop, Prou, Peu, Moins* est une satire qui à l'origine était présentée elle aussi comme « farce ». Elle emprunte en effet au registre de la scène populaire. Les personnages sont schématiques et affublés sur scène d'attributs grotesques : cornes pour les uns, oreilles d'âne pour les autres.

Trop et Prou [Beaucoup] se pavanent devant le public en devisant sur ce qui les rapproche. Le spectateur, ou le lecteur, reconnaît à travers eux les prélats de l'Église romaine, elle-même liée aux princes temporels qui présentent les mêmes défauts. Trop et Prou sont ces hommes riches, puissants, sûrs d'eux-mêmes et de leur droit, qui sont capables d'utiliser le feu pour défendre leurs idées ou le fer pour défendre leurs privilèges. Trop et Prou n'ont probablement pas de modèle défini, mais il n'est pas difficile de les identifier à Noël Beda, à Charles Quint, à Paul III ou à tel et tel personnage célèbre de la Renaissance.

Face à Trop et Prou, Peu et Moins sont les humiliés, les opprimés, ceux qui ne possèdent ni richesses ni moyens d'appliquer la loi. Peu et Moins sont peut-être le Berger et le Laboureur. Ils ne possèdent rien, prétendent avoir tout : il faut comprendre par là qu'ils détiennent le sens spirituel de l'Évangile. Jean-Luc Déjean place la date de composition de cette farce au plus tard en 1543, soit après la visite à Nérac de Pocques et Quintain, les « libertins spirituels » dont la pensée aurait pu influencer la reine de Navarre. Et en particulier il rapproche Peu, *Pouc* en patois béarnais dans le texte original, du nom de Pocques. L'hypothèse est originale et pourrait s'expliquer par le goût pour les jeux de mots ; elle est difficile à vérifier.

³⁵ *Marguerites de la Marguerite des princesses...* éditées par Jean de Tournes, Lyon, 1547 ; vers 741.

Quoi qu'il en soit, Trop a un côté diabolique lorsqu'il ose se comparer à Dieu, et Prou apparaît comme un monstre d'hypocrisie. Et pour marquer leur côté bestial et obstiné, ils portent des oreilles d'âne. Car Marguerite affuble ses quatre personnages d'attributs inattendus : les longues oreilles de Trop et Prou sont (mal) cachées sous de vastes cornettes, et sont à l'évidence celles de l'Inquisition, ou plus généralement de tous ceux qui gouvernent de manière autoritaire et abusive. Peu et Moins ont eux aussi des attributs animaux : des cornes. Mais ces accessoires encombrants ont des effets diamétralement opposés, car les longues oreilles d'âne de Trop et Prou les rendent malheureux, tandis que les cornes de Peu et Moins leur donnent une joie insolente. L'aspect religieux que l'on attend chez Marguerite n'est ici que sous-entendu. Peut-être, mais ce n'est là encore qu'une hypothèse, les oreilles sont-elles celles de l'âne de la crèche, à gauche de l'enfant-Jésus, les oreilles des païens qui ne veulent rien entendre. Et à l'inverse les cornes de Peu et Moins sont protectrices : elles les protègent de toute forme d'intolérance.

Peu	Nous ne sommes jamais marris
Prou	Et s'on vous frappe ?
Moins	Je m'en ris, Car il me souvient de ma corne ³⁶ .

La corne peut être aussi celle de la licorne, symbole du Christ à la fin du Moyen-Âge. Il n'en est pas moins vrai que le rapport avec le christianisme n'est que suggéré, de manière un peu ironique, par Peu :

Prou	Peur nous assaut de tous côtés Mais plus fort au cœur, n'en doutez ; Car c'est où est le grand déluge. Mais, à fin que nul ne nous juge, Allons-nous en, car c'est assez.
Moins	Priez Dieu pour les trépassés, Dont le retour est inconnu.
Peu	Il en est quelqu'un revenu, Mais bien peu : le chemin est long

Les longues oreilles de Trop et Prou, qu'ils cherchent en vain à cacher, reflètent le remords permanent par rapport à ce qu'ils sont, et une forme de misère de l'Homme sans Dieu. Inversement, Peu et Moins sont fiers d'exhiber leurs cornes. Toute la pièce est construite sur la symétrie, qui facilite une logique d'opposition. Elle suppose chez l'auteure une grande maîtrise au niveau de la construction des pièces.

Marguerite écarte dans cette farce tout espoir de conversion. Il n'y a plus place, comme dans le *Malade* ou l'*Inquisiteur*, pour la chanson ni pour la persuasion. Mais à l'inverse, le silence devient parfois provocateur et les cornes agressives. L'auteure déjà accusée d'hérésie par les catholiques l'est aussi de nicodémisme par Calvin, après 1540 : c'est en 1544 que paraît son *Excuse à Messieurs les Nicodémites*. Par cette expression, Calvin entendait ceux qui n'osent pas révéler leurs véritables

³⁶ *Marguerites de la Marguerite des princesses...* publiées par Jean de Tournes, Lyon, 1547. Vers 414-417.

opinions chrétiennes, c'est-à-dire réformées, par peur des conséquences. Le pharisien Nicodème, qui vivait au temps du Christ, avait eu un entretien secret avec Jésus, qui l'avait amené à devenir son disciple et à prendre sa défense devant le sanhédrin. Mais les réformés condamnaient le caractère confidentiel de son choix, et Calvin pensait, et sans doute à tort, que la reine de Navarre était une sorte de chef de file de ces « nicodémites » qui s'obstinaient à ne pas choisir.

En 1540, Marguerite a près de cinquante ans. Elle souffre régulièrement de rhumatismes et s'habille en noir, comme il apparaît dans le « portrait au petit chien ». Elle se considère comme une vieille femme, et ce depuis longtemps ; dans une lettre datée de 1526 à Montmorency, alors qu'elle avait trente-quatre ans, elle se qualifie déjà de « pauvre vieille ». Elle tient beaucoup à son image de reine à la fois humaniste et respectable. Dans une autre lettre à Montmorency, datée de l'été 1534, elle explique qu'elle refuse de prendre parti dans l'affaire qui oppose Mademoiselle de Bonneval à Adrienne d'Estouteville pour se marier avec le comte de Saint-Pol. Elle charge donc Montmorency de trouver la solution : « je m'en décharge et vous en charge, pour ce que je ne veux pas me mêler de séparer l'amitié de Monsieur de Saint-Pol, car entre nous, pauvres femmes de ménage [ménagères ?] n'entendons rien à rompre si honnête amour »³⁷. Elle refuse pour elle-même le rôle de marieuse qui était généralement dévolu aux femmes de l'aristocratie, et renvoie cela au conseiller de son frère.

Moins présente sur la scène politique et les grandes fêtes officielles depuis le mariage de sa fille Jeanne, dont l'avenir la préoccupe, elle est de plus en plus tournée vers la littérature et la religion. François a choisi le catholicisme : en 1538 l'édit de Coucy est rapporté, et en 1540 la dénonciation des hérétiques devient un devoir. Marguerite reste catholique, assiste régulièrement à la messe mais continue à protéger ceux dont le catholicisme reste suspect aux intransigeants. Elle reste l'héritière du fabrisme et du premier humanisme. Elle fait figure, de plus en plus, de référence en matière littéraire. De nombreux auteurs lui envoient leurs ouvrages non parce qu'elle est reine et sœur du roi mais parce qu'elle est elle-même une auteure respectée. Elle reçoit les *Nugae* de Nicolas Bourbon, poète néo-latin, ainsi que les *Hymnes* et *Odes* de Salmon Macrin, valet de chambre de François 1^{er} qui prend modèle sur Horace. Elle reçoit aussi les ouvrages d'Étienne Dolet, le recueil de poèmes de Nicolo Martelli, l'*Hécube* de Bandello et même une *Vie de Notre-Dame* de L'Arétin, qui n'a pas osé lui envoyer ses autres productions. Elle correspond avec Vittoria Colonna, dont elle a confié les sonnets à Montmorency. Celui-ci les conserve dix jours et les fait examiner, les pensant suspects, ce qui provoque la colère de François 1^{er} après celle de Marguerite.

La reine de Navarre conserve toutefois une activité diplomatique, domaine qui continue à beaucoup l'intéresser, peut-être parce qu'elle pense que c'est par là qu'elle réussira à faire évoluer la situation religieuse. Elle conserve des relations suivies avec les représentants de l'Allemagne et de la Suisse protestante alors que les Réformistes français ont dû s'expatrier. Elle cherche, de même que les frères Du Bellay, à établir une entente avec eux ou avec l'Angleterre contre Charles Quint et le pape Paul III. De cette activité il nous reste une lettre, qu'elle a écrite le 26 février 1542 à l'ambassadeur d'Angleterre William Paget. C'est l'une des dernières manifestations de sa présence effective dans le domaine des relations internationales.

³⁷ *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* publiées par F. Génin. Document 109, p. 297. Marguerite semble ici refuser les mariages arrangés.

Difficile à classer dans l'ensemble de son activité littéraire, la *Fable du faux Cuyder* nous semble essentielle pour comprendre la pensée de Marguerite. Ce poème composé de décasyllabes à rimes plates a été influencé par une églogue de Jacopo Sannazaro. Le thème est antique : les nymphes de Diane, victimes de leur imprudence, vont être assaillies par les satyres ; pour leur éviter le déshonneur, leur protectrice les change en saules. La fable nous invite à réfléchir sur les méfaits de l'orgueil et la vanité du désir, qui n'est qu'un « cuyder », une tromperie, une forme de néant.

Ce rien, lequel hors de tout faut vider
N'est plus qu'un vain menteur, et Faux Cuyder
Lequel produit un dépravé désir
Dessous l'espoir d'un inconnu plaisir.

La fable est imprimée en 1543 par Adam Saulnier. Après la transformation des nymphes en saules, les satyres font le bilan de leur échec et, en même temps, une sorte de procès de l'amour sensuel et des amants abusifs.

C'est tout le bien qu'avons pu acquérir
Du fol Cuyder qui nous a fait quérir
L'amour du cœur pour tourmenter le corps,
Mais cette amour qui ne gît qu'au dehors
Avons si mal requis et pourchassée,
Veu qu'elle estoit par Diane enchâssée
En corps mortels si pleins d'honnêteté
Que nous n'avons d'elles rien conquis
Fors temps perdu et rigoureux refus,
Par quoi portons ainsi que gens confus
Ces chapeaux verts, dont à jamais prendront
Notre façon les amants qui perdront
Soit par courroux, par mariage ou mort
Leur belle amie, ou à droit ou à tort,
Et la couleur qui en est grise et verte
Démontrera le travail de leur perte.

Les « chapeaux verts » dont il est question correspondent au feuillage des saules et, à un second degré, révèlent de manière visuelle à qui l'on a affaire, comme les oreilles d'âne ou les cornes. Il s'agit ici des hommes qui abusent des femmes, condamnés à porter sur eux cette marque d'infamie, à l'instar des maisons de passe qui étaient indiquées par divers végétaux. La *Fable du faux Cuyder* aboutit à la réhabilitation de l'honneur des femmes.

Nérac capitale de l'humanisme.

Marguerite commence à s'installer durablement dans le Sud-Ouest à partir de 1535, et à partir de 1540 son mari se résigne à régner au nord des Pyrénées seulement, François 1^{er} lui ayant fait comprendre qu'il ne voulait pas se risquer à attaquer Charles Quint pour la Navarre. Dans l'ensemble, Henri d'Albret semble avoir bien géré son royaume, profitant il est vrai des ressources matérielles

importantes que lui apporte le mariage avec Marguerite pour faire fructifier son héritage. Il fait venir des paysans de la région d'Angoulême, ainsi que du Berry et de Sologne, pour mettre en culture plusieurs zones que ses prédécesseurs avaient laissées à l'abandon.

Les divers récits de ceux qui sont reçus par les souverains de Navarre font apparaître des revenus importants, plus de 50 000 livres pour le couple. Marguerite percevait 24000 livres de François 1^{er}, qui versait la même somme à Henri en tant que gouverneur de Guyenne. À cela venaient s'ajouter les impôts tirés de la Navarre et des comtés, les revenus du domaine d'Alençon, plus des dons assez fréquents du roi de France lui-même ; Marguerite et Henri disposaient donc de moyens très importants.

Henri a fait fortifier plusieurs bourgades, qui font figure de points d'appui stratégiques. Officiellement il le fait pour renforcer le système de défenses du royaume de France, mais il envisage surtout, du moins dans les premiers temps, de faciliter d'éventuelles opérations militaires contre l'Espagne afin de récupérer la région de Pampelune. À l'ouest de Pau, au pied des Pyrénées, la bastide de Navarrenx avait vu ses fortifications détruites en 1523 par les Castillans conduits par Guillaume d'Orange. De 1538 à 1549, Henri fait construire 1660 m de remparts de dix mètres de hauteur, ainsi que quatre bastions, un magasin à poudre, une fontaine militaire et un arsenal, qui subsistent aujourd'hui. Il a fait appel pour cela à l'architecte italien Fabricio Siciliano, faisant de Navarrenx la première forteresse de la vicomté de Béarn et la première cité bastionnée de France, plus d'un siècle avant Vauban.

Surtout, deux villes sont devenues les résidences favorites des Navarre : Pau, que le roi préfère ; et Nérac, où s'établit Marguerite. En outre le couple se rend fréquemment à Mont-de-Marsan, surtout pour des affaires d'ordre administratif, comme les assemblées du ban ou les réunions d'édiles.

Pau fait figure de capitale du Béarn. Orthez était l'ancienne capitale, mais Gaston IV de Foix (1436-1472) avait décidé de promouvoir Pau au rang de capitale après son mariage avec Éléonore de Navarre. Devenue cité royale, Pau se dote au cours du XVI^e siècle des institutions qui sont le signe tangible d'un État indépendant. La cour du sénéchal se voit reconnaître une compétence civile ; le conseil souverain, installé dès 1519 par Henri d'Albret, a surtout une compétence criminelle. En 1525 Henri met également en place une chambre des comptes, après quoi un atelier monétaire est transféré de Morlaàs vers Pau. Cet atelier frappe la monnaie béarnaise, que l'on rencontre souvent dans le Royaume de France, dans la « tour de la Monnaie » près du château. Les monnaies sont les mêmes qu'en France : écu d'or, demi-écu, quart d'écu d'argent, mais le roi de Navarre est présent à l'avers. La production monétaire de la Navarre échappe à la compétence de Paris, et se poursuit bien après la réunion du royaume à la France, jusqu'à la Révolution.

Le Parlement de Béarn, ou de Navarre, a son siège à Pau. Les règles coutumières sont communément appelées les « fors de Béarn », et continuent à être appliqués bien après la réunion officielle au royaume de France, qui a lieu sous Louis XIII en 1620.

Pendant longtemps, la ville de Pau reste une grosse bourgade qui se serre autour du château que Gaston de Foix fait construire sur l'ancienne forteresse de Gaston Phébus. Gaston IV transforme la forteresse en résidence princière en fonction des premières influences novatrices venues du Val de Loire et du Berry. Puis à leur tour, dès 1529, Marguerite et Henri aménagent leur château en ajoutant divers éléments typiques de la

Renaissance : ils ouvrent des galeries, des fenêtres, et bordent l'ensemble du bâtiment d'une large terrasse au niveau du premier étage. Tout cela est à peu près achevé à la fin des années 1530. Au cours des années suivantes, le château et la présence d'une petite cour permettent à Pau de voir se développer un artisanat militaire, avec la fabrication d'arquebuses, et un artisanat de luxe : horloges, orfèvrerie. Marguerite ne semble guère s'être souciée de l'urbanisme de la ville, qui sera pris en charge plus tard par Jeanne d'Albret.

En ce qui concerne l'ornementation extérieure du château de Pau, Marguerite et Henri ont fait appel à des artisans du Val de Loire, spécialisés dans la sculpture et l'architecture. Un seul artisan italien, Richard de Mantoue, nous est connu : il était spécialisé dans la ferronnerie et a réalisé les grilles des fenêtres.

La décoration intérieure reflète le goût de Marguerite. Il faut noter en particulier son intérêt pour les tapisseries, souvent parsemées de marguerites, et pour les tentures de soie, satin, velours. Les couleurs prédominantes de tous ces tissus sont le rouge, l'or, le violet. Le château de Pau disposait d'un cabinet de peintures, et si Marguerite possédait des portraits de Louise de Savoie et de son frère, il ne semble pas qu'elle ait possédé des peintures de la Renaissance italienne. En revanche, elle s'entourait d'objets précieux, statuettes, drageoirs, flacons.

Nérac, grosse bourgade aujourd'hui, a été le lieu de prédilection de Marguerite. Les seigneurs d'Albret s'y étaient installés au XI^e siècle, et étaient devenus rois de Navarre en 1484 par le mariage de Jean III d'Albret avec Catherine de Foix. Un château fort dont subsistent quelques ruines, le château de Nazareth, se trouvait à l'emplacement de l'actuel parc de la Garenne et dominait la Baïse. Il est remplacé à la fin du XV^e siècle par le « château neuf » de Nérac, qui au point de vue du style forme la transition entre la fin du gothique et la première Renaissance. Quatre bâtiments délimitaient la cour : l'aile nord reste la seule qui subsiste. Sa grande galerie révèle l'influence italienne. Marguerite et Henri font ajouter une tour carrée située devant la Garenne, une magnifique esplanade plantée d'arbres un peu plus tard par Antoine de Bourbon, le second mari de Jeanne. On y allait par un ensemble de terrasses, lieux propices à la promenade et à la rêverie.

Marguerite aimait beaucoup les jardins de ce château de Nérac : ce qu'il en reste constitue aujourd'hui les « jardins du Roy ». Ces jardins, à la fois vergers et jardins d'agrément, datent de son règne. Inspirés par le *Songe de Poliphile*, ils s'ouvraient vers l'extérieur par un pavillon-porche. Un autre pavillon, le Palais des Mariannes, a servi aux rendez-vous amoureux d'Henri et de sa maîtresse, Marie Alespée, dont le fils a ensuite été protégé par Jeanne d'Albret. C'est à Marie Alespée qu'Henri avait dédiée, sans vergogne, la fontaine de marbre blanc proche du pavillon. Jeanne d'Albret a contribué à modifier l'ensemble monumental de Nérac : elle fera faire un corps de logis attenant au château avec les pierres tirées des églises et des couvents, et amènera Nérac à devenir une petite capitale du protestantisme dans le Bassin aquitain.

Autour de 1540, le couple des Navarre est entouré par une cour assez nombreuse, qui suit les souverains au cours de leurs déplacements, entre Pau et Nérac. Cette cour, à l'exemple de celle du roi de France, reçoit des pensions et gratifications diverses. En principe, et comme dans toute l'Europe du temps, la cour et le peuple de Navarre pratique la religion du couple royal. Dans ce cas précis, ce n'est pas toujours facile. Si Marguerite affiche sa fidélité romaine, assistant à la messe, priant la Vierge et les saints, conservant les cloîtres et couvents qu'elle visite, elle n'en reçoit pas moins à Nérac des personnalités considérées comme suspectes ou même hérétiques. Lefèvre d'Étaples est

mort à Nérac, Marot y fait halte mais la reine l'avertit qu'il ne peut y rester et lui conseille de fuir, Calvin s'y présente mais encourt la disgrâce de Marguerite, Gérard Roussel y célèbre la « messe en sept points » où se trouve abolie la notion d'hostie consacrée. Celui lui attire beaucoup d'inimitiés. L'évêque de Condom, Gérard de Grossolles, lui est si hostile que Roussel craint d'être empoisonné, et l'explique dans une de ses lettres. Il y est question de poison dissimulé dans l'encens ; si bien que François 1^{er}, à la demande de sa sœur, fera déplacer Grossolles à Blois³⁸.

Marguerite jouissait, de par sa position, de prérogatives étonnantes. Elle pouvait siéger dans la cathédrale d'Auch en qualité de chanoine. Elle utilise ce titre pour obtenir la libération du neveu de Melanchthon, soupçonné (et à juste titre) de calvinisme. Celui-ci part sans plus attendre pour Genève.

Le couple royal a des revenus importants, mais ses dépenses le sont également. Comme les rois et reines de France, les deux souverains ont chacun une « maison » comportant secrétaires, médecins, dames d'honneur, gardes, valets de chambre. Certains de ces personnages sont connus : Péron, son secrétaire particulier, alors que Victor Brodeau est le premier secrétaire du couple royal ; Jean Frotté et Izernay, ses valets de chambre ; Jean Goinret, son médecin ; Madame de Bourdeilles succède à Madame de Châtillon comme première dame d'honneur.

La reine avait, comme la cour de France, des titulaires de pension. Antoine Héroët, par exemple, ne vivait pas dans le royaume de Navarre mais était « pensionnaire extraordinaire » de Marguerite et percevait à ce titre une pension qui a duré jusqu'en 1539. Il est désigné dans les actes officiels sous le titre de Maître des requêtes du roi et de la reine de Navarre. Il s'agit peut-être d'une charge de complaisance, bénéfice qui lui procurait des revenus importants. Après 1540 il ne figure plus sur les comptes de Marguerite, François 1^{er} lui ayant donné le bénéfice de l'abbaye de Cercanceaux, au sud de Fontainebleau, déchargeant ainsi sa sœur de cette charge financière.

Henri mène grand train, Marguerite finance des œuvres de charité et subvient aux difficultés de ceux qui frappent à sa porte. Ses plaisirs sont simples : elle aime à se promener autour des châteaux de Pau et Nérac, apprécie le vin de grenache, un cépage très répandu dans la région, dont elle délaisse l'usage lorsqu'elle pense être enceinte. Elle est entourée de fidèles, au premier plan desquelles se trouvent la sénéchale de Poitou et sa fille, Madame de Bourdeilles, la mère de Brantôme, qui apparaît sous le nom d'Ennasuite dans l'*Heptaméron* ; ainsi que Mesdames de Caumont, de Saint-Pather, de Clermont. Après 1541, elle a fait venir et installer à Nérac une grande partie de sa bibliothèque. Mais, les années passant, elle doit faire face à des difficultés financières de plus en plus pressantes : une anecdote veut qu'elle aurait dû emprunter de l'argent à l'une de ses suivantes pour secourir Des Périers, lui-même ruiné.

Le retour des affaires familiales

Les rapports avec François 1^{er} se sont un peu distendus sans que cela affecte l'amour que Marguerite porte à son frère. Elle explique à Izernay, dans une lettre de décembre 1541, qu'elle attend impatiemment des nouvelles du roi de France et qu'elle « porterait [ses lettres] comme des reliques ». Elle écrit d'ailleurs à son frère, alors qu'elle est à Nérac en 1542, pour lui dire qu'elle a fait une fausse couche et qu'elle a envie de voir

³⁸ Voir les *Lettres de Marguerite d'Angoulême*, éditées par Génin : document 149, lettre de Marguerite à Monsieur d'Izernay, Nérac, le 29 décembre 1541.

Chambord juste terminé. En attendant, elle vit avec son petit entourage à Nérac où « nous passons notre temps à faire mômeries et farces ».

Au printemps de l'année 1544, Marguerite quitte Nérac et le royaume de Navarre pour prendre la direction d'Alençon, domaine qu'elle a longtemps délaissé. Elle y retrouve sa fille Jeanne. En dépit de la crise qui a eu lieu lors du mariage, les deux femmes semblent avoir conservé leur mutuelle affection. Elles décident toutes deux de faire annuler ce mariage, conclu pour faire plaisir à François 1^{er}, et que Marguerite semble désormais regretter. Le mariage a eu lieu sous la contrainte, et il n'a pas été consommé : ce sont là deux raisons qui peuvent être plaidées à Rome en faveur d'une annulation. Avec sa mère, Jeanne rédige une demande de cassation du mariage destinée au pape Paul III lui-même. Elle possède la copie d'un document, remis à Henri de Navarre la veille du mariage, qui prouve que celui-ci a été accepté par Jeanne sous la contrainte, et pour obéir aux ordres de son oncle le roi de France et de son père : « Moi, Jeanne de Navarre, continuant mes protestations auxquelles je persiste encore par cette présente que le mariage que l'on veut faire de moi au duc de Clèves est contre ma volonté, que je n'y ai jamais consenti ni consentirai, et que tout ce que l'on pourra faire et dire ci-après dont l'on pourrait dire que j'y ai consenti, ce sera par force, contre mon gré et vouloir, et par crainte du roi de France, du roi mon père et de la reine ma mère, qui m'en a menacé et fait fouetter par la baillive de Caen ma gouvernante... ». Marguerite assume ses erreurs passées, car elle l'avait elle-même menacée de la faire « tant fesser et maltraiter qu'on m'en ferait mourir ». Bref, cette protestation est envoyée à Rome. Comme l'affaire reste sans réponse, une copie est envoyée au début de l'année suivante du Plessis-lez-Tours. Et en novembre 1545, Paul déclare le mariage de Jeanne d'Albret et du duc de Clèves nul et non avenue. Marguerite et Jeanne, de nouveau célibataire, rejoignent la cour de France à Fontainebleau en janvier 1545. De nouvelles possibilités de mariage s'ouvrent alors pour Jeanne : l'infant Philippe, fils de Charles Quint, se trouve désormais veuf. Mais François 1^{er} ne proposera pour elle que des partis de moyenne importance, comme le prince de Piémont.

Au début de 1545, la cour s'interroge sur l'attitude du Dauphin, Henri d'Orléans. Il fait part de son indignation, et même de sa révolte, au vu des faveurs qui sont conférées à son frère cadet, Charles d'Orléans. Le 12 décembre 1544, il a déposé une plainte en bonne et due forme contre les dispositions de Crépy. En effet les clauses de la Paix de Crépy-en-Laonnois lui promettent un mariage avec la famille des Habsbourg, une fille ou une nièce de Charles Quint. Une fille apporterait en dot les Pays-Bas ; une nièce aurait dans sa corbeille le Milanais, si longtemps convoité par François 1^{er}. En outre, les dispositions prises à Crépy assurent trois duchés à Charles, qui viennent s'ajouter à celui d'Orléans. Par rapport à cela, Henri fait valoir qu'il a déjà un fils de son épouse Catherine de Médicis.

Les protestations d'Henri ne sont pas entendues : Anne d'Étampes, la maîtresse du roi, s'est rapprochée de Marguerite et elle obtient de faire exiler à Anet la maîtresse de Henri, Diane de Poitiers, veuve depuis 1531 et plus âgée que le Dauphin, qu'elle déteste. Marguerite ne fait rien pour s'opposer à cette décision. En fait toutes deux préfèrent Charles d'Orléans, dont les sympathies vont davantage au parti protestant. Henri favorise les tendances rigoristes du catholicisme romain, juste au moment où Paul III met sur pied le concile qui va se réunir à Trente. Charles de son côté avait été jusqu'à proposer de faire partie de la ligue de Smalkalde.

Marguerite choisit de se tenir à distance de la querelle, sinon de l'apaiser. À cette époque son frère souffre de nouveau d'un abcès périnéal ; elle répond à divers courriers importants sur le plan de l'histoire littéraire, comme celui d'Étienne Dolet, qui lui fait

part des ennuis que lui valent ses traductions ; ou celui de Rabelais, en faveur de qui elle intervient, afin que le privilège d'édition soit accordé au *Tiers Livre*. Pendant ce temps la querelle entre les deux princes s'apaise, mais seulement parce que reprennent les hostilités contre Henry VIII. Les troupes royales, commandées par Henri et Charles, assiègent Boulogne tenue par les Anglais. En même temps Annebault traverse la Manche et débarque sur l'île de Wight. Mais il n'a pas le temps d'exploiter cette victoire : le 9 septembre 1545, Charles d'Orléans contracte une maladie contagieuse après avoir pénétré dans une maison, et meurt juste après. Le Dauphin Henri reste seul héritier, tandis que son père et sa tante Marguerite sont atterrés par la nouvelle. Le 7 juin 1546, par le traité d'Ardres, l'Angleterre remet Boulogne à la France contre deux millions de livres. C'est Marguerite qui avait fait les premières démarches en vue de ce traité, qui est aussi un traité de paix. Après avoir essuyé des difficultés avec l'ambassadeur William Paget, elle avait réussi à obtenir l'écoute et même la confiance des Anglais. Le traité d'Ardres a été son dernier acte diplomatique important. En ce qui concerne, Henri, les ultimes tentatives qu'il fait pour faire valoir ses droits sur la Navarre espagnole se révèlent inutiles. En février 1546, les Navarre quittent Fontainebleau et repartent vers le Sud-Ouest.

Marguerite isolée

À partir de 1545, la reine de Navarre semble de plus en plus seule. La mort a frappé la famille royale en la personne de Charles d'Orléans. Elle frappe également plusieurs de ses familiers : en 1544, Clément Marot, grâce à qui Marguerite avait beaucoup appris en matière de poésie, meurt à Turin où il avait trouvé refuge après Genève. Marot a été le trait d'union entre les « grands rhétoriciens » et les poètes de la Pléiade. La même année 1544 voit mourir Bonaventure Des Périers, qui d'après Henri Estienne se serait suicidé en se jetant sur son épée, ce qui n'a jamais été prouvé et semble motivé par le souci de rejeter Des Périers du côté des libertins ou des athées. En tout cas Des Périers disparaît effectivement après cette date, après avoir quitté Nérac quelques années plus tôt et avoir vécu dans la misère ses dernières années. Enfin Étienne Dolet, qui avait expliqué à Marguerite que ses traductions de textes anciens lui valaient beaucoup d'ennemis dans les rangs des catholiques intransigeants, a la malencontreuse idée de revenir en France où il tombe aux mains des inquisiteurs. Marguerite l'avait prévenu, mais en vain. Elle sait désormais que la partie est perdue : sans avoir pu mettre au point une nouvelle défense de Dolet, elle apprend sa condamnation puis sa mort lorsqu'il est pendu et brûlé place Maubert en 1546.

Après la mort de Charles, François 1^{er} apparaît sombre et de plus en plus imbu de son autorité royale. Cet absolutisme exige l'unité de foi. En 1544, il a demandé à la faculté de théologie la rédaction d'une profession de foi détaillée ; les fidèles doivent accepter chacune des propositions que contient ce texte, les conserver et évidemment les respecter, sous peine de poursuites. En avril 1545 a lieu le massacre des Vaudois. Ces Vaudois installés dans les montagnes du Lubéron, en Provence intérieure, sont en principe les disciples de Pierre Valdès, à l'origine contemporains des Cathares et souvent confondus avec eux. Excommuniés depuis 1184, ils étaient venus s'installer en Provence où ils restent sous la conduite de leurs « barbes », sortes de pasteurs. Au XVI^e siècle, le rejet de la messe catholique et des sacrements favorise la confusion avec les réformés, notamment les « sacramentaires » ou les zwingliens. Le vœu de pauvreté

demandé aux fidèles, l'idéal affiché de non-violence les désigne comme de potentiels révoltés. Une enquête a été ouverte en 1540 par le Parlement d'Aix. Après cinq années d'instruction, le Parlement conclut à la nécessité d'une sévère répression. Le premier Président, le baron d'Oppède, demande alors l'autorisation de mener cette action. Il est aidé en ce sens par le cardinal de Tournon, qui siège au Conseil du Roi et présente les « barbes » comme les chefs de la révolte. Conforté dans ses projets, le baron d'Oppède utilise les troupes royales qui reviennent d'Italie pour organiser la terreur dans tout le massif du Lubéron. Trente communautés villageoises sont massacrées, les plus connues restant celles de Mérindol et Cabrières. Femmes et enfants sont brûlés dans l'église du village. Le pays est ravagé : les arbres fruitiers sont coupés, les récoltes incendiées. Le gendre d'Oppède, venu faire ces récits à Marguerite, est témoin de son indignation et forcé de lui rendre compte à genoux. Mais la reine n'a rien pu faire pour s'opposer à ces atrocités. Elle estime avoir été trompée, ainsi que son frère, ce qui semble moins évident, par l'inquisiteur Rochet ou Rochette, par Oppède aidé de Lafont et de Tibutis. Tout cela fait l'objet d'une lettre au chancelier d'Alençon, le document 141 de la correspondance éditée par Génin.

Le massacre des Vaudois de Provence connaît un équivalent au cœur du Bassin parisien : à Meaux, après l'épisode du Cénacle, le protestantisme s'était installé. En 1546, le pasteur et l'essentiel de sa communauté, au total une soixantaine de personnes, sont arrêtés et emprisonnés à Paris. Au cours du procès, quatorze d'entre eux sont torturés puis brûlés. Les autres sont emprisonnés à vie ou bannis du royaume. Là encore, Marguerite apprend la nouvelle avant d'avoir pu tenter une action quelconque.

Marguerite n'a donc plus l'oreille du roi. Les catholiques intransigeants, toujours actifs à la Sorbonne, ont ruiné le groupe des humanistes, qui n'est ni homogène ni véritablement structuré, dans l'esprit de François 1^{er} en utilisant son entourage et surtout le Dauphin Henri. Marguerite sait qu'elle n'a jamais eu l'appui du Dauphin ni de ceux qui l'entourent ; et d'autre part l'année 1545 consacre aussi pour elle la rupture avec Calvin. Le réformateur était venu trouver refuge à Nérac en 1535. À cette date il se félicitait du soutien que donnait la reine de Navarre à tous ceux qui étaient persécutés au nom de leur foi évangélique, et l'*Institution chrétienne* ne contient aucun passage critique concernant Marguerite. Mais au cours des années suivantes, Calvin en était venu à se méfier de la reine de Navarre, rangée au nombre de ceux qu'il appelait les « Nicodémites », ceux qui se refusent à prendre nettement parti en faveur de l'Évangile. Et il avait conseillé aux représentants des communautés réformées allemandes de se montrer respectueux et affables envers elle, mais de bien se garder de suivre ses conseils. En 1545, un nouveau traité de Calvin vise cette fois les « libertins spirituels » : c'est le *Traité contre la secte phantastique et furieuse des libertins qui se disent spirituels*. La question des « libertins spirituels » est importante.

À partir de 1538, selon G. Demerson, Marguerite se trouverait sous l'influence des libertins spirituels, dont les chefs de file sont alors Quintain de Hainaut et son disciple Antoine Pocques, qui serait le personnage de Peu dans la comédie *Trop, Prou, Peu, Moins*. Pour eux, d'une manière générale, tout dans l'Écriture peut se réduire au mythe, y compris le personnage historique de Jésus-Christ, vu comme un « phantome » allégorique. Le prophète Élie qui a donné l'onction aux Prophètes et aux Rois (*Ecclésiastique*, 48, 8) annonce par son char de feu le règne de l'Esprit, et par sa propre histoire la manière dont les descendants d'Adam seront finalement « enlevés » du monde terrestre. Sur son char enflammé, le prophète Élie apparaît comme le médiateur entre l'Homme et l'Esprit saint.

Or par bien des côtés ces idées rejoignent celles de Marguerite et, avant elle, de Briçonnet. Pour l'évêque de Meaux tout événement ou objet historique n'est que l'enveloppe transitoire d'une idée infinie. Il est inutile de chercher à atteindre l'essence des choses, et Dieu lui-même, par les voies de la raison. L'amour seul est capable de purifier et élever les sentiments qu'il enflamme. La compréhension des textes sacrés a lieu grâce à la méthode allégorique. Marguerite a repris cette méthode, qui est au cœur de tous ses écrits mystiques.

Rien d'étonnant donc à ce que Quintain de Hainaut ait été présent à Nérac dès 1535. Plus jeune, Antoine Pocques y séjourne un peu plus tard. Ce dernier, lors d'un séjour à Montpellier, se serait fait soutirer un texte destiné à la défense des libertins spirituels contre Calvin. Ce dernier, ainsi que les autres Réformateurs, n'a que mépris pour les interprétations allégoriques de l'Écriture. Son libelle composé en 1544, *Traité contre la secte phantastique et furieuse...* insiste sur la mauvaise interprétation faite par les libertins de l'Histoire en trois temps : Avant la Loi, Sous la Loi, Après la Loi. Il voit chez eux des hérétiques, qu'il perçoit comme les dignes successeurs de Simon le Magicien, de Marcion, des Gnostiques et des Manichéens. Il dénonce leur méthode, la méthode allégorisante. D'où la brouille entre Calvin et la reine de Navarre : le Réformateur lui reproche d'admettre près d'elle la compagnie de ces deux personnages, tandis que la reine parle de « l'inconstance » de Calvin.

Il semble que le rapprochement véritable avec les Spirituels ait eu lieu au cours de l'année 1540, alors que Jeanne d'Albret se trouve malade et, semble-t-il, en danger de mort au Plessis-lez-Tours. En proie à l'angoisse, Marguerite prie pour exprimer sa soumission à la volonté de l'Esprit saint en l'église de Bourg-la-Reine. Un messager survient et lui apprend alors la guérison de sa fille. Miracle ? en tout cas, Marguerite rend alors une action de grâces que commente Charles de Sainte-Marthe dans son oraison funèbre. Cette vulnérabilité sur le plan émotionnel et affectif contribue à expliquer le rapprochement avec les Spirituels et leur compréhension des rapports entre le fidèle et son Dieu.

En 1543 Nérac reçoit Quintain et Pocques. Mais ils sont mis au rang des hérétiques aussi bien par les protestants que par les catholiques : et dans les deux cas, la méthode allégorisante est mise en question. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, le jésuite Jean Maldonat explique comment cette méthode, celle de l'explication par le sens figuré, remet en question les quatre piliers de la foi catholique : Trinité, Incarnation, Résurrection des morts, Eucharistie. Elle déboucherait sur l'agnosticisme plus que sur l'athéisme à proprement parler.

Pour d'autres, les « libertins spirituels », auxquels on associe souvent Des Périers, parfois même Dolet, sont soupçonnés de suivre l'enseignement de Pomponazzi, censé mener à l'athéisme, bien que Pomponazzi lui-même, mort en 1525, s'en soit toujours défendu. Certains des disciples de Pomponazzi, en revanche, ne se privaient pas de dire qu'ils étaient franchement athées. Mais c'est bien pour hérésie que Quintain a été brûlé vif aux Pays-Bas en 1546³⁹.

IV. Les dernières années.

³⁹ Sur ces questions, voir G. Demerson, « Un mythe des libertins spirituels : le prophète Élie » dans *Aspects du libertinisme au XVI^e siècle*. Colloque international de Sommières, Paris, Vrin, 1974.

Le deuil avant la mort

Henri d'Albret s'est rendu compte avec amertume que la Paix de Crépy ne comportait aucune disposition concernant la Navarre espagnole, c'est-à-dire la province de Pampelune qu'il convoite. Lorsqu'il quitte Fontainebleau en février 1546, il est en proie à une colère sourde et rumine des projets guerriers : il se passera de son beau-frère et de ses troupes pour s'emparer, seul, de la Navarre espagnole, qui correspond pour lui à son patrimoine, l'équivalent du Milanais pour François ou de la Bourgogne pour Charles Quint.

Marguerite est mécontente également, mais pas pour la même raison. Le mariage de sa fille a été invalidé, elle est libre de songer à un nouveau prétendant. Marguerite partage les conceptions de l'aristocratie de son temps, et souhaiterait pour Jeanne une union royale. Elle songe à l'infant Philippe, libre lui aussi. Cette idée ne manque pas de surprendre le lecteur, qui connaît l'évolution politique et surtout religieuse du futur Philippe II. Comment Marguerite pouvait-elle imaginer le mariage de Jeanne d'Albret, restée dans l'histoire comme une calviniste convaincue et militante, avec le plus catholique des souverains de la deuxième moitié du XVI^e siècle ? Mais en 1545 le prestige de la maison des Habsbourg suffisait à éclipser d'autres aspects. Et d'ailleurs Jeanne avait été élevée dans la plus pure tradition catholique : elle a eu des précepteurs irréprochables sur le plan religieux, dont le poète Nicolas Bourbon, et continue à suivre cette tradition de manière scrupuleuse. Depuis 1541 elle a sa propre « Maison » dont M. d'Izernay est désormais gouverneur, tandis qu'Aimée de La Fayette, Madame de Silly, qui sera Longarine dans l'*Heptaméron*, est sa gouvernante. Elle est entourée de gens qui sont aussi des proches de sa mère, et ne se convertira véritablement au calvinisme que beaucoup plus tard, en 1560, probablement sous l'influence de Théodore de Bèze.

En 1545, un projet de mariage avec l'infant Philippe n'a donc rien de surprenant, et Henri d'Albret décide de s'ouvrir de ce projet à l'ambassadeur de Charles-Quint, Saint-Mauris, sans en parler à son beau-frère. Son but est d'obtenir la Navarre espagnole, en échange de Jeanne.

L'empereur ne serait pas opposé à ce mariage. On connaît les tendances humanistes de sa mère mais Jeanne n'a pas été élevée par elle et la jeune princesse réunit toutes les qualités alors requises de vertu, d'éducation, de grâce également. Un peu plus tard, dans un testament qu'il rédige en 1548, il recommande même à son fils Philippe d'épouser Jeanne. Mais à une condition : de ne céder aucun territoire espagnol au roi de Navarre. Toutefois ce mariage n'aura jamais lieu.

Au cours du printemps 1546 le royaume de Navarre semble prêt à la guerre. Henri engage des mercenaires, fait reconstruire des fortifications, multiplie les déplacements en Béarn, Bigorre, Navarre française. Une guerre pichrocholine se prépare, dirait Rabelais. Marguerite se rend compte de la vanité et de la sottise du projet, suffisamment ébruité pour que l'empereur et le roi de France soient parfaitement au courant. Ils ne font rien, sachant très bien tous les deux que jamais le roi de Navarre n'ira au bout de son projet.

L'Europe connaît alors des événements bien plus importants. Le 13 décembre 1545 a eu lieu l'ouverture du Concile de Trente par le pape Paul III. Marguerite a suivi l'évolution, pour elle décevante, de ce pape qui lui paraissait réformateur

au début de son pontificat. Il lui avait écrit en 1534 des lettres où il lui faisait presque part de sa communauté d'idées avec elle. Mais, depuis le début des années 1540, il a choisi de réformer l'Église romaine de l'intérieur, en accentuant les aspects qui justement opposent celle-ci à l'Église réformée. La Réforme catholique aura bien lieu, mais en quelque sorte en négatif de la Réforme de Luther et Calvin ; c'est en ce sens que Paul III a compris la naissance de la Compagnie de Jésus. Marguerite n'attend rien de bon du concile : elle sait qu'il va consacrer la rupture entre deux variantes du christianisme.

Marguerite est déçue aussi par l'attitude de son frère. Certes, celui-ci continue à l'aimer tendrement ; mais il ne lui concède rien, et place ses intérêts personnels au-dessus de ceux de sa famille. Il ne fait rien pour procurer à Jeanne le beau mariage dont rêve sa mère. Bien au contraire, il continue à séquestrer sa nièce et ne propose que des partis médiocres. Marguerite lui en veut, mais ne cherche pas non plus à lui faire comprendre combien son attitude est déplaisante. Sa sœur sait aussi que sur le plan religieux, il a choisi, comme Paul III, la voie d'une réforme antiprotestante. Avec pour conséquence qu'il est devenu sourd aux voix de ceux qui prêchent la tolérance. Marguerite n'a rien pu faire pour empêcher le massacre des Vaudois, l'arrestation des protestants de Meaux, et même le supplice de Dolet. Désormais elle se réfugie dans l'écriture. « Étant auprès de ces montagnes j'ai appris à vivre plus de papier que d'autre chose » écrit-elle à Monsieur de Villandry, dans une lettre non datée⁴⁰.

Alors qu'Érasme et Lefèvre sont morts, Marguerite fait de plus en plus figure de pilier de l'humanisme. Rabelais, qui a le même âge qu'elle, lui dédie son *Tiers Livre* en 1546. La dédicace est faite « à l'esprit de la reine de Navarre »,

*Esprit ravi, abstrait et extatique
Qui fréquentant les cieux, ton origine,
As délaissé ton hôte et domestique ...*

En septembre 1546 la reine de Navarre est allée « prendre les eaux » de Cauterets, car elle souffre de plus en plus de rhumatismes. Les paysages de la région l'enchantent, et même son climat orageux. C'est sur de tels orages, fréquents à la fin de l'été dans le sud du Bassin aquitain, que s'ouvre l'*Heptaméron*, un recueil de nouvelles qu'elle entreprend à cette époque après avoir beaucoup lu Boccace. Aux approches de Noël, François l'invite mais elle décline, prétextant la fatigue et les difficultés d'un tel voyage en hiver. En cadeau, elle lui envoie un pourpoint qu'elle a elle-même brodé. Cadeau personnel, affectif, dont toute la valeur réside dans l'intention de faire plaisir à celui à qui il est destiné, en fonction de ses goûts, que sa sœur connaît bien. Mais Marguerite préfère rester dans son royaume pour les fêtes, écrivant sans relâche et entreprenant des œuvres très différentes. Parallèlement à l'*Heptaméron*, elle élabore la trame des *Prisons* et compose certaines des *Chansons spirituelles*.

La mort de François I^{er}

Le froid très vif oblige Marguerite à rester chez elle, à Nérac probablement, durant les mois de janvier et février 1547. En février, elle reçoit la visite d'un

⁴⁰ Voir les *Lettres de Marguerite d'Angoulême...* document 169.

envoyé impérial, ce qui lui permet de transmettre ses vœux de nouvel an à Charles Quint et à son fils Philippe. Elle apprend également, à quelques jours d'intervalle, la mort d'Henry VIII, survenue le 27 janvier. Elle sait que son frère est fatigué depuis la fin de l'année précédente. Sa fistule périnéale le fait souffrir, mais il donne le change, continue à s'occuper des affaires de l'État. L'ambassadeur vénitien Marino Cavalli l'avait décrit en excellente santé, en apparence du moins, en 1546. Et le 11 février 1547 l'ambassadeur d'Angleterre qui vient d'annoncer la mort de son roi note avec réprobation avoir vu François « rire et se jouer au bal avec ses dames » le soir même. Pourtant Henry VIII n'avait que quatre ans de plus que lui. Un autre émissaire aurait apporté au roi de France un message du défunt, pour lui rappeler qu'il était mortel comme lui. Mais le roi continue à chasser, restant toutefois dans sa litière car il ne peut plus monter à cheval, et va d'un château à l'autre. Fontainebleau, Saint-Germain, Limours chez Anne de Pisseleu duchesse d'Étampes, Meudon reçoivent l'un après l'autre sa visite. Ne supportant même plus de se déplacer, il se trouve contraint le 1^{er} mars de rester chez Jacques d'Angennes à Rambouillet. Il garde la chambre, puis le lit à partir du 15 mars ; sa fistule est alors incisée sans amélioration notable. Le 20 mars, il se sent à la fin et reçoit longuement le Dauphin pour régler la succession, qui est assez simple puisque Henri reste seul, et lui parler des affaires du royaume. Il reçoit l'extrême onction et congédie la duchesse d'Étampes dans les derniers jours de mars, puis meurt le 31. « J'ai vécu ma part » aurait-il alors dit au dauphin Henri, à genoux dans la ruelle du lit.

En mars, la température s'adoucit et Marguerite se déplace elle aussi en litière, entourée de ses dames familières. Partie de Nérac, elle loge à Pau, puis à Mont-de-Marsan. Elle se rend fréquemment dans des couvents, comme celui de Sainte-Claire à Mont-de-Marsan, et a décidé de faire sa retraite pascale chez les religieuses du couvent de Tusson. L'abbaye de Tusson, fondée par Robert d'Arbrissel et berceau de l'ordre de Fontevault, se trouve relativement loin de Nérac mais près du pays de son enfance, entre Ruffec et Cognac, en Angoumois. Elle va rester là plus de quatre mois, jusqu'en juillet. Dès son arrivée, elle envoie des courriers pour s'enquérir de la santé du roi, sachant que son état s'est aggravé. Puis elle vit recluse dans une cellule monastique, vêtue de noir, écrivant et faisant des sorties dans le parc de l'abbaye. Au début d'avril l'abbesse de Tusson apprend la mort du roi, et ne dit rien à Marguerite car celle-ci semble visiblement rongée d'inquiétude. Elle n'apprendra la nouvelle qu'à la mi-avril, et par l'intermédiaire d'une simple religieuse. Elle semble alors anéantie, et s'enferme dans la solitude durant de longues semaines.

Volontairement, Marguerite se refuse à prendre la route de Paris. Elle reste à Tusson et, contre tout usage, ne participe pas aux cérémonies funéraires avec la cour. Son absence, sa douleur muette, sont sa manière d'exprimer le deuil qu'elle ressent. Cette absence lui a peut-être évité d'apprendre l'état dans lequel se trouvait le roi, et les souffrances qu'il a pu endurer. L'ouverture du cadavre, pour l'embaumement, a révélé un tableau clinique effrayant, qui n'est pas exactement notre sujet mais dont on verra la description dans l'ouvrage de Jean Jacquart⁴¹. Après cela, Clouet a réalisé un moulage du visage et la cour a défilé trois semaines durant devant l'effigie du roi, posée sur le lit royal, couronnée, portant le sceptre et la main de justice, et à qui sont présentées tous les jours des

⁴¹ Jean Jacquart, *François I^{er}*, Paris, Fayard, 1981 ; page 391.

« viandes », des plats qui sont ensuite donnés aux pauvres. Le Dauphin est absent de cette étonnante cérémonie des « deux corps du roi », mais la coutume le veut ainsi, car il appartient désormais au royaume, et non plus à sa famille. La reine Éléonore est absente, Marguerite également, pour des raisons différentes. Sa formation d'humaniste la rendait sans doute trop consciente pour accepter une coutume qu'elle considérait comme une mascarade. Tout cela se termine le 24 mai, lorsque le cortège funèbre se dirige vers Saint-Denis. Le cercueil du roi est accompagné de ceux de ses fils François et Charles que l'on a exhumés ; le nouveau roi Henri II n'a pas pris place dans ce cortège, la règle l'interdisant. On sait qu'il a regardé passer le convoi d'une fenêtre de la rue Saint-Jacques.

Toutefois, même si l'agonie puis la mort de son frère l'ont rendue malade d'angoisse et de désespoir, Marguerite a cherché dès le début de l'année 1547 à faire éditer un recueil de ses œuvres. Elle veut que ce qu'elle considère comme l'essentiel de ce qu'elle a écrit soit publié, et elle sait qu'elle doit le faire tant que le roi de France lui est favorable, c'est-à-dire du vivant de François 1^{er}. Elle n'est pas du tout sûre de la bienveillance du Dauphin. Ses dispositions sont prises dès février, c'est-à-dire avant son départ pour Tusson : son grand valet de chambre, alors Jean De La Haye, successeur de Marot et Du Moulin, a été chargé de préparer le recueil et de le donner à l'imprimeur. Marguerite a choisi le Lyonnais Jean de Tournes, qui reçoit des mains de De La Haye le recueil en deux volumes contenant les œuvres antérieures à l'été 1547 : ce sont *Les Marguerites de la Marguerite des princesses*. Un privilège royal était nécessaire pour l'impression, et ce droit d'imprimer est donné non par le Parlement de Paris, mais par celui de Bordeaux, plus favorable à la reine de Navarre. Le titre, dont on a fait remarquer qu'il était assez éloigné de l'humilité chrétienne, est dû à l'imprimeur, comme c'était fréquemment le cas.

Les poésies de Marguerite après 1547

Les périodes où ont été écrits les poèmes qui figurent dans *La Marguerite des Marguerites* sont connues, mais pas toujours de manière précise. En ce qui concerne *La Navire*, il a été rédigé à Tusson, juste après la mort de François 1^{er}. C'est là une manière de dépasser son chagrin. Ce très beau poème est suivi de la *Comédie sur le trépas du roi*, puis des *Prisons* sans que Marguerite se laisse un moment de répit. Ces trois œuvres correspondent au « cycle du grand deuil » tel que l'a défini Verdun-Louis Saulnier.

La Navire est un titre donné à partir du premier mot du poème :

Navire loin du vrai port assablée,
Feuille agitée de l'impétueux vent,
Âme qui est de douleur accablée⁴²,

Le mot « navire » est alors au féminin. Ce poème laisse parler et se répondre deux âmes, celle de François 1^{er} montée au ciel, et celle de Marguerite qui reste inconsolable. Il est en *terza rima*, comme le *Dialogue en forme de vision nocturne*, autre dialogue avec une âme. Le poème n'a pas été publié par crainte

⁴² *La Navire*, 1 à 3.

des critiques émanant de la Faculté de Théologie, et non sans raison : les théologiens avaient attaqué le caractère hétérodoxe de l'oraison funèbres du roi par Du Chastel qui le plaçait au Paradis sans qu'il soit question du Purgatoire.

La comparaison est fréquente, depuis la fin du Moyen-Âge, entre l'âme et un navire, la vie humaine et un voyage maritime. L'image de la nef, dont l'une des plus connues reste la *Nef des fous* de Sébastien Brant, est aussi celle de ce monde où nous sommes embarqués. Les écrivains italiens, et en premier lieu Dante et Pétrarque, utilisent l'image du vaisseau dans la tempête, figurant les passions de l'âme humaine. Marguerite remplace cette vue dynamique par une image statique : le vaisseau est « ensablé », incapable de mouvement, incapable d'arriver au havre de salut.

La voix de François condamne l'obstination dans la douleur, dont fait preuve Marguerite

- « Hélas, j'entends ta voix qui me conforte.
Ô Monseigneur, que cette heure me tarde
D'aller à toi : plutôt à Dieu être morte !

- Ma sœur, d'autre œil il faut que tu regardes ;
Détourne-toi de cette vaine chair,
Et de l'aimer, ainsi qu'as fait, te garde. »

Lors il me dit : « Cette amour de la chair
Est si petite, ou nulle est sa valeur,
Que tu n'en dois plus ton cœur approcher.

Amour qui prend d'amour nom et couleur,
Qui à la chair par vain plaisir s'attache,
Amène au cœur regret, peine et douleur ;

[...] Parfait amour, c'est le Dieu éternel,
Qui dans les cœurs sa charité répand,
Rendant du tout l'homme spirituel⁴³ ;

Le poème baigne dans l'opposition entre la lumière du soleil, le Paradis où se trouve l'âme de son frère, et les ténèbres de la nuit que connaît la poète. Il est de ton évangélique et paulinien. Il est évangélique par ses références nombreuses au Nouveau Testament, et par l'idée suivant laquelle Marguerite doit s'efforcer à participer à la joie promise par la voix de son frère. Ce faisant, elle passe par la « porte étroite » du salut (Matthieu, 7, 13). Une autre image est celle de la marguerite, la perle : le Christ compare le royaume des Cieux à un trésor caché, puis à une perle fine (Matthieu, 13, 46). Le poème est paulinien à travers les fréquentes références à Saint Paul que fait l'auteure, et à travers l'idée que l'amour de la chair, représenté par l'image de l'éléphant, rend impossible la vie de l'esprit ; idée qui se trouve exprimée à travers la notion de « racine du péché ». Mais l'image du cœur de Jésus, ouvert par sa blessure, renvoie plutôt à la *devotio moderna* qui avait influencé Briçonnet et le groupe de Meaux. À la fin du poème, Marguerite reste hantée par l'image de son frère, une image largement idéalisée

⁴³ *La Navire*, 67 à 84.

car elle peint un François paré de toutes les qualités morales. Pour se présenter elle-même, elle a recours au symbole de la « brebis pis que morte » que nous avons déjà rencontré.

Les Prisons constituent également un chef-d'œuvre de la poésie du XVI^e siècle. On ne sait pas précisément quand a été rédigé ce poème de 3214 vers, qui doit son nom aux trois prisons allégoriques, constituant trois livres différents, évoquées par le poème : prison d'amour, prison du monde et prison des livres. En tout cas il est écrit très peu de temps après la mort du roi, et comme *La Navire* ou la *Comédie sur le trépas du roi*, il n'est retrouvé qu'en 1896 par Abel Lefranc. Le thème général reste celui d'un échange de lettres. L'amant écrit à l'Amie d'autrefois, et raconte les « prisons » successives dans lesquelles il s'est enfermé lui-même. Il ne s'agit pas, comme certains l'ont cru, d'une forme de confession : Marguerite ne s'identifie ni à l'Amant, ni à l'Amie. La trame générale est claire mais rendue parfois difficile à suivre par les digressions et parenthèses que fait fréquemment l'auteur.

Le premier livre, la prison d'Amour, montre un amant qui volontairement reste prisonnier. L'auteur reprend là des *topoi* de la littérature courtoise, ceux du prisonnier soumis à sa dame et qui chante les malheurs et les joies de sa servitude. Il reste prisonnier jusqu'à ce que Dieu lui révèle l'inconstance de sa dame. Cet amour est, en quelque sorte, une servitude volontaire et non le début d'une ascension spirituelle : Marguerite a dépassé là le néo-platonisme. Ce premier livre reste le plus simple et le plus proche aussi des origines médiévales.

Le second livre correspond à la prison du Monde extérieur, prison plus étroite que la première. Sorti de la prison d'amour, l'Amant se trouve subjugué par la découverte du monde : chasse en forêt, voyages sur mer, beautés de l'architecture. Il est ébloui par cette découverte, réaction typique de l'homme de la Renaissance. Mais il rencontre l'Hypocrisie, une allégorie qui lui fait entrevoir les plaisirs mondains, ceux du courtisan. Notre héros triomphe à la cour, jusqu'au moment où un sage vieillard lui montre qu'il est en fait tombé dans diverses formes de sensualité : Avarice, Ambition, Concupiscence, autant d'allégories qui l'emprisonnent désormais. Obéissant à ce vieillard, il se tourne vers les livres qui doivent le délivrer de la prison du monde.

Or la « prison des livres » apparaît dans la troisième partie (livre trois) comme la plus grave des formes d'emprisonnement. Au début de ce livre trois, le héros range les livres en différents « piliers », les classant par disciplines.

Puis çà, puis là, par les livres me fourre
Et me semblait que j'étais bien au large,
Ayant perdu d'ignorance la charge.
Je m'envolais par la Philosophie
Par tous les cieux ; puis la Cosmographie
Qui me montrait la terre et sa grandeur,
Faisait mon cœur courir de grande ardeur
Parmi l'Europe et l'Afrique et l'Asie,
Où sans cesser courais par fantaisie :
Car de mon corps il ne bougeait d'un lieu⁴⁴.

⁴⁴ *Les Prisons*, livre III, vers 360 à 369.

Or ces domaines du savoir, correspondant aux connaissances du Moyen-Âge et de la Renaissance : Philosophie, Droit, Médecine, Mathématiques, Histoire, Théologie... ne sont en fin de compte qu'un « cuyder vain et sot », et ces gros livres savants sont bien inférieurs aux modestes livres d'images à légendes qui permettent au peuple et aux enfants d'entrer en contact avec les vérités évangéliques. Marguerite ne renie toutefois pas les livres, ni ce qu'ils contiennent ; mais les livres doivent être lus d'une manière différente, selon l'esprit de Dieu. L'Amant a été en fait prisonnier de son pharisaïsme.

L'auteure utilise, à la fin de cette dernière partie des *Prisons*, toute une mythologie chère à la Renaissance et qu'elle a pu tirer de l'*Ovide moralisé* publié en 1509 et réédité à plusieurs reprises. À travers les fables de l'Antiquité transparaît le visage du Dieu des chrétiens. En ce sens, la mort de Socrate apparaît comme un témoignage de sa foi en l'immortalité de l'âme. La parole de Dieu réussit seule à délivrer l'Amant de cette dernière prison, et à le faire accéder à la véritable liberté. Le livre III, qui représente les deux tiers du poème, contient aussi les oraisons funèbres de ceux qu'a connue l'auteure et qui sont « morts joyeusement », dans la joie communiquée par le Saint-Esprit : son premier mari Charles, sa mère Louise, son frère François... *Les Prisons* se terminent sur une dialectique du Rien et du Tout, Dieu-Tout et Créature-Rien, chère à Marguerite et qui anticipe sur Pascal.

Ô Feu ardent, doux Esprit d'amour plein,
Qui ayant mis Rien à rien, dans le sein
Du puissant Tout, du grand Tout l'as remis !
Ô forte Amour, à qui Tout est soumis,
De recevoir ce Rien par ton mystère !
Cette voix-là ne puis ni ne dois taire :
Qu'où l'Esprit est, divin et véhément,
La liberté y est parfaitement⁴⁵.

Les chansons spirituelles

Les *Chansons spirituelles* ont été regroupées par l'auteure et forment un ensemble de poèmes inspirés de chansons populaires et destinés à être chantés. Trente-deux d'entre elles sont publiées en 1547 dans les *Marguerites de la Marguerite des princesses*. Une quinzaine d'autres formaient un manuscrit qui a été édité par Georges Dottin en 1971⁴⁶. Au total, quarante-sept chansons constituent les *Chansons spirituelles* de Marguerite de Navarre.

Dans ces *chansons*, les aspects religieux sont omniprésents mais l'ensemble baigne dans le lyrisme. Les éditions des *Marguerites* permettent parfois de retrouver les chansons qui ont servi de modèle à l'auteure. La « chanson spirituelle » a conservé le rythme ainsi que certains mots ou certaines situations transformés par le contexte et convertis du profane au spirituel. Il reste difficile de savoir si Marguerite voulait que le lecteur reconnaisse le texte profane sous-

⁴⁵ *Les Prisons*, vers 3207 à 3214.

⁴⁶ Marguerite de Navarre, *Chansons spirituelles*, édition Georges Dottin ; Genève-Paris, Droz-Minard, « Textes littéraires français », 1971.

jacent ; le sens initial est transformé, et de nombreux souvenirs bibliques ainsi qu'une inspiration paulinienne diffuse imprègnent l'ensemble.

Comme dans les chansons populaires, un refrain revient régulièrement, en partie ou en totalité. Par exemple, la quatrième chanson du recueil constitue un adieu à l'amour profane, qui s'oppose ici à celui de Dieu.

Adieu, m'amie,
Car je m'en vois
Chercher la vie
Dedans la Croix⁴⁷.

Les deux derniers vers constituent le refrain.

Dans la cinquième chanson, le refrain est le proverbe « Autant en emporte le vent », proverbe que l'on retrouve dans la dernière comédie de Marguerite, chanté par la bergère « ravie de l'amour de Dieu ». C'est dans cette cinquième chanson que la poète met en avant sa conception évangélique de la Foi.

Si quelqu'un parle de la Foi
En la mettant quasi à rien
Au prix des œuvres de la Loi,
Les estimant les plus grands biens,
Sa doctrine est nouvelle ;
Laissez-le là, passez avant :
Autant en emporte le vent⁴⁸.

Les rôles sont inversés : la « doctrine nouvelle » est ici celle de l'Église romaine, la confiance dans les œuvres. Les évangélistes ont su conserver la doctrine authentique, qui privilégie la Foi, doctrine transmise par le Nouveau Testament et Saint Paul. Cette strophe a souvent été utilisée pour mettre en avant le « protestantisme » de la reine de Navarre. La supériorité de la foi sur les œuvres faisait partie aussi des conceptions répandues dans le cercle de Meaux, autour de Briçonnet. Il n'en reste pas moins vrai que ces conceptions coïncident avec celles de la Réforme, et passaient pour hérétiques aux yeux des inquisiteurs.

La sixième chanson utilise, elle, une chanson gaillarde et pleine d'équivoques comme modèle. Un chasseur poursuit une « dame jolie » et découvrant son « buisson » lui demande « Amie, amie, y-a-t-il rien en ce buisson ? », ce à quoi la dame répond : « il gît un connin [lièvre] de saison / Mais vos chiens sont mauvais chasseurs / Il vous faudrait chasser ailleurs ». La chanson spirituelle garde la mise en scène de la chasse, ainsi que le dialogue entre un homme et une femme ; mais désormais sont mis face à face « une femme heureuse et sage » qui incarne la sagesse selon l'Esprit, et un chasseur qui reflète la sagesse mondaine. Le cerf, lui, devient une figure du Christ. Le refrain qui termine chaque strophe est désormais :

Mais vous êtes mauvais chasseur

⁴⁷ *Chansons spirituelles*. Chanson 4, vers 1 à 4.

⁴⁸ *Chanson spirituelles*, chanson 5, vers 8 à 14.

Le discours de la sagesse spirituelle est privilégié jusqu'à la conversion du chasseur, qui proclame la Vérité au long des trois dernières strophes.

Le goût pour les symboles et les comparaisons bibliques apparaît également dans la huitième chanson, qui utilise le rapprochement entre la fête de Pâques et le renouveau printanier. Le poème a généralement été perçu, dans son ensemble, comme un hymne résumant les espérances communes à la Renaissance et à la Réforme. En fait la première strophe concerne l'âme aveugle et prise au piège du monde, tandis que les trois strophes suivantes évoquent les trois erreurs qui rattachent l'âme au monde : plaisirs, richesses, honneur.

Voici nouvelle joie.
La nuit pleine d'obscurité
Est passée ; et voici le jour
Auquel marchons en sûreté,
Chassant toute peur par amour,
Sans que nul se dévoie :
Voici nouvelle joie.

L'hiver plein de froid et de pleurs
Est passé, tremblant et glacé ;
L'été plein de verdure et fleurs
Nous vient plus beau que l'an passé ;
Or chacun le voie :
Voici nouvelle joie.

L'arbre sec et fâcheux à voir,
Raboteux et dur à toucher,
Que nul ne désirait avoir,
Maintenant pouvons le toucher :
Il fleurit et verdoie ;
Voici nouvelle joie.

Le rossignol qui s'est fâché
Pour la rigueur de l'hiver froid,
Maintenant il n'est plus caché,
Mais sur la branche se tient droit ;
Il jargonne et verboie :
Voici nouvelle joie⁴⁹.

La quinzième chanson reste l'une des plus connues de cette époque. Elle a été chantée dans les premiers temples huguenots et atteste de la sensibilité évangélique qui était celle de Marguerite. Débutant par un appel au Dieu vengeur, elle se présente comme un cantique à la gloire des réformés prêts à mourir pour leur foi.

Réveille-toi, Seigneur Dieu,

⁴⁹ *Chansons spirituelles*, chanson 8, vers 1 à 25.

Fais ton effort
De venger en chacun lieu
Des tiens la Mort

Tu veux que ton Évangile
Sois prêchée par les tiens
En Château, Bourgade et Ville,
Sans que l'on en cèle rien :

Donne donc à tes servants
Cœur ferme et fort ;
Et que d'amour tous fervents
Aiment la Mort

Réveille-toi, etc⁵⁰...

Un groupe de chansons spirituelles révèle chez la poète des tendances plus proches d'une forme de quiétisme, en avance sur son temps, que de la sensibilité des réformés. À ce groupe se rattachent les chansons 12, 29 et 36. La douzième chanson donne, par son refrain, une idée du sommeil de l'âme qui se fond dans l'amour de Dieu.

Puisque Dieu par pure grâce
M'a tiré à soi,
Et qu'en tous en toute place
Lui tout seul je vois
Je suis rempli de plaisir
Vu que mon âme est s'amie,
Qu'il a d'Amour endormie ;
Hé, laissez-la dormir ! Hé, laissez-la dormir⁵¹.

Ce poème amène le lecteur à un rapprochement avec la Bergère « ravie de l'amour de Dieu » dans la *Comédie de Mont-de-Marsan*, sans doute un personnage-clef pour comprendre l'évolution de la pensée de Marguerite dans ses dernières œuvres. Cette bergère refuse le savoir, ne connaît même ni crainte de l'Enfer ni désir du Paradis. L'Amour divin lui suffit. Par le personnage de la « bergère ravie », l'auteure est très proche d'une forme de quiétisme, de mysticisme en tout cas, et plus proche de certains « libertins spirituels », condamnés par Calvin mais accueillis par elle à Nérac en 1543. D'autres personnages peuvent être rapprochés de ce poème, comme la Vierge mise en scène dans la *Comédie du Désert*. Le mysticisme est le même, et se résume en un refrain qui forme le cadre de l'ensemble de la chanson.

Le refrain de la chanson 29, « il ne fait pas le tour qui veut », constitue quand à lui l'une des répliques de la Bergère ravie de la *Comédie de Mont-de-Marsan*. Ce refrain structure également l'ensemble de la chanson, centrée sur la difficulté d'une authentique morale chrétienne.

Ses biens aux pauvres faut donner

⁵⁰ *Chansons spirituelles*, chanson 15, vers 1 à 13.

⁵¹ *Chansons spirituelles*, chanson 12, vers 1 à 8.

D'un cœur joyeux et volontaire,
Et les injures pardonner,
Et à ses ennemis bien faire ;
Laisser vengeance, ire et envie,
Aimer l'ennemi si l'on peut,
Aimer celle qui n'aime mie :
Il ne fait pas le tour qui veut⁵².

Enfin, toute la chanson 36 s'accorde au rôle de la Bergère ravie de la *Comédie de Mont-de-Marsan*, à qui « vrai amour [lui] sert de nourriture ». Très simple, le refrain « Ô bergère, ma mie / Je ne vis que d'amour » résume le mysticisme diffus de la chanson.

Les *chansons spirituelles*, dans leur ensemble, constituent un débat sur l'amour et ses limites, amour profane aux effets pervers et amour de Dieu seul capable d'élever l'être humain.

Amour très faux
Qui l'Homme enfin tue,
A de tous maux
Mon âme revêtue ;
Et par travaux
Si bas l'a contenue
Qu'en terre est abattue.

Amour très seur
Mon âme a relevée
D'enfer obscur
Où il l'a retrouvée ;
Et comme sœur
En haut l'a élevée,
L'ayant bien éprouvée⁵³.

L'opposition entre les deux amours revient à plusieurs reprises dans les chansons, et le lecteur distingue parfois d'anciennes rancœurs liées aux échecs de la vie sentimentale de la poète. D'où certains vers qui dénotent par rapport au ton généralement élevé des *chansons spirituelles* : nous voyons apparaître, de manière très fugitive, un tableau à la fois très vivant et très peu flatteur de Henri d'Albret, qui a sans doute beaucoup déçu Marguerite.

Mais l'homme qui ne voit goutte,
Qui de la vérité doute,
Partout chemine à clos yeux,
Quand à la fosse se boute,
Dit qu'il ne peut être mieux.

La nuit lui semble lumière,

⁵² *Chansons spirituelles*, chanson 29, vers 9 à 16.

⁵³ *Chansons spirituelles*, chanson 45, vers 15 à 28.

Et si peint en sa bannière
La folie de son cœur,
Préférant sa chambrière
À la maîtresse d'honneur⁵⁴.

La chanson 47 termine le recueil sur un ton un peu mélancolique, l'auteure faisant face à la fuite du temps dans un poème dont le refrain convie son lecteur à voir en Dieu l'unique refuge : « Tout se passe, fors Dieu aimer ».

Marguerite au temps de Henri II.

Marguerite semble avoir retrouvé une certaine sérénité après avoir écrit *La Navire*, qui a été pour elle une sorte de *catharsis*. Elle a dépassé son chagrin, et décide de quitter Tusson pour reprendre la route du Béarn et s'installer à Pau.

Au-delà des aspects affectifs, sa situation a bien changé. Marguerite aimait tendrement son frère, et en retour était adulée de lui : il l'appelait sa « mignonne » et lui souffrait pratiquement tout, à commencer par ce qu'il considérait sans doute comme des outrances en matière religieuse. Il souffrait tout, du moins jusqu'aux limites de l'autorité royale. François 1^{er} n'était guère sourcilieux en matière de dogme, et peu lui importaient les arguties de la Faculté de Théologie. Mais il a fait le choix, après l'affaire des Placards, de laisser le royaume dans le « camp » catholique. Cette position est royale et politique. Elle engage et contraint les sujets du roi, qui n'ont d'autre choix que de suivre le catholicisme. Cela ne remet pas en cause le jeu des alliances avec les princes protestants allemands ou même avec le Sultan. Mais ce sont des alliances étrangères, dirigées contre les Habsbourg et avec lesquelles les liens ont plutôt tendance à se distendre à la fin du règne. Et François ne suivra pas non plus la voie d'Henry VIII, celle d'une religion séparée de Rome qui conserverait le dogme catholique, du moins dans les années 1540.

Cela, Marguerite l'a toujours su, même si elle idéalise le roi dans ses derniers poèmes. Au cours de sa vie, elle a toujours agi à l'ombre de ce « parapluie » qu'était son frère le roi, qui a accepté, parfois de bon gré, parfois avec plus de réticence, de protéger les uns et les autres : Berquin, Marot, Lefèvre, tant que c'était au nom de l'humanisme et des belles-lettres. Elle a toujours essayé de savoir jusqu'où elle pouvait aller dans ses demandes de protection. À la fin du règne, elle n'a pas pu protéger Dolet, encore moins les Vaudois ou les protestants de Meaux. Elle n'a jamais réussi à convaincre son frère de la réconciliation des chrétiens, c'est-à-dire concrètement en lui faisant accepter d'inviter Melanchthon. Elle savait qu'elle pouvait égratigner les théologiens les plus rétrogrades en restant protégée, mais sans toucher à l'essentiel du dogme, ce qui aurait atteint la monarchie elle-même. Marguerite avait connu les explosions de colère de François 1^{er} après l'affaire des Placards, et savait que la seule solution était alors une attitude de repli.

Tout cela pose la question des véritables croyances de Marguerite en matière de religion. Jusqu'à la fin de sa vie, et après la mort de son frère, elle assiste régulièrement à la messe, fréquente les sacrements, visite les couvents de

⁵⁴ *Chansons spirituelles*, chanson 39, vers 26 à 35.

religieuses. Son adhésion au catholicisme n'est pas de pure forme, même s'il va de pair avec un certain nombre de conceptions très proches de celles des protestants. Les convictions de Marguerite ressemblent sur beaucoup de points à celles de Luther : elle invoque la Vierge et les saints, mais les considère comme des modèles de vie chrétienne et non comme des intercesseurs. Elle lit beaucoup les Évangiles et l'Écriture d'une manière générale, et beaucoup aussi Saint Paul dont l'enseignement revient dans ses écrits de manière récurrente. Elle fait assez peu de cas de l'Antiquité gréco-romaine, à la différence d'Érasme qu'elle approuve sans beaucoup l'apprécier. Elle termine son règne et sa vie dans la confession catholique, et, comme Lefèvre ou Érasme, très suspecte aux yeux des catholiques intransigeants ainsi qu'à ceux des protestants. Elle appartient à la génération humaniste qui refuse la déchirure ; la génération suivante, celle de Jeanne d'Albret, choisira.

Ce *modus vivendi* convenait à François 1^{er}, qui chérissait sa « mignonne ». Était-ce naïveté ou fatuité ? Le roi était persuadé, nous dit Brantôme, que sa sœur l'aimait trop pour croire autre chose que ce qu'il croyait lui-même⁵⁵. Mais l'attitude médiatrice de Marguerite convenait beaucoup moins au neveu de Marguerite, le Dauphin resté seul héritier et devenu le roi Henri II. Celui-ci, résolument catholique, ne pense pas grand bien de l'humanisme de sa tante, qu'il pense sulfureux. Il rappelle Montmorency, qui était tombé en disgrâce quelques années auparavant. On se souvient qu'il avait été obligé de porter Jeanne lourdement harnachée jusqu'à l'autel, le jour de son mariage avec Clèves. Marguerite a peur qu'il n'ait envie de se venger de cette humiliation. Mais Montmorency avait su apprécier l'énergie dont Marguerite avait fait preuve dans la vallée du Rhône lorsque les Impériaux avaient envahi la Provence : il propose à Henri II de lui maintenir sa pension, et même de l'augmenter jusqu'à 58000 livres. Il y a probablement aussi, chez Montmorency, le souvenir d'amitiés anciennes : ils formaient au temps de leur jeunesse, le roi et sa sœur, Fleuranges mort en 1537, Chabot de Brion mort en 1543 et lui-même un petit groupe d'inséparables. Enfin le connétable reste persuadé que Marguerite évitera de causer des soucis au nouveau roi.

Désormais, la reine de Navarre sait qu'elle peut continuer à écrire mais qu'elle dépend financièrement, en grande partie, de Montmorency et de son neveu le roi. C'est pour ménager les catholiques intransigeants, d'ailleurs de plus en plus nombreux, qu'elle évite de faire éditer ses principales œuvres entre 1547 et sa mort.

Elle a fait ce qu'il fallait pour se ménager Montmorency, à qui elle a écrit, et Henri II, qui reçoit une épître en vers et qui apparaîtra sous les traits d'Agapy dans la *Comédie sur le trépas du Roi*. En dépit de la relative générosité du roi de France, ses dernières années la voient obligée de surveiller ses dépenses. Habitée à donner à tous ceux qui lui demandent de l'aide, elle est obligée de contracter un emprunt pour pouvoir honorer tous ses engagements par rapport à eux. Dans une lettre de juin 1547, adressée à Izernay (document 155 de la correspondance éditée par Génin), elle donne un aperçu chiffré de sa fortune : son mari dispose de 24000 livres de pension, à quoi s'ajoutent 6000 livres pour le gouvernement de la Guyenne et 4000 livres pour sa charge d'amiral ; et elle-même a 25000 livres de pension. Au total le couple royal peut compter sur 59000

⁵⁵ Brantôme, *Vies des dames illustres, françaises et étrangères*, VI.

livres de revenus, mais Marguerite ajoute « je n'ai de bien que ce qu'il m'en faut pour passer une année ». Il est vrai qu'une autre lettre, toujours adressée à Izernay mais de 1548 cette fois, fait mention de dépenses excessives de Jeanne d'Albret. La cour de Navarre avait, en réduction, un train de vie calqué sur la cour de France qui servait de référence. L'une des pièces justificatives recueillies par F. Génin nous apprend par exemple que, pour jouer une « bergerie » à Bayonne lors du passage de la reine, il avait fallu confectionner des habits qui étaient revenus à 50 livres au total.

Cela n'empêche pas la reine de continuer à faire triompher la justice et le bon droit. De Pau, le 2 mai 1548, elle écrit au comte de Villars d'agir contre les Boissereolles, père et fils, qui se servent de leur position de fermiers du baillage de Vallereingue, dans la baronnie de Maullières, pour « vexer » ses sujets par toutes sortes de « pilleries et concussions ». Surtout, Villars doit faire en sorte d'éviter toute forme de représailles contre les villageois : « qu'à mesdits sujets ne soit faite force et violence en haine de ce qu'ils se pourvoient par justice⁵⁶ ».

Une question subsiste, en 1547, après la mort de François 1^{er} : celle du mariage de Jeanne d'Albret. Née en 1528, elle a une vingtaine d'années et a donc dépassé l'âge auquel les princesses se marient à cette époque ; par ailleurs Marguerite sait qu'elle a été victime du terrible mal des écrouelles, adénite cervicale tuberculeuse qui provoque des abcès. Elle en a gardé de vilaines cicatrices sur le cou, heureusement caché au milieu du XVI^e siècle par les hauts collets et les « jaserans », très larges colliers. Marguerite souhaite la marier au plus vite, mais avec un roi ou un prince du sang.

Par rapport à cette prétention, d'ailleurs normale au XVI^e siècle car Marguerite est reine, même si la Navarre est un petit État, Henri II s'était engagé verbalement à lui trouver un parti digne d'elle. Mais ce que Marguerite ne savait pas, c'est que le roi avait déjà son idée sur la question : il voulait marier Jeanne à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Il est de haute noblesse mais pas destiné à devenir roi, et donc pas considéré comme un parti de premier plan. Un autre prétendant existe, le fils du duc de Guise, François d'Aumale. De très haute noblesse également, la famille de Lorraine prend de l'importance à la cour. La Lorraine est proche des terres d'Empire, et un mariage avec une proche parente du roi de France pourrait favoriser la paix.

Mais le roi a déjà tranché ; Henri est obstiné, et a longtemps été tenu en bride par l'autoritarisme de son père. Le jour de son sacre, le 26 juillet 1547, il impose sa décision lorsqu'il prend à part Henri d'Albret et lui dit qu'il a décidé de marier sa nièce Jeanne avec Antoine de Bourbon. Marguerite, restée dans ses terres, n'a pas encore paru à la nouvelle cour. Cette décision lui déplaît. Elle décline l'honneur qui lui est fait de devenir marraine d'une fille de Henri II. Elle va plus loin, et pousse son mari à tenter une ultime démarche près de l'empereur afin d'obtenir pour Jeanne la main de Philippe. La démarche échoue. En février 1548, Henri II réitère par lettre son projet, qui n'est plus une proposition mais un ordre écrit, sec et impérieux. Marguerite s'enferme dans le silence. Elle sait qu'un élément nouveau est intervenu. Jeanne, qui jusque-là a été très délaissée, y compris par sa mère, semble être devenue amoureuse d'Antoine de Bourbon. Au début du printemps 1548, Marguerite cède et abandonne un combat devenu inutile. Elle désire aller à Mont-de-Marsan, et écrit à Izernay qu'elle va partir

⁵⁶ Voir la correspondance éditée par Génin, document 159. Molières sur Cèze et Vallerargues se trouvent aujourd'hui dans le Département du Gard, non loin d'Alès.

pour cette ville « où je ferai si bon ménage que l'on s'en ébahira » : il en naîtra en effet un autre de ses chefs-d'œuvre, la *Comédie de Mont-de-Marsan*.

Ayant accepté le projet de mariage, Marguerite se trouve obligée dans un premier temps de rejoindre la cour du roi de France, alors à Lyon. Désormais, dans le cortège d'honneur qui entoure le roi, Marguerite se trouve bien loin d'occuper la place qu'elle avait au temps de François 1^{er}. Elle n'est plus que la tante du roi, une vieille dame assez proche de Catherine de Médicis mais en mauvais termes avec Diane de Poitiers, devenue duchesse de Valentinois. En 1549, elle félicite chaudement Henri II de la naissance de son deuxième enfant : les espoirs qu'avait nourris Diane de Poitiers de faire répudier Catherine de Médicis sont définitivement ruinés.

Un peu délaissée par la cour, Marguerite est en revanche célébrée par les milieux littéraires de Lyon. Maurice Scève, en raison de son prestige, a été désigné comme principal organisateur de l'entrée solennelle de Henri II dans la ville en septembre 1548. Son œuvre majeure, *Délie*, a été publiée en 1544, de manière presque anonyme ; et en 1547 il a publié *Saulsaye, Églogue de la vie solitaire*, un long poème inspiré de Pétrarque et de Sannazar. En 1549 il publiera chez Guillaume Rouille, à Lyon, un récit de la « superbe et triomphante entrée » de Henri II⁵⁷. Mais Pernette du Guillet n'est plus : ses *Rymes* ont été publiées en 1545 ; Marguerite a pu faire connaissance avec la « belle cordière », Louise Labé, qui a moins de vingt-cinq ans.

Après le séjour à Lyon, Marguerite suit la cour jusqu'au mariage de Jeanne et Antoine, qui a lieu le 20 octobre 1548 à Moulins. Après quoi elle regagne ses terres du Sud-Ouest, qu'elle ne quittera plus.

Arrivée à Pau, la reine continue à s'occuper des affaires de son royaume et à écrire. C'est sans doute la rédaction de l'*Heptaméron* qui occupe désormais le plus clair de son temps. En ce qui concerne les autres œuvres, il n'est pas facile de savoir ce qu'elle écrit en 1548 et 1549, car ses dernières poésies n'ont été retrouvées et publiées que bien plus tard, grâce à Abel Lefranc (1896) et Pierre Jourda (1926). Il est à peu près certain que de cette ultime période datent la *Comédie du parfait Amant*, les *Adieux* où l'on apprend qu'elle a aimé Henri d'Albret au début de son mariage, l'*Art et usage du souverain miroir du chrétien*, poème qui n'a pas été achevé.

Pour le reste, Marguerite de Navarre se réfugie dans une forme de mysticisme que l'on a pu qualifier de « quiétisme » en dépit du caractère anachronique de ce terme pour le XVI^e siècle. Mais il correspond bien à la forme de vie intérieure, solitaire et silencieuse, qui est la sienne au cours des dernières années. Avec, toutefois, une interruption importante : en 1549 Jeanne et son mari viennent à Pau. Marguerite peut vérifier que Jeanne est amoureuse de son mari, et les deux femmes vont passer ensemble trois mois, tandis qu'Antoine de Bourbon se rend aux fêtes du couronnement d'Henri II. Elle semble avoir retrouvé, ou peut-être simplement découvert sa fille car leurs rapports avaient été jusque-là très lâches. Jeanne et sa mère s'étaient heurtées à propos du premier mariage, puis s'étaient réconciliées pour le faire casser par le pape. Ensuite les liens s'étaient distendus de nouveau. Marguerite découvre un peu la tendresse pour sa fille, à qui elle envoie des *Épîtres* en vers, auxquelles Jeanne répond de la même façon.

⁵⁷ *La magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble & antique cité de Lyon faite au Treschrétien Roy de France Henry deuxiesme de ce nom, et à la Royne Catherine son espouse, le XXIII de septembre MCXLVIII.* À Lyon, chez Guillaume Rouille à l'Escu de Venise, 1549.

En avril 1549 Marguerite fête son cinquante-septième anniversaire, âge avancé au XVI^e siècle. Au printemps, elle va d'une résidence à l'autre, suivant les habitudes qui étaient celles des Valois. Elle passe comme tous les ans une partie de l'été à Cauterets, pour soigner ses rhumatismes qui la font beaucoup souffrir. Puis elle s'installe en septembre à Bigorre, au château d'Odos. Au mois de novembre elle reçoit la nouvelle du décès du pape Paul III. Cet événement précède de peu sa mort. C'est du moins ce que dit Brantôme, dans sa *Vie des dames illustres*. « Cette reine prit sa maladie en regardant une comète qui paraissait lors sur la mort du pape Paulo III, et elle-même le croyoit ainsi ; mais possible pour elle paraissait ; et soudain la bouche lui vint un peu de travers : ce que voyant son médecin, M. d'Escuranis, l'ôta de là, et la fit coucher et la traita, car c'était un catterre [*coup de froid*] ; et puis mourut dans huit jours⁵⁸. » Une comète aurait signalé la mort du pape ; Marguerite croyait-elle à ce type de prédiction astrologique ? Cela n'a rien d'impossible, à une époque où Copernic établissait des horoscopes. En tout cas il est probable qu'elle ait pris froid sur la terrasse du château d'Odos, car elle aimait à s'y promener le soir. Elle serait morte d'une inflammation des poumons due au froid nocturne, mais plus tard dans l'année, le 21 décembre 1549, après trois semaines de souffrances. Brantôme, lié à la reine de Navarre par le souvenir de sa grand-mère, défend son orthodoxie : « Après s'être résolue à la mort, elle mourut bonne chrétienne et catholique, contre l'opinion de plusieurs ; mais quand à moi je puis affirmer, moi étant petit garçon en sa court avec ma grand-mère et mère, n'en avoir vu faire aucuns actes contraires. » Effectivement elle fait une fin chrétienne, se confesse à un moine, Gilles Caillau, qui lui confère l'extrême-onction ; mais elle meurt avant l'arrivée de son mari, et sans la présence d'aucun membre de sa famille. Les obsèques ont lieu dans la cathédrale de Lescar, le 10 février 1550. Mais c'est à Alençon qu'est prononcé son très bel éloge funèbre, dû à un admirateur, Charles de Sainte-Marthe, qui à l'origine professait la théologie à Poitiers et avait été jeté en prison pour luthéranisme. Marguerite l'avait fait délivrer et il était parti enseigner l'hébreu à Lyon.

La reine de Navarre laisse à sa mort un certain nombre d'écrits récents, dont certains sont inachevés ou restent à éditer. Ils nous permettent de situer à leur aboutissement son écriture et sa réflexion.

Les derniers écrits de Marguerite de Navarre : Théâtre et poésies.

La *Comédie sur le trépas du Roy* a été réalisée peu après la mort de François 1^{er}. Durant l'agonie de son frère, comme on l'a vu, Marguerite a fait une véritable retraite mystique de quatre mois à Tusson. D'après la relation de Sainte-Marthe, elle voit son frère lui apparaître et l'appeler durant un songe : il venait de mourir quelques heures plus tôt. Mais les religieuses de Tusson n'ont pas le courage de lui annoncer la vérité, et deux semaines plus tard une nouvelle apparition du roi, défunt cette fois, l'amène à poser des questions. Une religieuse qui passe pour n'avoir pas toute sa raison lui révèle la vérité.

⁵⁸ Brantôme, *Vies des dames illustres...* dans les *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme...* par Ludovic Lalanne ; Paris, chez Madame Veuve Jules Renouard, librairie de la Société de l'Histoire de France, 1875 ; tome VIII, p. 124.

Alors commence le « cycle du grand deuil », selon V.-L. Saulnier. C'est une série d'œuvres entièrement consacrées à la mort de son frère : poèmes, chansons, pièces de théâtre. Les plus connues de ces œuvres sont *la Navire*, *les Prisons* et la *Comédie sur le trépas du Roy*. Elles sont réalisées à partir d'avril 1547, sans qu'il soit possible de donner beaucoup plus de précisions. Le *Trépas* date probablement des semaines qui ont suivi le départ de Tusson, alors que la reine gagne le Sud-Ouest, au mois de juillet.

Cette « comédie » est en fait une déploration, qui doit beaucoup à la grande Rhétorique. La bergère Amarissime (« Très-Amère ») pleure la mort du grand Pan, le grand Pasteur. Son mari Securus essaie de la ramener aux limites de la saine raison, mais n'y réussit guère. Le berger Agapy est l'ami d'Amarissime et partage sa douleur ; il reste aussi peu accessible qu'Amarissime à la modération que lui prône Securus. Mais voici qu'intervient Paraclesis, le Messager de Dieu, pour annoncer que Pan n'est mort que pour ce monde terrestre : il vit heureux au Paradis et interdit que l'on pleure sa mort.

Car assurer vous [peux] qu'au beau domaine
Des plaisants Champs Élysées demeure
Votre doux Pan, hors de douleur et peine,
Qui ne veut point que sa gloire l'on pleure
(Scène IV,)

Cette pièce doit beaucoup aux Grands Rhétoriciens, en particulier Chastelain, dont le *Pas de la mort* a été un modèle de diatribe contre la Faucheuse. Un autre modèle a été donné par Guillaume Crétin et Jean Lemaire de Belges, poètes bourguignons du XVe siècle dont les plaintes évoquent la fin d'un grand seigneur.

Mais la déploration traditionnelle se trouve là vivifiée par le souffle évangélique, qui impose l'idée suivant laquelle la mort, porte de la vie éternelle, ne doit plus faire peur. Dieu est évoqué sous la forme du Grand Berger, soit le Bon Pasteur de l'Évangile. Idée qui avait été largement développée, déjà, au temps de la correspondance avec Briçonnet. Le thème du roi-pasteur est biblique mais la fréquentation de l'Antiquité a pu amener Marguerite à penser aussi à la tradition homérique dans laquelle se retrouve le même thème, à la mode en France depuis Clément Marot, qui fait du prince un berger.

Les divers personnages restent dans la dépendance des deux grands héros qui n'apparaissent pas dans la pièce, Dieu et Pan. Il est bien évident que Pan, antique dieu des troupeaux, représente François 1^{er}. Toute abandonnée à ses sanglots, Amarissime est Marguerite. L'ami sûr, Securus, est son époux Henri d'Albret : il propose la voie raisonnable, à mi-chemin entre la joie religieuse de Paraclesis et le deuil extrême que mènent Amarissime et Agapy.

L'Homme doit vaincre par vertu
Son deuil, se montrant raisonnable
(Scène III,)

Agapy est le Dauphin, devenu le roi Henri II. Paraclesis, le Paraclet, messenger des sentences de Dieu représenté sous forme de colombe, est le héraut et le

symbole de l'évangélisme qui apporte la consolation chrétienne. Ces différents personnages sont plus des « types » que des individus : ils ne sont là que pour leur signification historico-religieuse.

Les accents d'Amarissime et Agapy ne sont pas toujours très convaincants, mais l'ensemble contient quelques beaux vers grâce à l'usage des allitérations et répétitions. Ainsi pour Amarissime :

Ami, délaisse ici la délaissée
Que la mort à jusqu'à mort abaissée,
[...]

(Scène II,)

Et la fin peut paraître assez étrange, dans un contexte chrétien du moins. Car la félicité du mort semble ne se composer que du repos en dieu et de l'oubli des hommes, ce qui est plus proche des conceptions de l'Antiquité païenne que de la résurrection des morts. Dans les derniers vers, Marguerite reprend une expression déjà utilisée dans la douzième chanson spirituelle :

Laissez-le dormir
Sans faire et gémir
Lamentations

(Scène IV,)

La *Comédie de Mont-de-Marsan* reste l'une des plus grandes créations du théâtre margaritien. Par rapport au reste de son théâtre, elle fait la synthèse entre registre profane et registre biblique.

Cette comédie est écrite au couvent de Sainte-Claire, à Mont-de-Marsan, alors que Marguerite vient d'être informée de la volonté de Henri II de marier Jeanne à Antoine de Bourbon. Dès qu'elle est terminée, elle la fait jouer le jour du mardi-gras (« carême-prenant ») de 1548. Cette fois le titre indique bien qu'il s'agit d'une comédie, d'un registre plus élevé que la farce.

L'auteure donne là la mesure de ses talents en ce qui concerne la construction de la pièce. Quatre femmes sont en présence, et se répondent de manière graduée, pour aboutir à la position de la bergère « ravie de l'amour de Dieu » qui a la préférence de Marguerite.

La première des quatre, la Mondaine, correspond à un type à la fois simple et répandu. Elle a le mérite de se présenter sans aucune forme d'hypocrisie, mais refuse de se poser des questions.

J'aime mon corps, demandez-moi pourquoi :
Parce que beau et plaisant je le vois ;
Quant à mon âme, qui est dedans cachée
Je ne la puis toucher d'œil ni de doigt

(Vers 1 à 4)

Pour la Mondaine, le corps est « Mon tout, mon Dieu, mon idole », proclamation qui offusque les autres dames. Elle entre en débat avec la

Superstitieuse, à l'évidence une catholique romaine dont la religion conserve tous les rites et pratiques traditionnels. Elle évoque les cierges, la fumée de l'encens, la dévotion aux images. La communication que cette deuxième dame cherche à entretenir avec Dieu reste encombrée de supports matériels.

La troisième des protagonistes, la Sage, représente le courant réformé de l'Église. La Sage est horrifiée par l'amour de son propre corps qu'affiche la Mondaine : « Voilà trop bestiale amour ». Mais elle donne aussi une leçon d'évangélisme à la Superstitieuse, convaincue d'être bonne chrétienne car elle fait pénitence, fréquente les sacrements et la messe dominicale. Pour la Sage, c'est sans doute la Mondaine qui, dans sa simplicité, se trouve être la plus près de Dieu.

Elle est plus près de Dieu toucher
Que vous qui cuidez le chercher
Par une fidélité lente.

(Vers 474-476)

Comme on peut s'y attendre, la Sage recommande de lire l'Écriture, source de toute vérité. Elle correspond au modèle évangélique de la première Renaissance, celui qu'exaltait Marguerite au lendemain de la correspondance avec Briçonnet. Mais, au soir de sa vie, la reine de Navarre a évolué. Ce modèle, désormais revu par Calvin et devenu le modèle « protestant », ne semble plus lui correspondre véritablement. Elle fait entrer en scène une Bergère, qui chante sans parler : elle chante l'amour qui la ravit. Cette Bergère affirme devant les trois autres dames qu'il lui suffit d'aimer. Aimer vaut mieux qu'être riche ou sage. Les autres, à la suite de la Mondaine, finissent par penser qu'elle est simple d'esprit : « La sottise en est éprouvée / Jamais plus sottie ne vit-on » (vers 913-914). Et, à la surprise générale, la Bergère rétorque :

Ho ho hi hi hon hon hon hon

Impertinent et léger, ce vers, comme tous ceux de la Bergère, est chanté. Il suffit à condamner l'attitude des trois autres protagonistes, suffisantes dans leur mondanité, leur dévotion, leur sagesse proclamées. Cette fois à l'exemple de la Sage, elles se retirent toutes trois et laissent la Bergère seule sur la scène, ravie en Dieu et image du Pur amour. Elle termine la comédie sur ces mots :

Tu l'as fait et je t'en mercie
Voilà l'état de la Bergère
Qui suivant d'amour la bannière
D'autre chose ne se soucie

(Vers 1012-1015)

Marguerite semble de cette manière accepter la volonté divine et le cours de sa vie, qui ne correspond sans doute pas à ce qu'elle aurait souhaité, avec le deuil de son frère, le mariage obligatoire de Jeanne et d'Antoine de Bourbon, les manigances maladroites et les trahisons de son mari. Ce bilan n'est sans doute pas satisfaisant, mais il est aussi la contrepartie inévitable, au XVI^e siècle du moins, d'une situation sociale très privilégiée. La bergère tournée vers Dieu semble en être consciente, et l'accepter.

Bergers et bergères connaissent un beau succès au cours des décennies qui suivent, et une sorte d'apogée avec les *Bergeries* que compose Honorat de Bueil, seigneur de Racan, en 1619. Marguerite n'a pas inventé ce thème littéraire : une nature de rêve, avec ses bois touffus et ses prairies, apparaît déjà chez les poètes italiens du XVe siècle, dont elle a pu avoir connaissance. Dans les œuvres de Laurent de Médicis s'ébattent bergers et nymphes, héritiers de la littérature antique. Marguerite leur donne une âme et des sentiments chrétiens, qu'ils conservent ensuite, ne vivant que d'amour à la fois humain et mystique. Après Racan, les bergers sont vite usés : ils apparaissent si éloignés de la réalité, et surtout des « vrais » habitants des campagnes, qu'ils prêtent à rire. Mais durant plus d'un siècle ils ont correspondu à une forme de sensibilité qui était celle de l'humanisme chrétien, celle de Marguerite en particulier.

La *Comédie du parfait Amant* apparaît un peu comme un divertissement mondain à propos de l'amour. Le thème général, celui du « Parfait Amant », peut paraître assez banal et se retrouve dans l'*Heptaméron*. Suivant les critiques, la date de rédaction oscille entre 1542 et 1549, et l'auteure reprend là une thématique ancienne qui s'inscrit dans la tradition romanesque mais qui est en même temps influencée par le néoplatonisme.

Malgré un âge qui est sans doute avancé, l'héroïne de cette pièce n'a jamais trouvé un tel Amant.

Mille ans y a que je suis vagabonde
Sans nul trouver qui me donne allégeance.
Déjà cent fois j'ai circuit le monde,
Cherché partout avecques diligence.
Ô monde plein de mal et d'inconstance !
Si me faut-il encore l'éprouver,
Et tant courir que je puisse trouver
Un qui soit tout en amitié parfait.

(Scène 1, vers 1 à 8)

Trois jeunes filles s'adressent successivement à elle. L'héroïne leur annonce qu'elle fera don de son chapeau la personne qu'elle trouvera la plus honnête et loyale en amour. Tour à tour, chacune des trois filles pense mériter cette récompense ; en fait, aucune des trois ne correspond à l'idée que se fait l'héroïne d'un amour parfait. La première a oublié son amour au bout de trois mois d'absence, et la seconde n'a pas fait l'expérience du manque d'amour.

L'œuvre poétique se clôt par un certain nombre de poèmes courts, qui ont été retrouvés parfois très longtemps avant la mort de l'auteure. Ils forment une sorte de bilan spirituel. En appendice aux *Nouvelles lettres de la Reine de Navarre* adressées à François 1^{er} qu'il fait publier chez Renouard en 1847, François Génin a ajouté un *Huitain composé par ladite Dame auparavant sa mort*, selon toute apparence en 1549. Après le *Miroir de Jésus Christ crucifié*, ces vers achèvent la production poétique de Marguerite sur sa dévotion à la Croix.

Je cherche autant la croix et la désire
Comme autrefois je l'ai voulu fouir ;
Je cherche autant par tourment d'en jouir

Comme autrefois j'ai craint son martyre,
Car cette croix mon âme à Dieu attire :
C'est le chemin très sûr pour l'aller voir,
Par quoi les biens qu'au monde puis avoir
Quitter je veux, la croix me doit suffire.

Le succès final : l'Heptaméron.

D'après Pierre Jourda, l'idée de faire un recueil de nouvelles serait née chez la reine de Navarre en 1542. Puis le *Prologue* du futur *Heptaméron* a été écrit en septembre 1546, lorsque Marguerite se trouvait comme tous les ans aux bains de Cauterets. Dans ce prologue, elle fait mention du *Décameron* de Boccace, écrit entre 1349 et 1353 et qui met en scène dix personnages, qui se racontent des histoires pour passer le temps dans une demeure à la campagne, près de Florence, lors de la peste de 1348. Marguerite souhaitait faire son propre *Décameron*, un *Décameron* en langue française, soit cent nouvelles réparties sur dix jours. Mais sa mort met un terme à ce projet en 1549 : il reste 72 nouvelles réparties sur sept jours, « sept journées », *hepta* et *héméra* en grec, l'*Heptaméron*, titre qui a été donné à l'ouvrage non par l'auteure mais par l'éditeur Claude Gruget.

Le projet était toutefois un peu différent de celui de Boccace : à l'inverse du modèle italien, Marguerite veut raconter des histoires vraies. Le roi François aurait lui-même eu l'idée de ce projet, auquel participent dix auteurs : le roi, le Dauphin, son épouse Catherine, la princesse Marguerite et six autres dont la reine de Navarre qui fait en quelque sorte figure de secrétaire de rédaction. Cette fiction est là pour flatter et se concilier la famille royale, le roi protégeant l'ensemble du projet et couvrant en quelque sorte d'éventuelles hardiesses. Il est bien établi aujourd'hui que Marguerite a été la seule auteure de ces nouvelles. Elle aimait, à Nérac ou à Pau, entendre raconter des histoires et elle en racontait elle-même au sein du petit cercle de ses familiers.

La vogue des nouvelles est alors ancienne, et ne concerne pas que l'Italie. Marguerite connaissait les *Cent nouvelles nouvelles*, nées au XVe siècle à la cour de Bourgogne où elles sont reçues en 1462, longtemps attribuées à Louis XI et dont on pense aujourd'hui qu'elles ont été mises en forme par Philippe Pot. Mais Des Périers a lui aussi composé un recueil de nouvelles, sous le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Et Marguerite connaissait bien les contes et nouvelles du Moyen-Âge : elle mentionne également, entre autres, la *Belle Dame sans mercy*, poème d'Alain Chartier⁵⁹.

Il n'est pas certain que Marguerite se soit arrêtée à 72 nouvelles : peut-être certaines restent-elles à découvrir. En 1558, la première édition du recueil ne comporte que 67 nouvelles : elle est due à Pierre Boaistuau et porte le titre d'*Histoire des Amans fortunez*, chez G. Gilles à Paris. Ce texte, un in-quarto de 200 feuillets, est donc incomplet, les nouvelles ne sont pas divisées en journées et ont été placées dans un ordre arbitraire. Pierre Boaistuau est un ancien valet de chambre de Marguerite, qui a coupé et retailé le texte, taisant le nom de l'auteur

⁵⁹ *La Belle dame sans mercy* est mentionnée dans la 12^e Nouvelle (édition Garnier, p.95) et dans la 57^e (éd. Garnier, p. 352). Le prologue mentionne également Boccace.

tandis que l'éditeur le dédiait à la femme de François de Clèves, une nièce par alliance de la reine de Navarre.

L'année suivante (1559), Claude Gruget, à Paris, publie les 72 nouvelles dans l'ordre que nous connaissons. Il donne également le titre : *Heptaméron des nouvelles de très illustre et très excellente Princesse Marguerite de Valois, Reyne de Navarre*. Cette deuxième édition manifestait la volonté de restaurer le texte initial, redistribué en journées dont chacune comporte un prologue car Boaistuau avait déplacé les nouvelles de manière arbitraire. Enfin, le recueil était dédié cette fois à Jeanne d'Albret, qui avait probablement insisté pour qu'apparaisse le nom de sa mère, morte depuis dix ans, avec le titre. Mais malgré tout cela, Gruget a lui aussi remanié le texte. C'est toutefois l'édition de Gruget qui a été reproduite ensuite jusqu'au XIXe siècle : Amsterdam, 1698, réédité en 1700 et 1708 ; Berne, 1781, réédité à Paris en 1784, 1807 et 1827. L'édition du bibliophile Jacob, Paris, Gosselin, 1841, reproduit, elle aussi, le texte de Claude Gruget, qui comme Boaistuau a modifié ou carrément supprimé certains développements jugés trop audacieux. Par exemple, il a substitué aux nouvelles 11, 44 et 46 trois contes beaucoup plus anodins. Toutes les modifications apportées par Gruget vont dans le sens d'une édulcoration.

En fait, une édition authentique de l'*Heptaméron* ne peut être réalisée que d'après les copies manuscrites qui ont été conservées. En ce sens, la première édition établie d'après les manuscrits est celle de Le Roux de Lincy, pour la Société des bibliophiles français, Paris, 1853-1854. Ensuite une autre édition faisant autorité nous est fournie par François Frank, 1873, avant l'édition la plus complète qui est celle de Le Roux de Lincy et Montaiglon, Paris, 1880, que reprennent celles du XXe siècle.

L'*Heptaméron* présente un tableau assez complet de la société du premier XVIe siècle : les mœurs du temps, les préjugés, les vices, les rapports entre hommes et femmes. Pour cela le récit est fondé sur un échange de propos, conversations à bâtons rompus entre les dix « devisants », cinq hommes et cinq femmes. Le thème général tourne autour de l'amour et de la sexualité, dans une société presque exclusivement aristocratique. Pratiquement, tous les protagonistes appartiennent à la noblesse ou aux serviteurs de la noblesse. Quelques artisans apparaissent, rarement un paysan ou une femme du peuple.

L'ensemble se divise en sept journées, qui correspondent à sept thèmes généraux. Les dix devisants portent des pseudonymes sous lesquels se cachent des personnes proches de l'auteur. Les jeux de mots et anagrammes, extrêmement répandus et utilisés alors, permettent de retrouver plusieurs d'entre eux. Pour les autres, les critiques restent divisés et certains, comme Jean-Luc Déjean, préfèrent y voir des « types » plus que des personnages ayant réellement existé. Quoi qu'il en soit, on reconnaît Louise de Savoie sous le nom d'Oisille : elle dirige le groupe. C'est une vieille dame veuve et pleine d'expérience, qui est la seule que les membres du groupe appellent « Madame ». Oisille ou Oysille, Dame Loyse, est sans doute un peu idéalisée par sa fille mais son identification ne pose aucun problème.

Hircan est Henri d'Albret (Hanric, en Béarnais). Là non plus, l'identification ne pose pas de difficulté. Le personnage a un côté royal, et ne le cache guère puisque dès le Prologue il affirme « au jeu, nous sommes tous égaux ». Les autres s'adressent à lui avec une certaine déférence. Il est bien le grand-père d'Henri

IV : il a le verbe haut, trousse les servantes, proclame que les femmes sont mineures et doivent se taire devant les hommes, sans compter que leur vertu n'est que comédie. Comme son descendant il sait communiquer et sa façade de bonhomie le rend presque sympathique. Il met régulièrement toutes les femmes contre lui. À la différence de Louise de Savoie, le personnage n'est nullement idéalisé.

Parlamente, épouse d'Hircan, fait office de secrétaire et correspond à Marguerite de Navarre elle-même. Son nom est révélateur : elle a un rôle de porte-parole. Le ton qu'elle prend a un côté un peu officiel et toujours moralisateur, en particulier sur le chapitre du mariage et de la vie conjugale. Elle tance Hircan et ses acolytes. Elle prend son rôle très au sérieux, et peut nous donner une idée assez nette de ce qu'était la véritable personnalité de Marguerite de Navarre.

Les autres membres de cette petite troupe sont parfois plus difficiles à identifier. En tout cas, ils ne sont pour aucun d'entre eux de simples figurants. Tous ont leur personnalité, bien dessinée et bien affirmée.

Longarine serait la baillive de Caen, Aimée Motier de la Fayette : son mari était seigneur de Longray. L'anagramme est moins évidente, mais on sait par ailleurs que c'était la confidente peut-être la plus proche de Marguerite, et c'est à elle qu'elle avait confié le soin de s'occuper de Jeanne. C'est elle qui a dû lui administrer la fessée lors de son mariage avec le duc de Clèves. Elle était veuve, son mari François de Silly étant mort à Pavie. Sage et proche de la sensibilité de Parlamente, elle est de bon conseil.

Dagoucin correspondrait à Nicolas Dangu, qui a fait partie des proches de l'auteure ; c'est un fils naturel du chancelier Duprat, il a été évêque de Sées dans les terres normandes de Marguerite dès 1539 puis de Mende en 1545. Il est devenu par la suite chancelier en Navarre avant de mourir en 1567. C'est un esprit qui semble assez éthéré, un humaniste et un représentant de l'amour courtois et même platonique. Il est régulièrement victime des quolibets de Hircan, Simontault et Saffredent.

Géburon fait un peu figure de vieux sage, au demeurant sympathique. Il est possible qu'il s'agisse du lieutenant général de Guyenne, Monsieur de Burye, mais l'anagramme que l'on peut faire n'emporte pas la conviction. Il incarne une certaine forme de bon sens et calme le jeu lorsque les esprits s'échauffent.

Enfin viennent deux couples, Ennasuite et son mari Simontault, ainsi que Nomerfide et son mari Saffredent. L'anagramme donné par Lucien Febvre, pour Ennasuite, est Anne (Enne) « de la suite » car elle figure depuis 1529 parmi les dames de la suite de Marguerite. C'est Anne de Vivonne, mère de Brantôme : le mémorialiste nous dit lui-même que sa mère était une des devisantes des contes de la reine. Et son mari est François de Bourdeilles, père de Brantôme et seigneur de Montauris, dont on peut faire Simontaur, d'où Simontault. Le Simontault de l'*Heptaméron* est un soupirant de Parlamente-Marguerite. Toujours éconduit, il se venge en soutenant Hircan et Saffredent contre les femmes. Ennasuite, au contraire, fait bloc avec les autres femmes du groupe contre ce trio.

Nomerfide est la dame la plus extravagante, celle qui conte les histoires scabreuses du recueil. Son mari, Saffredent, est avec Hircan le représentant des idées de supériorité masculine. Tous deux incarnent une certaine forme de misogynie du XVI^e siècle, celle dont il est facile de trouver des traces chez Rabelais, entre autres. Il s'agirait de Françoise de Fiedmarcon, qui a fait partie

de l'entourage des Albret, et de son mari Jean de Montpezat. Mais si les lettres de Fiedmarcon peuvent donner « Nomerfide », il n'en va pas de même pour Montpezat et Saffredent. C'est pourquoi Saffredent a donné lieu à diverses possibilités, dont Bonnivet, ce qui paraît invraisemblable car il était mort depuis 1525. Les deux personnages du couple font en tout cas preuve de fortes personnalités.

Les 72 nouvelles réparties sur sept journées signifient environ dix par jour, plus le début d'une huitième journée comportant deux nouvelles ; à quoi s'ajoutent quatre nouvelles qui ont été retrouvées et sont désormais attribuées à Marguerite de Navarre. Un prologue d'environ une page ouvre chaque journée ; le soir, Oisille conclut la journée, et tous vont assister aux vêpres puis souper à l'abbaye de Sarrance, près d'Oloron. Les nouvelles sont de taille variable : une seule page des éditions Garnier pour les plus courtes, et jusqu'à trente pages pour la dixième, l'histoire de Floride et Amadour.

Marguerite de Navarre a répété que les personnages mis en scène dans l'*Heptaméron* sont des gens qu'elle a connus, et que leurs aventures lui ont été rapportées personnellement. À la différence d'autres auteurs, qui insistent sur le fait que les personnages sont imaginaires, elle présente un roman « vrai », ou fabriqué à partir d'éléments ayant réellement existé. Ce sont évidemment des gens de son milieu, qu'elle a connus et dont la présence a été ou est encore familière à ses côtés. L'idée du prologue et le cadre de l'*Heptaméron* auraient été définis lors de sa cure à Cauterets, en septembre 1546. Même si certaines nouvelles ont pu être rédigées au cours des années précédentes. Mais les personnages ne sont pas imaginaires, ou du moins ne le sont qu'en partie.

Cela se vérifie-t-il ? quelques exemples plaident en faveur du caractère historique d'un certain nombre de nouvelles. La quatorzième, par exemple, met en scène Bonnivet, vieux compagnon de jeunesse du roi, grand séducteur devenu amiral. L'héroïne de cette quatorzième nouvelle, « une grande dame de Milan », serait Dame Clerice, dont Brantôme parle dans sa *Vie des capitaines illustres*, et précisément dans le passage consacré à Bonnivet. Bien sûr, Brantôme n'est pas toujours fiable, mais il connaît bien l'entourage de Marguerite par sa mère et sa grand-mère. Il est moins certain, historiquement parlant, que Bonnivet ait conseillé à François 1^{er} de reprendre la guerre en Italie uniquement pour revoir cette dame, ancienne maîtresse du roi⁶⁰.

La 12^e nouvelle contient la première version en langue française de l'histoire de Lorenzaccio, ici Lorenzino. Le 6 janvier 1537, Alexandre de Médicis, duc de Florence, est assassiné par son cousin Lorenzino, qui sera plus tard assassiné lui-même à Venise en 1548. Il est venu vivre en France de 1537 à 1544, et la nouvelle a été écrite avant sa mort, en 1547.

On pourrait également prendre l'exemple de la 21^e nouvelle : son héroïne, Rolandine, a été identifiée dès le XVIII^e siècle par les critiques. Il s'agit d'Anne de Rohan, fille du vicomte Jean II de Rohan et de Marie de Bretagne. Son mari est mort à Pavie, et elle est devenue ensuite l'héritière de la branche aînée des Rohan. Mais tous les personnages n'appartiennent pas à la grande noblesse ; Marguerite fait intervenir également des familiers, comme son secrétaire des finances Jean Frotté, qui a tenu le livre de comptes de la reine de 1540 à 1549. Il

⁶⁰ Brantôme, *Vie des grands capitaines...* édition Lalande, tome III.

est mis en scène dans la 28^e nouvelle, et d'une manière qui n'est guère flatteuse pour lui, puisqu'il fait du chantage pour obtenir un jambon, et se fait avoir grossièrement. Thème bien connu du voleur volé.

S'il y a un thème général, il évolue autour de l'amour sous ses différentes formes. Mais chaque journée est placée sous une rubrique particulière, sorte de « chapeau » indiquant des contours assez lâches : par exemple, « Des mauvais tours joués par les femmes aux hommes et par les hommes aux femmes », en ce qui concerne la première journée. Toutefois l'ensemble de l'*Heptaméron* va largement au-delà du domaine amoureux. L'auteure brosse un tableau complet des passions, et plus généralement de la société. Le lecteur découvre ce que sont les rapports entre hommes et femmes au XVI^e siècle, les différentes catégories sociales, le rôle du clergé, les rapports entre les classes d'âge et les relations entre parents et enfants. L'*Heptaméron* contribue beaucoup à éclairer le lecteur contemporain sur tous ces sujets.

Ainsi, les rapports entre hommes et femmes apparaissent singulièrement marqués par la volonté de domination masculine. Trois personnages incarnent à la fois machisme et domination seigneuriale : si Hircan est à l'évidence Henri d'Albret, ses deux acolytes, on l'a vu, sont plus difficiles à identifier. Admettons que Saffredent soit Jean de Montpezat, qui a fréquenté les Navarre au cours des années 1540, et que Simontault soit le baron de Bourdeilles. Tous trois s'entendent à merveille, invoquent la loi de Nature et Jean de Meung. Ce dernier a poursuivi la rédaction du *Roman de la Rose*, en 1270, quarante ans après la disparition du premier rédacteur, Guillaume de Lorris. C'est un long poème, en dépit de son nom, qui sous la forme d'un songe allégorique raconte la conquête par le narrateur de la rose, en fait la jeune fille aimée.

Dans cette première version, il s'agit d'un poème courtois. La rose est conquise par la patience, la discrétion, le respect, l'élégance. Mais lorsque Guillaume de Lorris s'interrompt, au bout de quatre mille vers, Jean de Meung (ou de Meun), un clerc installé à Paris, poursuit l'écriture dans un esprit différent. La rose se réduit au sexe de la femme aimée. Pour le continuateur, il faut obéir à la nature et satisfaire l'instinct sexuel, gage de fécondité. La fidélité est un leurre : Nature n'a nullement créé la femme aimée pour l'amant, mais « toutes pour tous et tous pour toutes ». La jeune fille se confond désormais avec Bel-Accueil qui, dans le système créé par Guillaume de Lorris, représentait la part d'elle-même favorable à l'amant. Jean de Meung a réduit l'œuvre de Guillaume de Lorris à une apologie de l'hédonisme qui prétend se fonder sur un ordre divin confondu avec l'ordre de la nature.

Mais l'antiféminisme de Jean de Meung, ses incitations à la liberté amoureuse, inspirent toute une littérature satirique aux XIV^e et XV^e siècles. Attaqué par Jean Gerson et surtout Christine de Pisan, le *Roman de la Rose* dans l'esprit de Jean de Meung est défendu par d'autres auteurs, comme Jean de Montreuil. Gerson accuse Jean de Meung d'inciter à la luxure, Christine de Pisan de calomnier les femmes. Il y a eu toute une querelle du *Roman de la Rose*, qui, sur le plan littéraire, met à la mode les allégories, le songe allégorique, les abstractions ou personnifications telles que Nature ou Raison, mêlées à des figures mythologiques comme celle de Vénus. Le *Roman de la Rose* reste un texte de référence, mais sa langue devient difficile à comprendre. En 1500, Jean Molinet

l'adapte et le moralise en prose. Il n'en véhicule pas moins tout un ensemble de conceptions misogynes.

Pour Hircan, Saffredent et Simontault, les femmes sont d'abord des objets sexuels, et, à les entendre, radicalement différentes des hommes. Face à eux, l'honneur des femmes est défendu par Oisille, Louise de Savoie, qui ouvre et ferme les journées ; Parlamente, l'auteure ; Ennasuite, Anne de Vivonne, épouse du baron de Bourdeilles (Simontault) et mère de Brantôme, Longarine, la baillive de Caen, Aimée Motier de La Fayette, et bien sûr la plus déterminée, Nomerfide, épouse de Saffredent toujours prête à défendre les femmes.

Le terme de « féminisme » n'a sans doute guère de sens au milieu du XVI^e siècle. Et pourtant, même si le mot est alors inconnu, les devisantes réclament une certaine forme d'égalité entre les deux sexes, égalité qui doit commencer au niveau des rapports affectifs :

Et combien que la loy des hommes donne grand déshonneur aux femmes qui aiment autres que leurs maris, si est-ce que la loy de Dieu n'exempte point les maris qui aiment autres que leurs femmes⁶¹.

L'*Heptaméron* fait également mention de *la Belle Dame sans mercy*, poème composé en 1424 par Alain Chartier, alors secrétaire du roi et archidiacre de Paris. Grand succès du XV^e siècle, il met en scène un amoureux désespéré, comme dans le *Débat de deux amants* de Christine de Pisan. Le poème attaque lui aussi la domination masculine : l'homme amoureux semble avoir le droit d'exiger un amour réciproque. Exigence refusée par la Belle Dame sans mercy :

« Mon cuer et moy ne vous feismes
Onc riens dont plaindre vous doyez.
Riens ne vous nuyt fort vous meismes.
De vous mesmes juge soyez.
Une fois pour toutes croyez
Que vous demourrez escondit. [éconduit]
De tant redire m'ennoyez,
Car je vous en ay assez dit.⁶² »

En ce qui concerne les couples, les tromperies apparaissent fréquemment, et plus souvent du côté des hommes que des femmes. Les amours ancillaires reviennent de manière récurrente, mettant en scène des gens connus de l'auteur : la 69^e nouvelle présente Charles de Saint-Séverin, l'écuyer d'écurie de François 1^{er} en train de « bluter » (vanter le grain) avec sa chambrière. Dans la 54^e nouvelle, l'épouse voit, en regardant les ombres sur le mur, son mari embrasser la chambrière : version moderne de la caverne de Platon, ou version européenne du théâtre d'ombres chinois. Dans la 45^e nouvelle, le mari « donne les innocents », c'est-à-dire frappe avec des rotins, sa chambrière puis sa femme. Le fait de battre les femmes de cette façon était considéré comme presque normal : une coutume voulait qu'elles soient punies de leur paresse si on les trouvait tard au lit dans la matinée du 28 décembre, fête des Innocents.

L'amour lui-même constitue un thème omniprésent. Ce que l'on appelle généralement le « platonisme » de Marguerite de Navarre est incarné par

⁶¹ *Heptaméron*, 2^e journée, 15^e nouvelle, page 123 de l'édition Garnier, 1991.

⁶² Alain Chartier, *la Belle Dame sans Mercy*. Vers 761 à 768.

Dagoucin, personnage dont on a dit ci-dessus qu'il était plutôt éthéré et qui serait Nicolas Dangu, devenu évêque de Mende. C'est dans la huitième nouvelle qu'il exprime ses conceptions, face à ses contradicteurs Hircan et Simontault. La huitième nouvelle est gaillarde : le héros, un nommé Bornet, invite un ami à coucher avec sa chambrière, et tous deux couchent en fait avec la femme de Bornet, qui s'est cocufié lui-même. Vieux thème de fabliau, repris par Boccace dans le *Décameron* (nouvelle IV, huitième journée), puis par le Pogge dans ses *Facéties*, ainsi que dans les *Cent Nouvelles nouvelles*. Lors de la discussion qui suit le récit, les dames attaquent Hircan et Saffredent, qui répliquent. C'est alors qu'intervient Dagoucin.

L'homme est bien déraisonnable quand il a de quoy se contenter et veut chercher autre chose. Car j'ay veu souvent, pour cuyder mieux avoir et ne se contenter de la suffisance, que l'on tombe au pis ; et si n'est l'on poinct plaint, car l'inconstance est toujours blâmée. » Simontault luy dit : « Mais que ferez-vous à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié ? Appelez-vous inconstance, de la chercher en tous les lieux où l'on peut la trouver ? – Pour ce que l'homme ne peut savoir, dit Dagoucin, où est cette moitié dont l'union est si égale que l'un ne diffère de l'autre, il faut qu'il s'arrête où l'amour le contraint ; et que, pour quelque occasion qu'il puisse advenir, ne change le cœur ni la volonté ; car, si celle que vous aimez est tellement semblable à vous et d'une même volonté, ce sera vous que vous aimerez, et non pas elle. -Dagoucin, dit Hircan, vous voulez tomber en une fausse opinion : comme si nous devons aimer les femmes sans être aimés ! -Hircan, dit Dagoucin, je veux dire que si notre amour est fondé sur la beauté, bonne grâce, amour et faveur d'une femme, et notre fin soit plaisir, honneur ou profit, l'amour ne peut longuement durer ; car si la chose sur quoi nous la fondons défaut, notre amour s'envole hors de nous. Mais je suis ferme à mon opinion, que celluy qui aime, n'ayant autre fin ni désir que bien aimer, laissera plutôt son âme par la mort, que ceste forte amour saille de son cœur⁶³.

Simontault rétorque à tout cela qu'il ne pense pas que Dagoucin ait jamais été amoureux, « car si vous aviez senti le feu comme les autres, vous ne nous peindriez ici la chose publique de Platon, qui s'écrit et ne s'expérimente point », ajoute-t-il en évoquant la *République* de Platon, texte de référence en ce domaine ainsi que le *Banquet*. Ce qui surprend le lecteur actuel, c'est la facilité avec laquelle l'auteure est passée d'un thème de fabliau pour le moins grivois aux conceptions épurées d'un amour totalement spirituel. Dans la 21^e nouvelle, écoutons Rolandine nous donner sa conception d'un amour de ce type :

Et, par le conseil de la raison que Dieu m'a donnée, me voyant vieille [elle a passé trente ans] et hors d'espoir de trouver parti selon ma maison, me suis délibérée d'en trouver un à ma volonté, non point pour satisfaire à la concupiscence des oeils, car vous savez qu'il n'est pas beau, ni à celle de chair, car il n'y a point eu de consommation charnelle, ni à l'orgueil, ni à l'ambition de cette vie, car il est pauvre et peu avancé ; mais j'ai regardé purement et simplement à la vertu qui est en lui, dont tout le monde est contraint de lui donner louange ; à la grande amour aussi qu'il m'a portée, qui me fait espérer de trouver avec lui repos et bon traitement⁶⁴.

Amour essentiellement spirituel, qui n'exclut pas une certaine dose d'admiration pour la vertu, appelé à devenir l'amour-estime chez Corneille. Mais, alors que s'organise le concile de Trente, cet amour épuré n'est pas encore celui des dévots. En effet la conception platonique, ou plutôt néo-platonique, de l'amour chez Marguerite de Navarre se situe à mi-chemin entre une Renaissance qui idéalise les modèles antiques et la dévotion du XVII^e siècle. Un peu plus d'un demi-siècle après l'*Heptameron*, l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé (première partie 1607,

⁶³ *Heptameron*, première journée, huitième nouvelle. L'orthographe a été modernisée.

⁶⁴ *Heptameron*, troisième journée, 21^e nouvelle ; pages 168-169 de l'édition Garnier, 1991.

dernière 1628) doit beaucoup au néo-platonisme : l'amour des bergers est débarrassé des exigences charnelles, et très proche de celui dont parle François de Sales dans l'*Introduction à la vie dévote*. Platon fait de plus en plus figure d'autorité, et ses orientations métaphysiques le rapprochent du dogme chrétien. Dans l'*Astrée* comme dans les autres pastorales du XVII^e siècle, le néo-platonisme conduit à une conception épurée de l'amour humain, que partagent alors les milieux dévots, et qui était déjà celle de Dagoucin.

L'amour (profane) a même le pouvoir de faire obtenir le pardon des péchés. Ainsi, dans la dix-neuvième nouvelle, Pauline et son amoureux ne pouvant se marier décident d'entrer tous deux en religion, même s'ils n'en ont nullement la vocation. Ils déjouent ainsi la volonté de leurs tuteurs ; « et depuis vécut Pauline et son serviteur si saintement et dévotement en leurs observances, que l'on ne doit douter que Celui duquel la fin de Loi est charité, ne leur dit, à la fin de leur vie, comme à la Madeleine, que leurs péchés leur étaient pardonnés, vu qu'ils avaient beaucoup aimé, et qu'il ne les retirât en paix au lieu où la récompense passe tous les mérites des hommes ». Lors de la discussion qui clôture cette nouvelle, Parlamente-Marguerite fait un résumé de ses conceptions platoniciennes de l'amour.

Elle va plus loin, et au risque de passer pour luthérienne, à la fin de la 26^e nouvelle, lorsqu'elle fait dire à son héroïne mourante : « Je ne vous prierai point de prier Dieu pour moi, car je sais que la porte de Paradis n'est point refusée aux vrais amants, et que amour est un feu qui punit si bien les amoureux en cette vie qu'ils sont exempts de l'âpre tourment de purgatoire ». Il va sans dire que les premières sessions du concile de Trente n'étaient pas disposées à exempter les amoureux du Purgatoire⁶⁵.

La très forte présence du clergé n'a rien d'étonnant dans un texte du XVI^e siècle, mais il faut remarquer que dans l'*Heptaméron* les ecclésiastiques, séculiers ou réguliers, sont perçus presque systématiquement de manière négative. Même si les divers interlocuteurs tentent de rétablir la situation en répétant que tous les religieux ne sont pas de mauvaises personnes, l'œuvre dans son ensemble est nettement anticléricale, mais il s'agit là d'une forme d'anticléricisme croyant. Chez Bonaventure des Périers, dans les *Nouvelles récréations*, la satire du clergé est très présente, mais moins caustique. Il attaque surtout la présomption liée à l'ignorance, ou la négligence. Rabelais, comme Marguerite, s'en prennent à la goinfrerie et à la luxure. Et chez eux ce sont les moines qui sont le plus souvent moqués. La troisième journée leur est en bonne partie consacrée : « Des dames qui n'ont cherché que l'honnêteté dans leurs amours, et de l'hypocrisie et méchanceté des religieux ». On ne saurait être plus clair. Pour l'ensemble de l'œuvre, pas moins de 21 nouvelles sont consacrées aux membres du clergé, à leurs différentes impostures, à leur paillardise, leur bêtise : soit plus du quart des 76 nouvelles qui ont été retrouvées. C'est parfois, mais assez rarement, un curé qui est mis en scène (29^e et 34^e nouvelles), un chanoine (61^e), un protonotaire apostolique (66^e). La plupart du temps ce sont les « cordeliers », traduisons les moines, qui sont mis en scène. Ils n'appartiennent pas forcément à l'ordre franciscain, mais cela arrive quand même souvent. Les nouvelles peuvent aller de la farce la plus grossière à la description de leurs turpitudes raffinées. Le lecteur contemporain reste confondu lorsqu'il parcourt la 11^e nouvelle, décrivant

⁶⁵ *Heptaméron*, troisième journée, 26^e nouvelle ; page 218 de l'édition Garnier, 1991.

les mésaventures de Madame de Roncex obligée d'aller faire ses besoins chez les cordeliers de Thouars, dont le « retraits » est d'une épouvantable saleté. Cette nouvelle, contée sur un mode alerte, et très amusante au demeurant, est du registre des fabliaux. Les religieux dont il est question sont aussi sales que goinfres. Mais d'autres récits mettent en lumière l'hypocrisie des membres du clergé, et Marguerite peut aller très loin dans ce domaine. Dans la 44^e nouvelle, Parlamente (c'est-à-dire elle-même) affirme :

Je ne puis ignorer qu'il n'y ait entre eux [des religieux] de très mauvaise foy, car je sçay bien que ung d'entre eux, docteur en théologie, nommé Colimant, grand prêcheur et provincial de leur ordre, voulut persuader à plusieurs de ses frères que l'Évangile n'estoit non plus croyable que les *Commentaires* de César ou autres histoires escriptes par docteurs authentiques⁶⁶.

Accuser les moines de glotonnerie, de paillardise, de fainéantise fait partie des poncifs de l'époque. Poncifs que l'on a rencontrés dans les fabliaux, qui sont repris par Boccace, par les *Cent nouvelles Nouvelles*, par Rabelais, et beaucoup d'autres. Les accuser d'indifférence en matière religieuse est plus grave. Et à cela s'ajoute le désir de vivre aux crochets de la société, en jouant en particulier sur le statut déprimé des femmes. C'est ce que nous dit la quarante-quatrième nouvelle. Un cordelier vient visiter Madame et Monseigneur de Sedan, qui appartiennent à la haute noblesse : il s'agit du duc et de la duchesse de Bouillon. Ils ont l'habitude d'offrir un pourceau (un porc adulte) chaque année au monastère. Mais le duc pour éprouver le moine lui dit directement : « Beau père, vous faites bien de faire vos quêtes tandis qu'on ne vous connaît point, car j'ai grand peur que si une fois votre hypocrisie est découverte, vous n'aurez plus le pain des pauvres enfants, acquis à la sueur des pères ». L'accusation est sans détours. Après s'être bien fait prier, le cordelier répond : « sachez, monseigneur, que nous sommes fondés sur la folie des femmes ; et tant qu'il y aura en ce monde de femme folle ou sottie, ne mourrons point de faim ». Furieuse, Madame de Sedan menace de ne rien lui donner. Mais son mari lui sait gré d'avoir dit la vérité, et lui fait cadeau de deux pourceaux. La farce rejoint les quolibets misogynes que l'on rencontre partout au XVI^e siècle. Mais, plus profondément, le moine mettait le doigt sur un phénomène bien connu : le côté caritatif des femmes, dont les dons profitaient aux monastères, entre autres. Marguerite était d'ailleurs parmi les premières à pratiquer ces aumônes.

La soixante et unième nouvelle développe un thème qui a beaucoup préoccupé Érasme et les réformateurs, le concubinage des clercs. L'héroïne quitte son mari pour aller vivre durant une quinzaine d'années avec un chanoine à Autun, où elle a vite fait de tenir son rang, en tant que femme du chanoine. Mais un jour viennent à passer à Autun la reine Claude, Louise de Savoie et Marguerite, peut-être en novembre 1515, lorsque la régente va au-devant du roi rentrant d'Italie. La femme du chanoine leur fait cette étonnante réponse :

« [...] J'ai vécu avec Monsieur le chanoine si bien et si vertueusement qu'il n'y a personne vivant qui m'en sût reprendre. Et s'il ne faut point que l'on pense que je vive contre la volonté de Dieu, car il y a trois ans qu'il ne me fut rien, et vivons aussi chastement et en aussi grande amour que deux beaux petits anges, sans que jamais entre nous deux y eut eu parole ni volonté au contraire. Et qui nous séparera fera grand péché, car le bon homme, qui a près de quatre-vingts ans, ne vivra pas longuement sans moi, qui en ai quarante-cinq »⁶⁷.

⁶⁶ *Heptaméron*, 5^e journée, 44^e nouvelle, p. 303 de l'édition Garnier (1991). Colimant n'a pu être identifié.

⁶⁷ *Heptaméron*, 7^e journée, 61^e nouvelle ; page 375 de l'édition Garnier, 1991.

Une interrogation subsiste sur le caractère inachevé de cet « Heptaméron » qui prend modèle sur le « Décaméron ». La mort a-t-elle surpris Marguerite avant qu'elle ait écrit cent nouvelles, ou les avait-elles écrites séparément, comptant les rassembler à la fin ? Il est difficile de répondre à cette question, mais il semble que l'on ne possède pas la totalité des histoires écrites par la reine.

Comme on l'a vu, c'est en 1542 (la date a été établie par Pierre Jourda) que Marguerite a eu l'idée d'écrire un recueil de contes divisé en dix jours, l'équivalent pour la littérature française du *Décaméron* de Boccace, qui sera traduit en français par Antoine Le Maçon, protégé de la reine, en 1545. Il semble qu'elle s'achemine vers la fin de son projet en septembre 1546 car elle rédige alors le prologue du recueil, avant, semble-t-il, d'avoir réuni l'ensemble des cent nouvelles. Elle continue à travailler jusqu'à la fin de sa vie à la rédaction de cet ouvrage : on peut dater la rédaction de la nouvelle 66, qui met en scène Jeanne d'Albret et son mari Antoine de Bourbon. On sait que le mariage a été célébré le 20 octobre 1548 ; la 66^e nouvelle est donc postérieure à cette date.

L'écrivaine meurt un an plus tard, en décembre 1549. Il ne semble pas qu'elle ait eu le temps d'écrire les cent nouvelles, mais certains critiques ont émis l'hypothèse qu'elle en a écrit plus que les 72 du recueil que nous possédons, sept journées plus deux nouvelles de la huitième journée. Ce qui semblerait indiquer l'existence de nouvelles non incluses dans le recueil, c'est (entre autres) la phrase qui termine l'édition de Claude Gruget, « Cy finent les comptes et nouvelles de la feuë Royne de Navarre, qui est ce que l'on a peu recouvrer ». La 72^e nouvelle se terminait d'ailleurs abruptement, la voix étant donnée à Nomerfide qui devait parler d'une histoire où il serait question « de religieux et de mort ».

L'édition de Michel François (Classiques Garnier), donne d'ailleurs cinq nouvelles supplémentaires en appendice. Deux ont été substituées par Claude Gruget aux nouvelles 11 et 44. Une autre ne fait que doubler la nouvelle 46. En revanche, l'« histoire d'un curé auvergnat », retrouvée dans le fonds Dupuy de la Bibliothèque Nationale, semble bien être une « épave de l'œuvre toujours incomplète de Marguerite de Navarre » (M. François). Quoi qu'il en soit, ces nouvelles ou fragments de nouvelles cités en appendice sont bien de la même veine que le reste de l'*Heptaméron*. La première, « Propos facétieux d'un Cordelier en ses sermons » est d'une rare truculence gauloise et peut bien s'être vue préférer la onzième nouvelle, qui est certes assez grossière mais met moins en cause la religion elle-même. La seconde, racontée par Dagoucin, fait état de propos libres, et très peu orthodoxes, sur la sexualité. Gruget semble bien avoir retranché certaines histoires, qu'il a pu juger trop osées au moment où il voulait faire paraître son recueil, en 1559, au profit de contes plus anodins, alors que Henri II avait décidé de freiner les progrès de la Réforme par les mesures les plus rigoureuses.

Il n'y a pas eu la même censure en ce qui concerne les manuscrits, qui sont peu nombreux mais antérieurs pour la plupart. Déposés aujourd'hui à la BNF, ils ont été écrits au cours des années qui ont suivi la mort de la reine, comme celui qui a été écrit par Adrien de Thou, conseiller au Parlement, en 1553. C'est ce manuscrit qui reprend les 72 nouvelles qui devaient servir de point de départ, ensuite, aux éditions imprimées. Or Adrien de Thou avait laissé en blanc les feuillets qu'il estimait nécessaires pour recevoir les 28 nouvelles manquantes afin d'arriver au nombre de cent pour achever ce manuscrit qu'il avait intitulé *Le Décaméron de très haute et très illustre princesse, Madame Marguerite de*

France, sœur unique du roi François I^{er}, Reine de Navarre, Duchesse d'Alençon et de Berry. Il semble bien qu'un certain nombre de nouvelles ait été composé, et jamais retrouvé.

Conclusion

Disparue au milieu du XVI^e siècle, Marguerite de Navarre n'aura connu que le « beau » XVI^e siècle, le temps de la Renaissance proprement dite, correspondant essentiellement, pour la France, au règne de son frère. Cette première moitié du siècle a-t-elle été si belle ? les pages qui précèdent permettent de relativiser, et d'expliquer les guillemets que les historiens ajoutent toujours à cette expression. Mais il est vrai qu'en 1549 les horreurs des guerres de religion restaient à venir.

Femme de lettres à une époque où il y en a très peu, diplomate et conseillère politique, femme d'État administratrice de son petit royaume, Marguerite de Navarre a marqué son temps bien au-delà des questions de positionnement religieux dans lesquelles on l'a longtemps enfermée. À ce point de vue elle fait partie de cette première génération d'humanistes nés en dehors de l'Italie dont les audaces ne cessent de nous surprendre.

Elle est, comme Érasme ou Rabelais, hostile à la vie monastique ; comme eux, elle est peu convaincue par l'utilité du célibat ecclésiastique. Elle admire la pensée luthérienne des débuts, celle des grands écrits réformateurs, qui lui semble prolongée en la personne de Melanchthon. Mais elle n'admet pas le rigorisme de la société réformée que met en place Calvin, et elle reste fidèle aux formes traditionnelles de la dévotion, celles qu'elle a toujours connues : la piété mariale, la fréquentation des abbayes conçues comme des lieux de retraite spirituelle, le respect vis-à-vis des saints vus comme des modèles et non des intercesseurs. Dans un siècle marqué par l'intolérance religieuse elle reste accessible à l'idée que puissent exister d'autres courants de pensée, comme l'anabaptisme ou celui des « libertins spirituels », qu'elle comprend sans forcément les admirer.

Comme le dit Brantôme, Marguerite a été « douce, gracieuse, charitable, grand'ausmonniere et ne desdaignant personne⁶⁸ ». Elle acceptait les gens de lettres qui l'entouraient et était capable de les aider de ses deniers ainsi qu'en faisant jouer ses relations, au risque de se compromettre elle-même. Elle a pu soutenir des écrivains aussi dissemblables que Berquin, Marot, Lefèvre, Calvin ou Des Périers. Cela ne signifie pas qu'elle cautionnait tous leurs écrits, idées ou actions.

Sans jamais renoncer en quoi que ce soit à son statut social, elle a développé une politique d'assistance publique. Les œuvres de charité sont considérées alors comme partie intégrante de la fonction royale ou même seigneuriale, mais bien peu parmi les représentants de la grande aristocratie les accomplissaient réellement. Distribuant généreusement les subsides, la Dame d'Alençon puis reine de Navarre organise la prise en charge des orphelins, alors une innovation dans le domaine caritatif, que reprendra plus tard Vincent de Paul.

⁶⁸ Brantôme, *Vie des femmes illustres...* édition Lalanne, Société de l'Histoire de France, tome VIII ; p. 122.

En tant qu'écrivaine, Marguerite reste connue aujourd'hui surtout pour l'*Heptaméron*, le seul de ses ouvrages qui ait conservé à travers le temps un nombre important de lecteurs. Il avait été reconnu très tôt comme un chef d'œuvre, et Montaigne disait déjà que « c'est un gentil livre pour son estoffe ». Il a continué à être lu, aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle, mais surtout pour le caractère scabreux de certaines nouvelles, à travers lesquelles on voyait le reflet des mœurs du temps. Par ailleurs le reste de sa production littéraire a été sous-estimé, et même pendant longtemps en partie inconnu avant d'être retrouvé à la fin du XIXe siècle. Une source essentielle, sa correspondance, n'est réunie qu'en 1841 et 1842 par François Génin. Tout cela peut contribuer à expliquer que Marguerite soit restée peu lue, à l'exception de l'*Heptaméron* mal compris, peu étudiée et peu présente dans les histoires de la littérature. L'intérêt pour son œuvre est manifeste dans les premières décennies du XXe siècle. Il ne suffit pas, cependant, à la mettre au premier plan des auteurs de cette époque.

Les biographies récentes mettent en avant l'idée que Marguerite termine, sur le plan littéraire, le Moyen-Âge. C'est vrai de sa poésie, elle a repris les rondeaux ainsi que d'autres formes anciennes, mais elle a contribué à introduire en France certaines techniques italiennes comme la *terza rima*, rare dans la littérature française. Son théâtre reste lui aussi, par de nombreux côtés, un théâtre médiéval encore sous l'influence des mystères ; et même son plus grand succès, l'*Heptaméron*, doit beaucoup au registre ancien des fabliaux. Malgré tout, sa poésie incantatoire dégage une indéniable puissance d'envoûtement. Elle est, pour notre époque du moins, difficile à lire en raison de son vocabulaire et d'une construction parfois compliquée. Mais cette construction même révèle une grande maîtrise, comme on le constate par exemple dans les *Prisons*, poème didactique s'il en est.

Si l'œuvre de Marguerite est méconnue sur le plan littéraire, elle l'est plus encore sur le plan politique. Les ouvrages sur le XVIe siècle en général, ou les biographies de Charles Quint, François 1^{er} et les autres souverains de cette époque, ne disent rien de son voyage en Espagne ou de ses pourparlers diplomatiques ; au mieux, quelques lignes sont consacrées à cela, concluant généralement sur l'inutilité ou le peu d'importance de son action. Mais si l'on reprend le cours de son activité, de 1525 au début des années 1540, on se rend compte qu'elle a mené des négociations incessantes avec les conseillers, les ambassadeurs, les représentants de l'Espagne, de l'Empire, de l'Angleterre. Bien sûr, François 1^{er} gouverne en monarque absolu. Mais comme tout souverain il a besoin de conseillers, et de conseillers d'autant plus fiables qu'il est plus despotique. Les services que lui rendait Marguerite dans ce domaine étaient importants : c'est pour cela qu'en contrepartie il tolérait les manigances de son mari, ainsi que ses protégés peu orthodoxes. Il ne faut pas exagérer l'amour porté à sa « mignonne », et l'on a pu voir que l'affection qu'il lui portait trouvait quand même ses limites. L'activité diplomatique de Marguerite lui permettait de protéger efficacement des lettrés aussi suspects à l'Église et au Parlement que l'étaient Lefèvre, Roussel, Des Périers ; c'est en raison de leur maladresse ou de leur insouciance qu'elle n'a pu protéger certains, comme Marot ou Dolet.

Les biographes et les critiques, au cours du temps, ont surtout cherché à mettre en lumière les aspects religieux concernant la reine de Navarre. En même temps, il fallait la « classer » : longtemps perçue comme crypto-protestante, elle devient protestante pour Abel Lefranc, reste catholique pour d'autres. Les décennies plus

proches de la nôtre insistent sur le fait qu'elle n'a pas cessé d'être humaniste, comme Lefèvre, Érasme, Rabelais ; son attachement aux formes anciennes de la religion est sans doute sincère mais concerne la forme plus que le fond. Son théâtre et sa poésie révèlent un mysticisme profond. Si elle appartient au Moyen-Âge finissant par certains côtés, elle annonce aussi des tendances spirituelles qui s'épanouissent ensuite au cours du XVIIe siècle, comme la préciosité ou le quiétisme.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES IMPRIMÉES

a. Correspondance

Correspondance (1521-1524) avec Guillaume Briçonnet. Édition par Ch. Martineau et M. Veissière, avec le concours de H. Heller, Genève, Droz ; tome I, 1975 ; tome II, 1979.

Lettres de Marguerite d'Angoulême éditées par François Génin, Paris, Collection de la Société de l'Histoire de France, 1841.

Nouvelles lettres de la reine de Navarre, adressées au roi François 1^{er}, éditées par François Génin, Paris, Collection de la Société de l'Histoire de France, 1842.

b. Poésie, Théâtre

Chansons spirituelles, édition Georges Dottin, Genève, Droz, « Textes littéraires français », 1971.

La Coche, édition Robert Marichal, Genève, Droz, 1971.

Comédie de la Nativité de Jésus-Christ, édition Pierre Jourda, Paris, 1939.

Comédies... édition F. E. Schneegans, Bibliotheca romanica, Strasbourg, 1924.

Dialogue en forme de vision nocturne, édition Renja Salminen, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Helsinki, 1985.

La Navire ou Consolation du roi François à sa sœur Marguerite, édition R. Marichal, Paris, Champion, 1956.

Le Miroir de l'âme pécheresse... édition J.-L. Allaire, Munich, Fink, 1972 ; édition R. Salminen, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Helsinki, 1979.

Les dernières Poésies de Marguerite de Navarre. Édition Abel Lefranc, Paris, Armand Colin, 1896.

Les Marguerites de la Marguerite des princesses, recueillies par Sylvius de La Haye, 1547.

Les Marguerites de la Marguerite des princesses. Réédition F. Franck, 1873 ; réimpression Genève, Slatkine, 1970.

Les Prisons, édition Simone Glasson, Genève, Droz, 1978.

Miroir de Jhésus Christ crucifié, édition Lucia Fontanella, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1984.

Oraison à nostre seigneur Jésus Christ, édition R. Salminen, Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Helsinki, 1981.

Poésies chrétiennes, édition Nicole Cazauran, Paris, éditions du cerf, collection « Sagesses chrétiennes », 1996.

Suyte des Marguerites de la Marguerite des princesses. 1547. Réédition F. Franck, 1873 ; réimpression Genève, Slatkine, 1970.

Théâtre de Marguerite de Navarre, édition Nancy Erickson Bouzara et Catherine Masson, en collaboration avec Aurora Évain (éd.), dans A. Évain, P. Gethner, H. Goldwyn (dir.), *Théâtre de femmes de l'Ancien Régime*, vol. 1 (XVI^e siècle), Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006.

Théâtre profane, édition V.-L. Saulnier, Paris, Droz, 1946.

c. Heptaméron

L'Heptaméron des nouvelles de la princesse Marguerite de Valois, royne de Navarre [remis en ordre par Claude Gruget]. Paris, Vincent Sertenat, 1559.

L'Heptaméron. Édition Le Roux de Lincy et Montaiglon, Eudes, 1880.

Édition Michel François, Paris, Garnier, 1943 ; réédition 1991.

Édition Simone de Reyff-Glasson, Paris, Garnier-Flammarion, 1982.

Édition Renja Salminen, *Heptaméron : Commentaire et apparat critique*. Finland, Suomalainen Tiedeakatemia, 1997.

BIBLIOGRAPHIE

Instruments de travail

Allem Maurice, *Anthologie poétique française : XVI^e siècle*. Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

Aulotte Robert (dir.), *Précis de littérature française du XVI^e siècle*. Paris, PUF, 1991. En particulier le chapitre VI, « Littérature et spiritualité », par Françoise Joukovsky, pages 290-305.

Catholicisme. Hier, Aujourd'hui, Demain. Encyclopédie en 7 volumes, Paris, Letouzey et Ané, 1954 et suiv.

Clive H. P., *Marguerite de Navarre : An annotated Bibliography*. London, Grant and Cutler, 1983.

Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique. Paris, Beauchesne, 1937 et suiv.

Dictionnaire de théologie catholique. Paris, Letouzey, 1909-1972.

Garnier Isabelle, « Marguerite de Navarre, l'Heptaméron : sélection bibliographique », *L'information littéraire*, 3 (2005), pages 47 à 51.

Hughet E., *Dictionnaire de la langue française au XVI^e siècle*. Paris, Champion, 1925-1966 ; 6 vol.

Jourda Pierre, *Répertoire analytique et chronologique de la correspondance de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre (1492-1549)*. Paris, Champion, 1930 ; réimpression Genève, Slatkine, 1973.

Jourda Pierre, *Tableau chronologique des publications de Marguerite de Navarre*. *Revue du XVI^e siècle*, XII, 1925.

Biographies

Bourdeille, (Bourdeilles), Pierre de, seigneur de Brantôme, *Vie des dames illustres françaises & étrangères*. Paris, Garnier frères, 1898, préface de Louis Moland ; chapitre VI, pages 275 à 287.

Cérati Marie, *Marguerite de Navarre*. Paris, Sorbier, 1981.

Cholakian Patricia Francis, Cholakian Rouben Charles, *Marguerite de Navarre*. Columbia University Press, 2006.

Darmstetter Mary, *La reine de Navarre, Marguerite d'Angoulême*. Traduit de l'anglais par Pierre Mercieux. Paris, Calmann-Lévy, 1900.

Déjean Jean-Luc, *Marguerite de Navarre*. Paris, Fayard, 1987.

Eiche-Lojkine Patricia, *Marguerite de Navarre : le sourire d'une princesse*. Paris, Perrin, 2020.

Haussonville, Comtesse de, *Marie de Valois, reine de Navarre*. Paris, Michel Lévy, 1870.

Jourda Pierre, *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre (1492-1549). Étude biographique et littéraire*. Paris, Champion, 1930 ; 2 vol. Réimpression Slatkine, Genève, 1978.

Leroux de Lincy, *Essai sur la vie et les ouvrages de Marguerite d'Angoulême*. Paris, 1863.

Mademoiselle de la Force, *Histoire de Marguerite de Valois*, Amsterdam, 1696, 2 vol.

Reid Jonathan, *A. King's. Sister- Queen of Dissent : Marguerite de Navarre (1492-1549) and her Evangelical Network*. Leiden / Boston, Brill, 2009 ; 2 vol.

Renaudet Augustin, « Marguerite de Navarre. À propos d'un ouvrage récent », *Revue du XVIe siècle*, 18 [1931], pages 272 à 308.

Ritter Raymond, *Les Solitudes de Marguerite de Navarre (1527-1549)*. Paris, Champion, 1953.

Saulnier, Verdun-Louis, « Marguerite de Navarre : art médiéval et pensée nouvelle », *Revue universitaire*, LXIII, 1954.

Stephenson Barbara, *The Power and Patronage of Marguerite de Navarre*. Aldershot / Burlington, Ashgate, 2004.

Toussaint Du Wast Nicole, *Marguerite de Navarre, perle des Valois*. Paris, Max Fourny, 1976.

Cadre historique général

Busson Henri, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance*. Paris, Letouzey et Ané, 1922.

Chaunu Pierre, Escamilla Michèle, *Charles Quint*. Paris, Fayard, 2000.

Cloulas Ivan, *Henri II*. Paris, Fayard, 1985.

Delumeau Jean, *Les civilisations de la Renaissance*. Paris, Arthaud, 1967.

- Febvre Lucien, *Un destin, Martin Luther*. Paris, Rieder, 1928 ; rééditions PUF 1944, 1968.
- Festugière Jean, *La Philosophie de l'amour de Marsile Ficin et son influence sur la littérature française au XVI^e siècle*. Paris, Vrin, 1941.
- Garin Eugenio, *L'éducation de l'Homme moderne (1400-1600)*. Paris, Fayard, 1968.
- Garin, E. (dir.), *L'Homme de la Renaissance*. Paris, Seuil, collection « Univers Historique », 1990. Voir en particulier Margaret L. King, « La Femme de la Renaissance », pages 283 à 335.
- Guillet Pernette du, *Rymes*. Édition Victor Graham, Paris-Genève, Droz/Minard, 1968.
- Jacquart Jean, *François I^{er}*, Paris, Fayard, 1981.
- Jourda Pierre, *Clément Marot, l'homme et l'œuvre*. Paris, Boivin, 1950.
- Knecht Robert J., *Renaissance Warrior and Patron : The Reign of Francis I*. Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- Lecoq Anne-Marie, *François I^{er} imaginaire : Symbolique et Poétique à l'aube de la Renaissance française*. Paris, Macula, 1987.
- Lefranc Abel, « Le platonisme de la littérature en France à l'époque de la Renaissance (1500-1550) », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1896.
- Leushuis Reinier, *Le mariage et l'amitié courtoise dans le dialogue et le récit bref de la Renaissance*. Florence, Olschki, 2003.
- Marcel Raymond, *Marsile Ficin (1433-1499)*. Paris, Belles-Lettres, 1958.
- Renck Anneliese Pollock, *Female Authorship, Patronage and Translation in Late Medieval France*. Turnhout, Brepols, 2018.
- Sallmann Jean-Michel, *Charles Quint, l'empire éphémère*. Paris, Payot, 2000 ; réédition Livre de Poche, 2004.
- Schmidt A.-M., *Poètes français du XVI^e siècle*. Paris, Gallimard, Pléiade, 1953.
- Smarr Janet Levarie, *Joining the Conversation : Dialogues by Renaissance Women*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2005.

Questions religieuses

- Bédouelle Guy, *Lefèvre d'Étaples et l'intelligence des Écritures*. Genève, Droz, 1976.
- Debongnie Pierre, article « Dévotion moderne » du *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, Beauchesne, 1957 ; t. 3, col. 727-747.
- Febvre Lucien, *Au cœur religieux du XVI^e siècle*. Paris, SEVPEN, 1957.
- Febvre L., *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais*. Paris, Albin Michel, coll. « L'évolution de l'humanité », 1942.
- Ferguson Gary, *Mirroring Belief. Marguerite de Navarre's Devotional Poetry*. Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992.
- Higman Francis, *La diffusion de la Réforme en France, 1520-1565*. Genève, Labor et Fides, 1992.
- Imbart de la Tour Pierre, *Les origines de la Réforme. III : L'Évangélisme (1521-1538)*. Paris, Hachette, 1914.

- Le Cadet Nicolas, *L'Évangélisme fictionnel. Les Livres rabelaisiens, le Cymbalum Mundi, l'Heptaméron (1532-1552)*. Paris, Classiques Garnier, 2010.
- Lefranc Abel, *Les idées religieuses de Marguerite de Navarre d'après son œuvre poétique*. Paris, librairie Fischbacher, 1898.
- Le Gall Jean-Marie, *Les moines au temps des Réformes (France, 1480-1560)*. Seyssel, Champ Vallon, 2001.
- Marczud-Szwed Barbara, *L'inspiration biblique dans l'œuvre de Marguerite de Navarre : Poésie-théâtre*. Cracovie, Universitas, 1992.
- Rapp Francis, *L'Église et la vie religieuse en Occident à la fin du Moyen-Âge*. Paris, PUF, coll. « Nouvelle Clio », 1971 ; pages 226-248.
- Renaudet Augustin, *Préréforme et Humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)*. Paris, Champion, 1916.
- Veissière Michel, *L'évêque Guillaume Briçonnet*. Provins, Société d'Histoire et d'Archéologie, 1986.
- Wanegffelen Thierry, *Ni Rome ni Genève. Des fidèles entre deux chaires en France au XVIe siècle*. Paris, Champion, 1997.

Études sur l'œuvre littéraire

- Atance Félix R., « Les religieux de l'Heptaméron : Marguerite de Navarre et les novateurs », *Archiv für Reformationsgeschichte*, LXV, 1974 ; pages 185 à 210.
- Bideaux Michel, *L'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre. De l'enquête au débat*. Éditions interuniversitaires, 1992.
- Cazauran Nicole, *L'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre*. Paris, SEDES, 1991 ; 2^e édition, comprenant une bibliographie complète.
- Cazauran N., « Marguerite de Navarre et son théâtre : dramaturgie traditionnelle et inspiration sacrée », *Nouvelle revue du XVIe siècle*, 7 (1989), pages 37 à 52.
- Cazauran N., « Marguerite de Navarre entre mystique et mystères : la Vierge au repos dans *La Nativité* et *Le Désert* », *Mélanges Robert Garapon*, Paris, PUF, 1992 ; pages 25 à 34.
- Chesney Zegura Elizabeth, *Marguerite de Navarre's Shifting Gaze : Perspectives on Gender, Class and Politics in the Heptaméron*. London / New York, Routledge, 2017.
- Cholakian Patricia F., *Rape and Writing in the Heptaméron of Marguerite de Navarre*. Carbondale, Southern Illinois University Press, 1991.
- Cottrel Robert D., *The Grammar of Silence : A Reading of Marguerite de Navarre's Poetry*. Washington, D.C., Catholic University of America Press, 1986. Traduction par Jean-Pierre Coursodon, *Grammaire du silence : une lecture de la poésie de Marguerite de Navarre*. Paris, Champion, 1995.
- Febvre Lucien, *Autour de l'« Heptaméron » : amour sacré, amour profane*. Paris, Gallimard-Nrf, 1944 ; réimpression Gallimard, coll. « Idées », 1971.
- Gaillard Michel, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre : analyses textuelles*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2005.

- La Garanderie, Marie-Madeleine de, *Le dialogue des romanciers : une nouvelle lecture de l'« Heptaméron » de Marguerite de Navarre*. Paris, Minard, Archives des Lettres Modernes CLXVIII, 1977.
- Lajarte Philippe de, « L'Heptaméron et le ficinisme : rapports d'un texte et d'une idéologie », *Revue des Sciences Humaines*, 1972, pages 339 à 371.
- Lajarte, Ph. de, *L'Heptaméron de Marguerite de Navarre. « En bien nous mirant »*, Paris, Champion, 2019.
- Lebègue Raymond, « Marguerite de Navarre et le théâtre », *Humanisme et Renaissance*, 5, 1938 ; pages 330 à 333.
- Lefranc Abel, *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance*. Paris, Bibliothèque de l'École des Chartes, 1897.
- Mathieu-Castellani Gisèle, *La conversation conteuse : les Nouvelles de Marguerite de Navarre*. Paris, PUF, 1992.
- Saulnier, Verdun-Louis, « Études critiques sur les comédies profanes de Marguerite de Navarre », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 9, 1947 ; pages 36 à 77.
- Senard Charles, « Marguerite de Navarre philologue. Amour des mots, amour de Dieu », dans Laure de Chantal (dir.), *Femmes savantes de Marguerite de Navarre à Jacqueline de Romilly*. Paris, Belles-Lettres, 2020 ; pages 17 à 50.
- Tetel Marcel, *Marguerite de Navarre's « Heptaméron » : Themes, Language and Structure*. Durham, Duke University Press, 1973 ; traduction française de B. Beaulieu, Paris, Klincksieck, 1992.
- Zegna-Rata, Olivier, « La preuve par la mort : les récits de mort dans *Les Prisons* de Marguerite de Navarre », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, mars-avril 1992, pages 162 à 177.